

PR
154

Maintenant

Pierre Vallières
Louis Rousseau
Louis O'Neill
Hélène Pelletier-Baillargeon
Pierre Perrault

Fernand Dumont
Patrick Straram
le Bison ravi
Jean Paré
André Major
Raoul Duguay
Yves Lever

le refus global * thé-
 âtre du nouveau
 monde * poussière
 sur la ville * gône * la
 matière chante * "en vestib-
 lant au perron" * les apprentis-
 sorciers * "la parenté est arrivée" *
 les raquetteurs * pour la suite du mon-
 de * Joe Manfredi * la lutte à Ma-
 thieu * Bozo-les-culottes * le chat dans
 le sac * "mon pays c'est l'hiver" * sa révo-
 lutionnaire * "je reviens chez nous" Jack
 Monoloy "...jack...jack...jack..." * le casse *
 une saison dans la vie d'Emmanuel * pro-
 chain épisode * l'avalée des avalés *
 la Manic * le règne du jour * salut
 Galerneau! * le viol d'une jeune fil-
 le douce * l'Ostideho * Califor-
 nia * Lindberg!! * Dolores *
 l'Infonie * Ric Sentiment *
 les belles-sœurs * nègres
 blancs d'Amérique * la
 guerre, yes sir! * jusqu'
 au cœur * le chemin du
 Roy * VIVE LE QUÉBEC
 ... LIBRE! * chants
 et poèmes de la Ré-
 sistance * un nou-
 veau jour va se
 lever * Speak
 white! * l'hom-
 me de ma vie *
 théâtre de
 Quat'sous *
 le mépris
 n'aura
 qu'un
 temps
 * la ma-
 nifesta-
 tion du
 F L Q
 *
 Kamou-
 res-ke
 *
 mon oncle Antoine * la
 maie Nature du Bernadette *
 Charbonneau et le
 chef * les
 ornières...
 B, G, O
 I, N

* Cité
 libre * la guerre
 de la conquête * la
 Laurentie * la grève de
 l'amiante * liberté * Ca-
 nadiens et Canadiennes * les
 insolences du frère Intel * j'ai
 choisi l'indépendance * le éco-
 le laïque * convergences * MAIN-
 TENANT... * Parti-pris * pour-
 quoi le bill 60 * la ligne du
 risque * le colonialisme au Qué-
 bec * Option-
 Québec * * * * *

Viateur Beaupré
Jacques Godbout
Jacques Grand'Maison
André D'Allemagne
Jean-Paul Audet
Suzanne Joubert
André Lavallée

la question
 au Québec * petit
 manuel d'histoire du
 Québec * nationalisme et
 religion * la solution * la
 dernière heure et la première *
 les droits du français au Qué-
 bec * la vigile du Québec *
 le Devoir et la Crise d'octobre *
 les rouges * le pouvoir québécois
 en négociation * Indépendan-
 ce) * le canadien-français et
 son double
 Premier
 numéro
 du
 JOUR
 * l'hom-
 me sa-
 pail-
 le *
 son
 pays
 dans
 son
 sens
 * on
 est
 au
 co-
 ron-
 *

Gilbert Langevin
Jean Bouthillette
Michèle Lalonde
Pierre Vadeboncoeur
Lysiane Gagnon
Jean-Réal Cardin
Marcelle Ferron

numéro double

une certaine idée du Québec

\$1.25

numéros 137-138

juin/septembre 1974

**“Je suis si las de naître
Dîtes-moi que je suis
Celui de plus que moi
Que je m’efforce d’être”
Gilles Vigneault**

quin
sept
num

Ma

Revue mens
MAINTENA
beau Mont

DIRECTEUR
Henri Brade

DIRECTEUR
Vincent Har

DIRECTRICE
Hélène Pél

SECRETARI
Laurent Dup

COMITE
Robert B

Dupont,
chèle La

Pelletier-
Pierre Va

SECRETARI
Madeleine

CONCEPT
Louis Char

ILLUSTRAT
Claude P

IMPRESSI
Imprimerie

DISTRIBU
Les Messa
5141 334

CONDITION
Abonnement

Abonnement
Abonnement

N.B. Les ab
ou au reçu

Courier de
Éregistré

La revue
RADAR

RÉSIDE
2765 Ch
Montréal
5141 733

70
1-154
3

**juin /
septembre 1974
numéros 137-138**

SOMMAIRE

Maintenant

Revue mensuelle publiée par LES EDITIONS
MAINTENANT INC. Siège social: 775 boul. Le-
beau, Montréal.

DIRÉCTEUR-FONDATEUR: 1962-1965
Henri Bradet

DIRECTEUR: 1965-1972
Vincent Harvey

DIRECTRICE:
Hélène Pelletier-Baillargeon

SECRETAIRE DE REDACTION:
Laurent Dupont

COMITE DE REDACTION:
Robert Boily, Fernand Dumont, Laurent
Dupont, Jacques Grand'Maison, Mi-
chèle Lalonde, Daniel Pinard, Hélène
Pelletier-Baillargeon, Jean-Yves Roy et
Pierre Vadeboncoeur.

SECRETAIRE ADMINISTRATIVE:
Madeleine Desrosiers

CONCEPTION GRAPHIQUE:
Louis Charpentier

ILLUSTRATIONS:
Claude Poirier et Serge Wilson

IMPRESSION:
Imprimerie Montréal Offset Inc.

DISTRIBUTION:
Les Messageries Dynamiques Inc.
(514) 384-6401

CONDITIONS D'ABONNEMENT:
Abonnement d'un an \$7.00
Abonnement d'étudiant \$5.00
Abonnement de soutien \$10.00

N.B. Les abonnements ne sont enregistrés
qu'au reçu du versement.

Courrier de la deuxième classe
Enregistrement no 1419

La revue *Maintenant* est indexée dans
RADAR.

RÉSIDENCE DU SECRÉTAIRE:
2765 Chemin de la Côte Ste-Catherine,
Montréal H3T 1B5, Qué.
(514) 739-2758

Une certaine idée du Québec

Liminaire par <i>Hélène Pelletier-Baillargeon</i>			4
Questionnaire: l'an 20 de la révolution québécoise			6
Chronologie de 1952 à 1972.			8
<i>Lysiane Gagnon</i>	16	<i>Jacques Godbout</i>	19
<i>Jean Paré</i>	20	<i>Pierre Vallières</i>	22
<i>Jean Bouthillette</i>	24	<i>Yves Lever</i>	26
<i>Pierre Perrault</i>	27	<i>André Major</i>	28
<i>Jean-Paul Audet</i>	31	<i>Patrick Straram, le Bison Ravi</i>	32
<i>Gilbert Langevin</i>	34	<i>Jacques Grand'Maison</i>	36
<i>Viateur Beaupré</i>	39	<i>Suzanne Joubert</i>	42
<i>Marcelle Ferron</i>	44	<i>André d'Allemagne</i>	46
<i>Fernand Dumont</i>	48	<i>André Lavallée</i>	51
<i>Jean-Réal Cardin</i>	53	<i>Raoul Luoar Yaugud Duguay</i>	55
<i>Louis Rousseau</i>	58	<i>Louis O'Neill</i>	60
<i>Michèle Lalonde</i>	62	<i>Pierre Vadeboncoeur</i>	65

LIMINAIRE

**“Le colonisé
semble condamné
à perdre
progressivement
la mémoire.”**

Albert Memmi

En mai dernier, l'équipe de Maintenant expédiait à quatre-vingts destinataires un questionnaire dont le texte suit de près cette brève présentation. Il va sans dire que, vu les moyens du bord, aucune firme de sondages n'a présidé au choix des destinataires. Quant aux questions, nous les avons choisies, Michèle Lalonde et moi, en fonction à la fois de leur importance et de la nécessité que nous ressentions de les relancer à d'autres pour en recevoir de multiples échos.

Sans donc nous préoccuper d'abord de la stricte représentativité des répondants, nous avons voulu recueillir une diversité de témoignages dans l'espoir qu'ils feraient apparaître une certaine cartographie du “Québec-résistant”, et, par le biais des analyses personnelles, aideraient à la compréhension du processus d'évolution de la pensée et de la société québécoises depuis vingt ans.

Naturellement, et comme il fallait s'y attendre, quatre-vingts réponses ne nous sont pas parvenues par retour du courrier! Dix-huit témoignages constituent, dans leur spontanéité originale, la matière colorée du présent numéro qui gagne en force d'expression ce qu'il perd peut-être en valeur documentaire. Le lecteur constatera, par exemple, que presque tous les interrogés font allusion au déracinement historique, à la politisation syndicale, à la vitalité de la chanson québécoise... mais que peu ou pas d'historiens, d'hommes politiques, de syndicalistes ou de chansonniers, prennent eux-mêmes la parole au nom de leur compétence.

Cette cartographie à dresser, ce retour critique à faire, telle était l'ambition de notre projet initial. Non pas guidées en cela par ce sombre masochisme que pourrait y déceler un Jean Bouthillette ni par cette insécurité ou ce catastrophisme cyclique que prête Jacques Godbout à notre intelligentsia essoufflée. Mais plutôt par un souci d'inventaire de nos forces d'opposition qui, satellisées autour d'objectifs très circonscrits (création, action politique, animation sociale, recherche universitaire, engagement chrétien) maintiennent très mal, hors des brèves saisons de crise, leurs solidarités essentielles.

Solidarités instinctuelles qui, avec Viateur Beaupré ont “goût de racines et de vent”, de formes assumées, d'espaces appropriés, de gestes à faire Marcelle Ferron, Suzanne Joubert) et dont Yves Lever s'émerveille en les entendant se “si bien dire”. Fidélité et sens d'une vie de luttes ouvrières chez Jacques Grand'Maison mais aussi, chez Fernand Dumont, lieu d'interrogations profondes sur notre enracinement culturel commun. Réinvention d'un langage poétique et recherche de sens politique chez Raoul Duguay, Gilbert Langevin, Patrick Straram le Bison Ravi.

Instinct solidaire perdu ou dénaturé chez nos dirigeants politiques et qui, selon l'émouvant témoignage de vie de Lysiane Gagnon, s'appête à consommer la nouvelle trahison des élites envers



le peuple québécois. Recherche infructueuse de communication dans un morbide climat de "survie" entre des intellectuels isolés et une population coupée de son histoire et de son langage (André d'Allemagne), déculturée par une réforme scolaire qui court... "de l'éducation à la catastrophe" (André Lavallée).

Inanité d'un combat domestique circonscrit à nos petits enjeux nationaux alors que se profile au-dessus de nous cette énorme vague de fond, aveugle et continentale, nourrie de nos quotidiennetés programmées en vue de la consommation par un impérialisme désormais sans frontières (Pierre Vadeboncoeur, Pierre Vallières). Et si l'urbanisation, comme phénomène inédit dans notre histoire, venait complètement brouiller nos problématiques et, faute d'être assimilée, stériliser tous nos autres essais de créations originales? (Jean-Paul Audet).

Pourtant, le temps des chapelles et des dogmatiques semble s'éloigner et, dans l'humilité d'une recherche plus concrète de significations, des solidarités inattendues pourraient bien apparaître (André Major).

Nouvelle réflexion née de la politisation récente des syndicats (Jean-Réal Cardin) et que des expériences neuves issues de la base illustrent comme préfigurant un plus vaste projet collectif en germination (Louis O'Neill).

Nouveauté également, que cette coïncidence de sens entre la liberté évangélique que revendiquent les nouveaux chrétiens politisés et l'espoir socialiste d'un monde où la majorité serait enfin délivrée de l'obligation d'enrichir la minorité (Louis Rousseau).

Eclaircissement et radicalisation à la fois que ce cheminement de poète curieux d'anthropologie et de folklore mais dont les recherches s'expriment aujourd'hui dans un plaidoyer révolutionnaire pour l'homme québécois dépouillé de son royaume (Pierre Perreault). Eclaircissement et radicalisation qui amènent Michèle Lalonde à observer la continuité d'une entreprise de sécularisation et de décolonisation, et Jean Paré à nous demander: "La route vers l'autonomie et la liberté passe-t-elle, dans un pays occupé par une puissante minorité dominante, par la voie parlementaire ou par d'autres formes d'action collective?"

Questions qui s'entrechoquent? Réponses qui se chevauchent? Sensibilités fraternelles? Oui parfois... mais aussi univers parallèles clos sur eux-mêmes, latitudes étrangères que semble ne relier aucun méridien... Sans doute notre cartographie de la gauche québécoise, comme son unité, reste-t-elle à faire. Déjà, cependant, le lecteur qui s'intéresse à pareille tâche peut trouver dans la matière du présent numéro nombre d'éléments utiles à sa réflexion.

***"Je ne suis plus revenu
pour revenir,
je suis arrivé
à ce qui commence."***

Gaston Miron

Hélène Pelletier-Baillargeon

l'an 20 de la révolution québécoise

- 1 En vingt ans, l'intelligentsia québécoise a-t-elle selon vous suivi une ligne ou trajectoire idéologique assez évidente que vous pourriez décrire?
- 2 Si l'on vous demandait de résumer l'histoire des idées au Québec depuis une vingtaine d'années, quelles grandes étapes discerneriez-vous? Quels livres, quelles revues, quels événements culturels ou artistiques signaleriez-vous comme ayant revêtu à vos yeux une signification capitale ou ayant exercé de fait une influence déterminante?
- 3 Quel rôle spécifique l'intelligentsia a-t-elle joué selon vous
— vers la fin des années '50?
— durant les premières années de la révolution tranquille?
— au moment de la formation du Parti Québécois?
— en octobre 1970?
— depuis cinq ans?
- 4 Quel a été selon vous, vg: le rôle du Mouvement Laïc de Langue Française dans l'évolution des idées au Québec? De la réforme de l'enseignement? etc . . .
- 5 Quelle impression d'ensemble vous suggère l'évolution du mouvement syndical depuis vingt ans? De l'idée d'indépendance, de la culture populaire, etc . . .
- 6 Avec le recul du temps, quelles réflexions vous inspirent des citations du genre suivant:

a) "La vieille culture canadienne-française s'effrite; les moyens d'information modernes — en particulier la télévision dont il faudrait étudier le rôle dans notre éveil culturel — l'ont sapée à sa base; les structures paroissiales survivent mal à l'urbanisation; la civilisation de consommation

nous propose d'autres valeurs. C'est pour une bonne part sous la pression de la civilisation nord-américaine, contre laquelle elle devait être un rempart, que la vieille culture s'écroule. Et c'est bien là le drame: la déconfessionnalisation n'est pas notre oeuvre, et la révolution tranquille tente simplement de l'assumer après coup. "**La génération pepsi donc en ce moment se déconfessionnalise sans mérite et sans même le savoir**" (Jacques Godbout, in Le Mouvement du 8 avril. Collection MLF, n. 1; cette brochure marque un tournant dans la pensée du MLF sur ce qui fait le sujet du présent article — je ne saurais trop en recommander la lecture). N'ayant pas été voulue, la déconfessionnalisation tranquille n'a pas de but; elle ne mène nulle part. N'étant qu'à peine consciente, elle est incomplète et parcellaire. **Elle ne mène nulle part**. Ou plutôt, si: elle mène à l'américanisation, à la "dénationalisation". La vieille culture, c'était notre culture nationale; et elle perd sa réalité". (Pierre MAHEU, in *Laïcité* 66; Parti-Pris, vol. 4, n.1 sept. -oct. 1966, p.60).

b) "Entre la spécialisation, dont on peut craindre les effets stérilisants si elle est prématurée ou exagérée, et la culture générale, qui risque de produire des têtes bien faites mais vides, l'enseignement doit établir un rapport de complémentarité dans l'unité. Il doit puiser à la tradition des Anciens et s'inspirer de la science moderne; il doit développer toutes les ressources de l'intelligence et respecter la diversité des aptitudes; il doit initier la jeunesse à l'histoire et à la pensée dont elle hérite et la préparer à la société de l'avenir." (Extrait du *Rapport Parent*, tome 2, p. 11, nov. 1964).

c) "La lutte sera longue et pénible, mais elle sera. J'en suis persuadé. Nous n'avons pas fini de souffrir, d'être matraqués, d'aller en prison . . . mais nous vaincrons, car nous sommes les plus forts". (Pierre VAL-LIERES, *Nègres blancs d'Amérique*, éd. Parti-Pris, Montréal 1968, p. 505).

QUESTIONNAIRE

- 7** Pouvez-vous tracer la courbe de votre propre évolution intellectuelle? travailler dans le sens d'une libération nationale?
- 8** Comment voyez-vous votre démarche personnelle s'inscrire dans le cadre de la prise de conscience collective?
- 9** Vous sentez-vous actuellement plus ou moins exilé ou évoluant en marge des principaux courants d'idées qui vous semblent caractéristiques du Québec actuel? Pourquoi?
- 10** Si vous vous aventuriez à faire l'autocritique de votre démarche intellectuelle personnelle depuis 20 ans, quelles erreurs, quelles lacunes ou quels constats d'impuissance considéreriez-vous comme partagés par beaucoup de vos collègues ou gens de votre groupe social ou de votre génération?
- 11** Avez-vous participé personnellement de façon active à l'une ou l'autre des transformations sociales suivantes:
—politisation des travailleurs
—réforme de l'éducation
—affirmation d'une littérature québécoise
—sécularisation de la chrétienté québécoise.
—Quel bilan critique dresseriez-vous de votre expérience?
- 12** Suivez-vous assidûment les manifestations de la créativité québécoise dans les domaines suivants: roman, poésie, théâtre, cinéma, arts plastiques? Qu'estimez-vous avoir été le rôle spécifique des créateurs depuis vingt ans? Quelles principales réflexions critiques formuleriez-vous? De façon générale, concluez-vous à une réussite ou une faillite des créateurs à
- 13** Avez-vous l'impression d'un émiettement, d'un affaiblissement ou au contraire d'une cristallisation de la conscience québécoise à l'heure actuelle?
- 14** Avez-vous l'impression d'un regroupement efficace ou d'un éparpillement des forces de contestation actuelles au Québec?
- 15** D'après vous, l'intelligentsia québécoise a-t-elle véhiculé passivement ou réarticulé de façon originale et créatrice les grands courants d'idée contemporains tels que Marxisme-léninisme, Freudisme, etc... et l'influence exercée par des phénomènes tels que: contre-culture américaine, sécularisation de la conscience occidentale, etc. Comment mesurez-vous l'impact de ces idéologies et phénomènes sur la mentalité et le comportement de la population québécoise en général?
- 16** Tout en reconnaissant que la célèbre Madame Tartempion-de-la-rue-Panet n'existe pas, que pensez-vous qu'elle pense de la transformation sociale, politique, religieuse et culturelle du Québec depuis une vingtaine d'années? ... Quel hiatus sentez-vous entre les intellectuels et la population du Québec?
- 17** "De tout temps, disait de Gaulle, je me suis fait une certaine idée de la France". Mythologie gaullienne mise à part, quelle serait votre "certaine idée" personnelle du Québec...?
- 18** Comment entrevoyez-vous l'avenir du Québec au moment où vous rédigez ces lignes?

québec aux-longs-jours

NOTE: Cette chronologie sommaire a heureusement pu profiter d'autres chronologies: 1) Fernand Harvey et Peter Southam, *Chronologie du Québec 1940-1971*, cahier No 4 de l'Institut supérieur des sciences humaines, Université Laval, 1972; 2) Claude Morin, *Le Pouvoir québécois en négociation*, (Chronologie: Québec 1960-72, p. 194), Editions du Boréal Express 1972; 3) André d'Allemagne, *Le R.I.N. et les débuts du mouvement indépendantiste québécois*, (Annexe IV, p. 141), Editions l'Étincelle, 1974; 4) Marc Laurendeau, *Les Québécois violents*, (Appendice I, p. 213) Editions du Boréal Express, 1974.

Je n'ai retenu ici que les événements et les dates qui avec le recul du temps m'aident encore à me situer dans ce Québec-aux-longs-jours. C'est donc dire que cette chronologie ne vise aucunement à être objective. D'ailleurs aurait-il pu en être autrement?

En toute subjectivité donc,
Laurent DUPONT.

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DE L'ÉTAT DU QUÉBEC

MANIFESTATIONS TERRORISME / RÉPRESSION

1952 *Elections générales*: victoire de l'Union Nationale (U.N.) de Maurice Duplessis.

1953 Institution de la Commission Tremblay sur les *problèmes constitutionnels*.

1954 **31 JUILLET**: Le premier chargement de *minerai de fer* de Iron Ore Company of Canada provenant du Nouveau-Québec et du Labrador quitte le port de Sept-Îles à destination de la côte atlantique des Etats-Unis. Le Québec ne recevra qu'un cent la tonne en redevances, comparé aux 33 cents exigés par Terre-Neuve pour son propre fer.

17 SEPTEMBRE: Duplessis refuse pour la 3^{ème} fois les *subventions fédérales aux universités*. Il maintiendra son refus jusqu'à sa mort.

1955 **28 MARS**: Le Québec accepte le plan fédéral de *pensions aux invalides*.

1956 **20 JUIN**: *Réélection* de l'Union Nationale. Le vote: U.N. 72 (51.5%); L. 20 (44.8%) Ind. 1.

26 OCTOBRE: Duplessis annonce une hausse des *subventions à l'enseignement supérieur*.

23 OCTOBRE: Manifestation des étudiants de l'Univ. Laval devant le Parlement de Québec pour réclamer une aide accrue aux universités.

1957 **4 JANVIER**: La "Quebec Cartier Mining", dans la quelle U.S. Steel détient tous les intérêts, annonce un *investissement de 200 millions* au mont Wright.

1958 **JANVIER**: Reprise de la Conférence fédérale-prov. sur la *fiscalité* de nov. 57.

9 MAI: Duplessis autorise l'*Hydro-Québec* à dépenser 40 millions pour parachever la construction de la centrale hydro-électrique de Bersimis.

13 JUIN: *Le Devoir* révèle le scandale de la *Corporation de gaz naturel*.

CHRONOLOGIE 1952-1972

TRAVAIL SYNDICALISME

ÉVÉNEMENTS CULTURELS

LIVRES REVUES

ÉGLISE RELIGION

1949
Grève de l'amiante (Asbestos et Thetford. 13 fév. - 1er juil.) Victoire ouvrière grâce à l'appui de l'opinion publique et du clergé contre les forces de l'Ordre. Début d'une conscience sociale.

1948
Le groupe des automatistes dont Paul-Emile Borduas publie *Refus Global*.
Tit-Coq de Gratien Gélinas.
Naissance du Théâtre le Rideau-Vert.

1950
Fondation de la revue *Cité libre*.

1950
11 FEV.: Démission forcée de Mgr Joseph Charbonneau.

20 MARS: Lettre pastorale des évêques du Québec sur le problème ouvrier (proclame la liberté d'association et de négociation).

25 MARS: Paul-Emile Léger nommé archevêque de Montréal.

1949
Fondation des *Jeunesses Musicales du Canada* par Gilles Lefebvre.

1950
Ouverture de la 1ère galerie d'art d'avant-garde, la *Galerie Agnes Lefort*.

1951
Fondation du *TNM* par Jean Gascon.
Grand Prix du disque français à Félix Leclerc.

Grève de Louiseville (Associated Textiles) (10 mars-9 fév. 53). L'Acte d'émeute lu le 10 décembre.

1ères émissions de télévision à Montréal.

Numéro d'*Esprit* sur le Canada français (août)

28 NOV.: Mgr Léger nommé cardinal.

Ernest Gagnon, *L'homme d'ici*.

Poussière sur la ville, d'André Langevin.

Totems, poèmes de Gilles Hénault.

Le Tombeau des rois, poèmes d'Anne Hébert.

Zone pièce de Marcel Dubé.

Fondation de la maison d'édition l'*Hexagone*.

6 OCT.: La Cour suprême donne raison aux Témoins de Jéhovah contre la cité de Québec.

8 DEC.: Ouverture de l'année mariale.

28 JAN.: Sanction des Bills 19 et 20 (Duplessis) privant de leur certificat syndical les unions qui tolèrent des communistes dans leurs rangs ou favorisent une grève interdite par la Loi des différends entre les services publics et leurs employés.

Début à Radio-Canada des *téléthéâtres*, et de *l'Heure du concert* de Pierre Mercure.

Maurice Lamontagne, *Le Fédéralisme canadien*.

"La matière chante", exposition de peinture organisée par Claude Gauvreau, à la *Galerie Antoine*.

Début de l'Age d'or des ciné-clubs.

Au conservatoire de musique en mai, concert par un groupe d'étudiants *In Memoriam Anton Webern*, avec Serge Garant, Gilles Tremblay, François Morel, Jeanne Landry.

Guy Frégault, *La guerre de la conquête*.

Fondation de la revue de cinéma *Séquences*.

Création des *Insolites*, de Jacques Languirand par la *Compagnie de Montréal*.

Parution de la revue *La Laurentie*.

Pierre Trudeau, *La grève de l'amiante*.

Installation de l'O.N.F. à Montréal

Fondation de la troupe des *Apprentis-Sorciers* par Jean-Guy Sabourin.

25 JANV.: Mgr Maurice Roy nommé Primat de l'Eglise canadienne.

6 AOUT: Dénonciation par les abbés Dion et O'Neill des moeurs électorales au Québec.

Création de la Fédération des Travailleurs du Québec (FTQ).

Un simple soldat, pièce de Marcel Dubé.

Fondation du Conseil des Arts du Canada.

Grève de Murdochville (11 mars-5 oct.).

L'Age d'or des continuités télévisées: *Les Plouffe*, *Cap-aux-Sorciers*, *Le Survenant*, etc.

29 DEC.:
Grève des réalisateurs francophones de Radio-Canada à Montréal (29 déc. 1958 - 7 mars 1959).

Fondation de la *Comédie Canadienne*.

Les Raquetteurs; film de l'ONF réalisé par Michel Brault et Gilles Groulx.

Norbert Lacoste, *Les caractéristiques sociales de la population du Grand Montréal*.

Fondation de la revue *Liberté*.

Visite à Montréal du compositeur d'avant-garde Karlheinz Stockhausen (concert de ses oeuvres, rencontre de musiciens).

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DE L'ÉTAT DU QUÉBEC

MANIFESTATIONS TERRORISME / RÉPRESSION

1959 Le Gouv. du Québec décide de créer une commission et un service des bibliothèques, chargés d'aider les municipalités à mettre la lecture à la portée de tous.
7 SEPTEMBRE: Mort de Maurice Duplessis à Schefferville.
10 SEPTEMBRE: Paul Sauvé (U.N.), 1er ministre.

1960 **2 JANVIER:** Décès de Paul Sauvé. Antonio Barrette (U.N.) 1er ministre (le 7).
22 JUIN: *Elections:* victoire des libéraux de Jean Lesage. L'U.N. battue après 16 ans de pouvoir. Le vote: L. 51 (51.5%); U.N. 43 (46.6%) Ind. 1.
25-27 JUILLET: Conférence fédérale-provinciale sur la *fiscalité*, à Ottawa.
10 SEPT.: Fondation du *Rassemblement pour l'indépendance nationale* (RIN).
6 OCTOBRE: Conférence fédérale-prov. sur le *rapatriement de la Constitution*.

28 NOVEMBRE: Dans une déclaration adressée au procureur général de la province, 300 membres environ de l'intelligentsia s'élèvent contre les coupures pratiquées par le Bureau provincial de la censure dans le film "Hiroshima, mon amour".

1961 **1er JANVIER:** Entrée en vigueur de l'*assurance-hospitalisation*.
22 JANVIER: La Wobush Iron Ore Company, une filiale de la U.S. Steel, entreprendra des travaux de l'ordre de 300 millions dans l'Ungava.
10 FEVRIER: Le gouv. du Québec crée un *Conseil d'orientation économique*.
2 MARS: Création du ministère des *Affaires fédérales-provinciales*.
1er AVRIL: Création du ministère de la *Famille et du Bien-Etre Social*.
25 MAI: Loi instituant au Québec un programme d'*allocations scolaires*.
3-10 OCTOBRE: Visite officielle de Lesage en France. Il est reçu par le président De Gaulle. Inauguration de la *Délégation générale du Québec*.

OCTOBRE: Graffiti à Ottawa, Place de la Confédération: "A bas la Confédération — Québec libre". Graffiti à Hull et à Montréal.

1962 **13 JUIN:** *Loi des hôpitaux:* contrôle du gouvernement sur tous les hôpitaux.
12 SEPTEMBRE: Lesage annonce la nomination du 1er conseil d'administration de la *Société générale de financement* (SGF).
21 SEPTEMBRE: Paul Gérin-Lajoie, ministre de la Jeunesse, annonce que son ministère a autorisé, depuis 18 mois, la construction de 424 *écoles*.
14 NOVEMBRE: *Elections générales* au Québec sur le thème de la nationalisation de l'électricité. Avec la devise "Maîtres chez nous" le Parti libéral accroit sa majorité. Le vote: L. 63 (56.5%); U.N. 31 (43%); Ind. 1.
20 DECEMBRE: Lévesque annonce la refonte de la *Loi des mines:* révision des redevances que les compagnies minières doivent payer au gouvernement.

JUIN: Le mouton du défilé de la Saint-Jean est volé à Montréal.

OCTOBRE: Fondation du Réseau de Résistance (R.R.) groupant des personnes qui ne croient plus que l'indépendance peut être acquise par les voies démocratiques. Peinturlurage des édifices publics fédéraux et des boîtes à lettres.

NOVEMBRE: Manifestation pour protester contre le président du CN, Donald Gordon, qui a fait des déclarations sur l'incompétence des Canadiens français. La voiture du poste CKGM fonce dans la foule.

1963 **3 MARS:** Le RIN se constitue en parti politique.
5 AVRIL: Discours du budget de Lesage: Ultimatum à Ottawa sur la correction nécessaire du *partage fiscal* au Canada; en 3 ans les dépenses du Gouv. ont triplé.
23 AVRIL: Publication du rapport de la *Commission Parent* sur les problèmes de l'éducation au Québec (T.I: les structures).
JUILLET: Fondation du *Bureau d'aménagement de l'Est du Québec* (BAEQ).
18 JUILLET: Institution par Ottawa de la Commission royale d'enquête sur le *bilinguisme* et le biculturalisme au Canada (Commission Laurendeau-Dunton).

FEVRIER: Début du terrorisme: Bombe à la station CKGM, posée par l'aile radicale du R.R. qui fonde le FLQ le 6 mars.

7 MARS: Cocktails Molotov dans 3 manèges militaires à Montréal.

AVRIL: Série de bombes: Explosion au Centre de recrutement de l'armée: Mort de Wilfrid O'Neill.

7 MAI: La ville de Montréal: récompense (\$10,000) pour tous renseignements sur le FLQ. Série d'explosions dans des boîtes à lettres à Westmount (le 17). Le gouv. du Québec: récompense (\$50,000).

4 JUIN: Début d'arrestations: 18 condamnations.

1964 **19 MARS:** Création du *Ministère de l'Éducation*.
31 MARS: Conférence fédérale-prov. à Québec: Affrontement Québec-Ottawa sur le *partage fiscal, les programmes conjoints et les pensions*.
30-31 MAI: *Congrès national* du RIN à Québec. Pierre Bourgault, président.
17 JUIN: Adoption de la Loi instituant le *Régime des rentes du Québec*.
13-14 OCTOBRE: Conférence fédérale-prov. à Ottawa: l'entente sur la *formule Fulton-Favreau* est acquise en principe.

1er AVRIL: Manifestation de 3,000 étudiants devant le parlement de Québec pour réclamer une politique sociale fondée sur les besoins des classes défavorisées et des régions sous-développées.

24 JUIN: Manifestation du RIN au défilé de la St-Jean à Montréal: Nombreuses arrestations.

TRAVAIL SYNDICALISME

ÉVÉNEMENTS CULTURELS

LIVRES REVUES

ÉGLISE RELIGION

Fondation du *Théâtre de la Marjolaine* à Eastman (début des théâtres d'été).
Ouverture de la 1ère série de boîtes à chanson dont *La Butte à Mathieu*.
Claude Léveillé fonde *Les Bozos*.

Fondation de *La revue socialiste*.
Fondation de la revue de cinéma *Objectif*.
"La langue que nous parlons" par Candide (Le Devoir, 21 oct.)

Fondation de la revue *Témoins* qui s'adresse aux collégiens.

MAI: Béatification de Marguerite d'Youville par Jean XXIII.

28 SEPT.: Au cours d'un congrès, la Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada (CTCC) change de nom et devient la Confédération des Syndicats Nationaux (CSN).

Le libraire, roman de Gérard Bessette.
Choix de poèmes arbres, de Paul-Marie Lapointe.
Création, à l'été, du *Festival international du film de Montréal* (Naissance des cinémas de répertoire).

Michel Brunet, *Canadiens et Canadiens*.
Jean-Paul Desbiens, *Les insolences du Frère Untel*.
Fondation de *Recherches sociographiques* aux P.U.L.
Gilles Leclerc, *Journal d'un inquisiteur*.

— Grande Mission sur le thème "Le Père".

SEPT.: Début de l'Institut dominicain de Pastorale.

1ères émissions télévisées du "canal 10".
Bousille et les Justes, de Gratien Gélinas.

Création du ministère des Affaires culturelles du Québec (depuis absence notoire de politique culturelle).

En août, *Semaine internationale de musique actuelle* à la Comédie canadienne. Ame dirigeante: Pierre Mercure. (Série de 5 concerts-Provocation de l'auditoire).

Fondation de la collection *Les Ecrits du Canada français*.

Raymond Barbeau, *J'ai choisi l'indépendance*

Marcel Chaput, *Pourquoi je suis séparatiste*.

En collaboration, *l'Eglise et le Québec*.

Numéro de *Recherches et débats* (34) sur le Canada français.

Jean Le Moyne, *Convergences*.

Enquête sociologique: 60% de pratique religieuse à Montréal.

8 AVRIL: Naissance du Mouvement laïc de langue française (MLF).

21 MAI: Le cardinal Léger prône l'intégration des laïcs dans tous les secteurs de l'enseignement.

8 JUIN: L'administration du Collège St-Paul confiée aux parents.

En février, lancement du 1er disque de Gilles Vigneault.

Pour la suite du monde, film de Michel Brault et Pierre Perrault.

Le peintre Jean-Paul Riopelle remporte le prix de l'Unesco à la Biennale de Venise.

Fondation de la revue *Maintenant*.

Fondation de la revue *Dialogue*.

Numéros spéciaux de *Cité libre* et de *Liberté* sur le séparatisme.

Gilles Marcotte, *Une littérature qui se fait*.

Premier numéro du *Boréal Express* (journal d'histoire du Canada).

"La fatigue culturelle du Canada français" par Hubert Aquin dans *Liberté* (mai).

JAN.: Fondation par l'Institut dominicain de Pastorale de la revue *Communauté chrétienne*. — La *Revue Dominicaine* devient la revue *Maintenant* (fondateur: H.M. Bradet, o.p.)

10 OCT.: Ouverture du Concile Vatican II.

Ode au Saint-Laurent, poèmes de Gaiien Lapointe.

Inauguration le 21 sept. de la *Place des Arts* à Montréal.

Naissance de la troupe les *Saltimbanques*.

Pierre Angers, *Réflexions sur l'enseignement*.

Lancement de la revue *Parti Pris* (socialiste et indépendantiste).

Pierre Vadeboncoeur, *La ligne du risque*

3 JUIN: Mort de Jean XXIII.

21 JUIN: Le cardinal Montini élu pape: Paul VI.

Droit de grève accordé dans les services publics; d'abord les Hôpitaux en '64.

3 JUIN: Lock-out à la Presse jusqu'au 23 déc. Pendant son absence *le Nouveau Journal* est né.

26 JUIN: Manifestation d'environ 15.000 cultivateurs devant le parlement de Québec.

Fondation du *théâtre de Quat'Sous* (d'avant-garde) par Paul Buissonneau.

Le Chat dans le sac, film de Gilles Groulx.

Le Cassé, roman de Jacques Renaud.

Terre-Québec, poèmes de Paul Chamberland.

Pauline Julien chante *Jack Monoloy* et remporte le 2ème prix à Sopot.

Numéro spécial de *Liberté* (mars): "Le Québec et la lutte des langues".

Fondation de la revue *Socialisme*.

Recherches Sociographiques, Vol. V, No 1-2: "Littérature et société canadiennes françaises".

Fernand Dumont, *Pour une conversion de la pensée chrétienne*.

16 AVRIL: On autorise l'usage du français à la messe.

JUIN: 1er No. de la revue du catéchèse *Le Souffle*.

SEPT.: "Viens vers le Père", nouveau catéchisme.

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DE L'ÉTAT DU QUÉBEC

19 OCTOBRE: Lesage annonce que la S.G.F. fondera une société qui construira et exploitera une aciérie de 225 millions.

- 1965** **25 FEVRIER:** Publication du rapport préliminaire de la *Commission Laurendeau-Dunton*: le Canada traverse "la plus grave crise de son histoire".
- 27 FEVRIER:** Le Québec signe sa 1^{ère} *entente internationale* sur un programme d'échanges et de coopération en *éducation* avec la France.
- 11 MAI:** René Lévesque dépose un projet de loi créant la *Société québécoise d'exploration minière* (SOQUEM).
- 15 JUILLET:** Création de la *Caisse de dépôt et de placement* du Québec.
- 19 OCTOBRE:** Ouverture des usines de G.M. à Sainte-Thérèse.
- 29 NOVEMBRE:** Lesage inaugure la plus puissante ligne de haute tension au monde: 735.000 volts, reliant *Manicouagan* à Montréal. (Coût: 325 millions).

- 1966** **27 JANVIER:** Abandon par Lesage de la *formule Fulton-Favreau*.
- 31 MARS:** Création de la Commission Rioux sur l'*enseignement des Arts*.
- 5 JUIN:** *Elections* au Québec. Victoire de l'U.N. (Daniel Johnson devient 1^{er} ministre.) Le vote indépendantiste: 8.8% (RIN 5.6% et R.N. 3.2%). Le vote: U.N. 56 (40.9%); L. 50 (47.2%); Ind. 2.
- 1^{er} SEPTEMBRE:** Discours du Trône: création d'une *société québécoise de l'habitation*; institution d'un *protecteur du peuple*.
- 25 NOVEMBRE:** Inauguration des assises préliminaires des *Etats généraux*.

- 1967** **14 AVRIL:** Création du ministère des *Affaires intergouvernementales*.
- 26 AVRIL:** Institution d'un régime québécois d'*allocations familiales*.
- 27 JUIN:** Sanction de la Loi de l'*Assurance-récolte*.
- 23-26 JUILLET:** Visite officielle au Québec du président De Gaulle.
- 29 JUILLET:** Le député François Aquin quitte le Parti libéral, opte pour l'*indépendance du Québec*.
- 18 SEPTEMBRE:** Douze *CEGEPS*, ouvrent leurs portes.
- 14 OCTOBRE:** René Lévesque quitte le Parti libéral.
- 21 NOVEMBRE:** René Lévesque et 225 partisans fondent le *Mouvement Souveraineté-Association (MSA)*.
- 23-26 NOVEMBRE:** Assises des *Etats Généraux* du Canada français à Montréal. 2.500 délégués. Lévesque y est acclamé. On y rejette le fédéralisme canadien.
- 27-29 NOVEMBRE:** Conférence interprovinciale, à Toronto, sur la "Confédération de demain". Allocution d'ouverture et exposé préliminaire par D. Johnson.

- 1968** **18-19 JANVIER:** Conférence fédérale-prov. à Ottawa. Le Québec demande pleine compétence en matière d'*allocations familiales*.
- 5-7 FEVRIER:** 1^{ère} conférence constitutionnelle, à Ottawa. Johnson refuse les propositions fédérales et demande une nouvelle *Constitution*.
- 9 FEVRIER:** Signature entre la France et le Québec du protocole d'accord créant l'*Office franco-québécois pour la Jeunesse*.
- 22 FEVRIER:** Arrêté ministériel créant *Radio-Québec*.
- 25 JUIN:** *Elections fédérales*. Victoire du Parti libéral.
- 26 SEPTEMBRE:** Mort de Daniel Johnson.
- 4-6 OCTOBRE:** *Congrès* du Parti libéral du Québec, qui se déclare favorable au système fédératif.
- 12-15 OCTOBRE:** *Congrès* du MSA qui fusionne avec le RN pour fonder le *Parti Québécois (P.Q.)*. René Lévesque, président.
- 26 OCTOBRE:** *Congrès* spécial du RIN. Le RIN prononce sa propre dissolution. Les membres sont invités à rallier le P.Q.
- 10 DECEMBRE:** Création de l'*Université du Québec*.

MANIFESTATIONS TERRORISME / RÉPRESSION

10-13 OCTOBRE: Visite officielle au Canada de la reine Elizabeth: "Samedi de la matraque", à Québec.

- 3 MARS:** Gala musical du RIN au Forum avec le concours de grandes vedettes de la chanson québécoise.
- 24 MAI:** Manifestations indépendantistes au Parc La-fontaine à l'occasion de la "Fête de la reine": Une centaine d'arrestations.
- 1^{er} JUILLET:** Une bombe explose à Westmount le jour de la Confédération.

- MAI:** Début d'une nouvelle vague de bombes; Explosion à la manufacture La Grenade: 1 mort.
- 27 AOUT:** Un vol à un cinéma mène à l'arrestation de 10 felquistes. Vallières et Gagnon seront accusés en leur absence de responsabilité criminelle.
- 28 SEPTEMBRE:** Arrestation de Vallières et Gagnon à New York. (Rédaction de Nègres blancs d'Amérique).

24 JUILLET: Pendant son voyage de Québec à Montréal, le général de Gaulle connaît, tout au long du chemin du Roy, un accueil d'une chaleur exceptionnelle. Du balcon de l'Hôtel de Ville de Montréal, il prononce son désormais célèbre: "Vive le Québec libre!"

— Révolte des leaders de la contestation étudiante dont l'action aboutira au sabordement de leurs associations: UGEQ, AGEUM, AGEL, AGEUS.

FEVRIER: "Opération McGill français".

JUIN: Le LIS (Ligue pour l'intégration scolaire) fait élire ses membres à la Commission scolaire de Saint-Léonard, à Montréal.

24 JUIN: Manifestations au défilé de la Saint-Jean en présence de Trudeau: "Lundi de la matraque". 250 blessés et 292 arrestations dont celle de Bourgault.

SEPTEMBRE: Manifestations et bagarres à St-Léonard sous l'égide du LIS avec Raymond Lemieux. — Contestations étudiantes à travers le Québec: occupation de CEGEPS et d'universités.

OCTOBRE: Début d'une nouvelle vague de bombes. Nouveau réseau, le FLQ '69.

TRAVAIL SYNDICALISME

1er SEPT.: Entrée en vigueur du Nouveau Code du travail du Québec.

6 AOUT: Marcel Pepin succède à Jean Marchand à la tête de la CSN.

6 AOUT: Adoption de la Loi de la fonction publique accordant aux fonctionnaires les droits d'association, de négociation et de grève.

12 AVRIL: Grève du Syndicat des professeurs de l'Etat du Qué. et grève des ingénieurs de l'Hydro.

9 MAI: Grève des 6 syndicats de la fonction publique: à la fin signature de la 1^{ère} convention collective Gouvernement-Fonctionnaires professionnels.

15 JUIL.: Grève de 19 jours de 32.500 employés d'hôpitaux.

13 JANV.: Grève de 9000 enseignants de la CECM qui se termine le 20 fév. par l'adoption du bill 25.

15 JUIN: Grève à la Seven-Up, à Montréal.

Congrès de la CSN: ouverture d'un "Deuxième front".

ÉVÉNEMENTS CULTURELS

"Bozo les culottes" de Raymond Lévesque.
Pour les âmes, poèmes de P.-M. Lapointe.

Inauguration du *Musée d'art contemporain*.
Monique Leyrac chante *Mon pays* et remporte le 1^{er} prix à Sopot.

Une saison dans la vie d'Emmanuel de Marie-Claire Blais

Prochain épisode, roman de Hubert Aquin.

Création de *Une maison... un jour...* de Françoise Loranger, par le Rideau-Vert.

Le Révolutionnaire, film de Jean-Pierre Lefebvre.

L'âge de la Parole, poèmes de Roland Guère.

L'avalée des avalés, de Réjean Ducharme.

AUTOMNE: Fondation de la *Société de Musique Contemporaine du Québec (SMCQ)*; directeur musical: Serge Garant; 1^{er} concert, en décembre, à la salle Claude Champagne.

En novembre, 4^{ème} congrès annuel à l'U. de M. de l'*Association des jeunes scientifiques*.

Les 1^{ers} Jeux d'Hiver Canadiens (en février).

Salut Galarneau, roman de Jacques Godbout.

Plusieurs centres culturels sont construits à travers le Québec.

Du 28 avril au 29 octobre, l'*Exposition universelle de Montréal*.

Création à la place des Arts de "*Terre des Hommes*", oeuvre pour grand orchestre, chœurs et deux récitants d'André Prévost et Michèle Lalonde.

Création de la *Bibliothèque nationale*.

Pays sans parole, poèmes de Y. Préfontaine.

La guerre, yes Sir! de Roch Carrier.

Robert Charlebois gagne le 1^{er} prix d'interprétation à Spa avec "california".

Les Belles-Soeurs, pièce de Michel Tremblay.

Kid Sentiment, film de Jacques Godbout.

Le viol d'une jeune fille douce, film de Gilles Carle.

L'osstidcho avec Robert Charlebois, Louise Forestier, Yvon Deschamps et le Jazz Libre du Québec. Un premier classique: *Les Unions, qu'ossa donne?* d'Yvon Deschamps.

"Poèmes et chansons de la résistance" (au profit du comité d'aide au groupe "Vallières-Gagnon").

LIVRES REVUES

Guy Viau, *La peinture moderne au Canada français*.

Lancement de la revue *Etudes Françaises*

Lancement de la revue Littéraire *La Barre du Jour*

1^{er} No de *Prospectives* (mars).

No spécial de *Monde nouveau* (juin): "Pour le Québec: indépendance".

André d'Allemagne, *Le colonialisme au Québec*.

Pierre de Grandpré, *Dix ans de vie littéraire au Canada français*.

Parution de la revue *Culture vivante*.

Jean-Paul Audet, *Bâtir la demeure humaine*, coll. "Terre des Hommes".

Gérard Bergeron, *Le Canada français après deux siècles de patience*.

Jean-Charles Falardeau, *Notre société et son roman*.

Le Devoir, *Le Québec dans le Canada de demain*.

Maurice Blain, *Approximations*.

René Lévesque, *Option Québec*.

No spécial de *Maintenant* (sept.): "Un Québec libre à inventer."

Maurice Séguin, *L'idée d'indépendance au Québec*.

Gérard Bessette, *Une littérature en ébullition*.

Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*.

ÉGLISE RELIGION

ETE: "L'affaire Bradet": limogeage du directeur de *Maintenant*.

SEPT.: "Les tâches de l'Eglise dans l'enseignement" par Pierre Angers, s.j. dans *Prospectives* (V.I. n. 4).

DEC.: Déclaration du cardinal Léger: "pas d'opposition de l'Eglise aux écoles neutres".

JAN. Nouvelle équipe de direction à *Liturgie et Vie chrétienne*.

14 OCT.: La CCC abolit l'obligation de "la viande le vendredi"

22 OCT.: Crise entre l'Action catholique et l'Episcopat.

8 DEC.: Lettre du cardinal Léger à ses prêtres: "la discussion sur le célibat est admissible"

Enquête sociologique: 50% de pratique religieuse à Montréal.

JAN.: La revue *Prêtre aujourd'hui* devient *Prêtres et laïcs*.

AVRIL: Le Pavillon chrétien à l'Expo (réalisation oecuménique).

23 MAI: Mort de Lionel Groulx.

JUIN: No spécial de *Maintenant*: "Où est Dieu?"

SEPT.: Début de la faculté de théologie sur le campus de l'U. de M.

9 NOV.: Le Cardinal Léger démissionne.

4 FEV.: 500 prêtres de Montréal réclament un concile diocésain.

22 AVRIL: L'episcopat canadien décide de mettre sur pied une commission d'étude sur les laïcs et l'Eglise

25 JUILL.: Publication de l'encyclique *Humanae Vitae* sur la régulation des naissances.

SEPT.: "Un sens au voyage": Documents catéchétiques composés par l'Office de catéchèse du Québec.

29 SEPT.: Lettre collective de l'episcopat canadien sur *Humanae Vitae* (souligne le respect absolu des consciences).

8 NOV.: Institution du mariage civil.

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DE L'ÉTAT DU QUÉBEC

- 1969** Sanction du *Bill Omnibus* de P.E. Trudeau.
- 16-17 JANVIER**: Conférence fédérale-prov. à Ottawa. Le Québec réitère ses positions en matière d'*allocations familiales* et de *politique sociale*.
- 10-12 FEVRIER**: Deuxième conférence constitutionnelle, à Ottawa.
- 27 MARS**: *Sainte-Scholastique* choisie malgré les protestations du Québec et du *Devoir* comme site du futur aéroport international.
- 9 JUILLET**: Sanction de la loi fédérale sur le *bilinguisme* au Canada.
- 23 OCTOBRE**: Dépôt à l'Assemblée nationale du *Bill 63* pour "promouvoir la langue française au Québec". Sanction le 28 novembre avec l'appui des libéraux.
- 18 NOV.**: Le gouv. du Québec publie un livre blanc sur les *allocations familiales*.
- 8-10 DECEMBRE**: Troisième conférence constitutionnelle, à Ottawa.
- 12 DECEMBRE**: Création du ministère québécois des *Communications*.

- 1970** Création d'une *loterie d'Etat*.
- 25 JANVIER**: Formation d'une aile provinciale *créditiste*.
- 29 AVRIL**: *Elections* au Québec. Victoire du Parti libéral. Robert Bourassa, 1er ministre. Le vote: L. 72 (44%); U.N. 17 (20%); R.C. 12 (11%); P.Q. 7 (24%).
- 7 JUILLET**: Rapport Castonguay-Nepveu sur la *Santé* et le *Bien-être social*.
- 15 OCTOBRE**: L'armée canadienne arrive à Montréal et à Québec, à la demande de Bourassa et Drapeau.
- 16 OCTOBRE**: Le fédéral proclame la *Loi sur les mesures de guerre*: début des arrestations de gens soupçonnés de sympathie ou d'appartenance au FLQ.
- 25 OCTOBRE**: Victoire de Drapeau lors des *élections municipales*.
- 1er NOVEMBRE**: Entrée en vigueur de l'*Assurance-maladie* au Québec.
- 3 DECEMBRE**: Libération de Cross par le FLQ. Les ravisseurs obtiennent des sauf-conduits pour Cuba.

- 1971** **26 JANVIER**: Rapport Castonguay-Nepveu sur la *sécurité du revenu*.
- 29-30 JANVIER**: Conférence fédérale-prov. des ministres de la Santé et du Bien-être social. Claude Castonguay réclame pour le Québec la primauté en matière de *politique sociale*.
- 8-9 FEVRIER**: Séance de travail de la conférence constitutionnelle, à Ottawa. Les onze chefs de gouv. se mettent d'accord sur une *formule d'amendement*.
- 29 AVRIL**: Bourassa rend public le projet de la *Baie James*.
- 18 MAI**: *Entente Québec-Ottawa* sur le rôle du Québec dans la politique canadienne d'*immigration*.
- 18-19 JUIN**: *Congrès* de l'U.N.: Gabriel Loubier élu chef du parti.
- 14-16 JUIN**: *4ème conférence constitutionnelle à Victoria*. Castonguay revient bredouille. Projet de charte constitutionnelle.
- 23 JUIN**: Le Québec rejette la *Charte constitutionnelle de Victoria*.
- 15 AOUT**: *Concession à ITT d'une forêt sur la Côte-Nord* d'une superficie égale à 4 fois la Belgique.
- 1er OCTOBRE**: *Accord Québec-Ottawa* sur la place du Québec dans l'Agence de coopération culturelle et technique des pays francophones.

- 1972** **4 JANVIER**: Claude Castonguay laisse entendre qu'il pourrait quitter son poste s'il ne lui est pas possible, à cause de l'attitude d'Ottawa, de mettre en oeuvre un programme de *sécurité du revenu* convenant au Québec.
- 16 FEVRIER**: Le gouv. du Québec renonce à contester la validité du nouveau régime fédéral d'*assurance-chômage*.
- 13 MARS**: Publication d'une lettre de Trudeau à Bourassa dans laquelle le fédéral propose un arrangement administratif sur les *allocations familiales*.

MANIFESTATIONS TERRORISME / RÉPRESSION

- 13 FEVRIER**: Super-bombe à la Bourse de Montréal.
- 4 MARS**: Pierre-Paul Geoffroy (FLQ '69) est arrêté. Il sera jugé et condamné à la prison à perpétuité.
- 7 OCTOBRE**: Grève des policiers de Montréal: le Mouvement de Libération du Taxi et des sympathisants s'attaquent au garage de Murray Hill.
- 25 OCTOBRE**: Constitution du Front du Québec Français (FQF) contre le bill 63.
- 27-31 OCTOBRE**: "Ce n'est qu'un défaut, continuons le combat!": slogan du FQF dans ses manifestations à travers le Québec. Marche sur Québec (le 31): 25.000 personnes.
- MAI**: Vallières libéré après trois ans et huit mois de détention sans condamnation (le 26).
- 1er JUIN**: Descente de la police au village de Prévost: 6 personnes arrêtées. On découvre un "complot" pour enlever le consul des USA à Montréal.
- 5 OCTOBRE**: Enlèvement de James Richard Cross par le FLQ. (Début de la "crise d'octobre").
- 8 OCTOBRE**: Lecture sur les ondes de Radio-Canada du manifeste du FLQ.
- 10 OCTOBRE**: Enlèvement du ministre Pierre Laporte par le FLQ.
- 17 OCTOBRE**: Découverte du corps de Laporte.
- 28 DECEMBRE**: Arrestation de Paul et Jacques Rose, et de Francis Simard.

- 6 JANVIER**: Paul et Jacques Rose, Francis Simard, Bernard Lortie accusés de l'enlèvement et de l'assassinat de Laporte. Début de la "guérilla judiciaire".
- 16 FEVRIER**: Chartrand et Lemieux libérés après avoir été détenus pendant quatre mois.
- 13 MARS**: Le protecteur du citoyen, critique la conduite des forces policières pendant la crise d'octobre.
- 16 AOUT**: "Nolle Prosequi" contre 32 personnes arrêtés en octobre 70.
- 29 OCTOBRE**: Manifestation organisée par le Front commun contre le lock-out de La Presse: 12.000 citoyens se heurtent à des centaines de policiers.
- 2 NOVEMBRE**: 15.000 personnes participent au Forum à la plus grosse assemblée intersyndicale et populaire de l'année au Québec.
- 13 DECEMBRE**: Vallières, entré dans la clandestinité le 9 sept. 71, rompt avec le FLQ.

- MAI**: Grève illégale du Front commun syndical: Arrestation des 3 leaders syndicaux et d'une trentaine d'autres syndiqués.

TRAVAIL SYNDICALISME

AUTOMNE: Conclusion d'ententes collectives à l'échelle du Qué. avec les instituteurs, le personnel hospitalier, les professeurs de CEGEP.

7 OCT.: Arrêt de travail des pompiers et policiers de Montréal (vandalisme sur la rue Ste-Catherine).

28 NOV.: Création du ministère de la Fonction publique.

ÉVÉNEMENTS CULTURELS

Kamouraska, d'Anne Hébert.

"La Nuit de la poésie" au Gesu, le 27 mars.

L'homme rapaillé de Gaston Miron.

Un amour libre, récit de Pierre Vadeboncoeur.

Médium Saignant, pièce de Françoise Loranger.

Le mépris n'aura qu'un temps, film d'Arthur Lamothe.

Un pays sans bon sens, film de Michel Brault et Pierre Perrault.

On est au coton, film de Denys Arcand.

Début d'une série de films "érotiques" réalisés au Québec. *L'initiation*, *Valérie*...

LIVRES REVUES

No spécial d'*Europe* (fév. 69): "Littérature du Québec"

Marcel Rioux, *La Question du Québec*.

Jean-Charles Bonenfant, *La naissance de la Confédération*.

Jacques Grand'Maison, *Vers un nouveau pouvoir*.

Le 19 octobre, 1er numéro de *Québec-Press*.

Parution en nov. du mensuel *Point de Mire*.

Parution de la revue *Critère*.

Léandre Bergeron, *Petit manuel d'histoire du Québec*.

Jacques Grand'Maison, *Nationalisme et religion*.

Lancement le 20 oct. de *Mainmise*.

En collaboration: *Ecole et société au Québec*.

F.-A. Angers, *Les droits du français au Québec*.

Fernand Dumont, *La vigile du Québec*.

Claude Ryan, *Le Devoir et la crise d'Octobre 70*.

Parution de la revue *Cinéma Québec* (mai).

Jean-Luc Migue, *Le Québec d'aujourd'hui-regards d'universitaires*.

Parution de la revue *Presqu'Amérique*.

Claude Morin, *Le pouvoir québécois en négociation*.

Parution de la revue *Hobo-Québec*.

No spécial de l'Action Nationale: "Victoria: fin du fédéralisme?"

P. Vadeboncoeur, *Indépendance(s)*.

Jean Bouthillette, *Le Canadien français et son double*.

ÉGLISE RELIGION

1er JAN.: L'archevêque de Rimouski annonce la tenue d'un synode diocésain.

12 JAN.: Suite à de profondes divergences sur la nature de la JEC, l'exécutif national rompt avec le mouvement.

JAN.: Nouveau comité de rédaction à *Relations* et nouvelle orientation idéologique.

8 JAN.: Remise à M. Sharp par des missionnaires Oblats d'un mémoire sur la politique extérieure du Canada envers l'Amérique latine.

17 OCT.: Le cardinal Roy fait lecture à Radio-Canada d'une Déclaration des évêques québécois sur la crise d'octobre.

5 DEC.: Une vingtaine de curés des comtés de Matane et de Matépédia signent un manifeste dénonçant les injustices sociales dans ces régions.

JAN.: Appui des prêtres de la région de Maniwaki à la cause des ouvriers menacés de perdre leur emploi.

FEV.: Fermeture de l'église Ste-Cunégonde (décision de la communauté).

16 DEC.: Publication du *Rapport Dumont* sur les laïcs et l'Église.

— "Quand l'espoir se fait parole" (recueil de prières liturgiques utilisées par la communauté St-Albert Le Grand. (Rédaction: André Gignac, o.p.)

MAI: Le Front commun: grève générale.

Les oranges sont vertes, pièce de Claude Gauvreau, à la Comédie Canadienne, par le TNM.

La vraie nature de Bernadette, film de Gilles Carle.

Poésie (poèmes 1953-1971) de Fernand Ouellette.

JAN.: *Tranquillement, pas vite*, film d'une communauté de base avec l'aide technique de Guy Côté (l'O.N.F.).

«what was happening, then, in quebec?»

par Lysiane Gagnon
journaliste

Je n'ai à peu près rien connu de ce qui a précédé la "Révolution tranquille", sinon l'atmosphère un peu irréaliste et presque familiale des collèges classiques. A 18 ans, je savais à peine ce qu'était un syndicat, je savais — mais très vaguement — qu'il y avait deux paliers de gouvernement, l'un à Québec et l'autre à Ottawa, et la mort de Duplessis, quelque temps auparavant, m'avait beaucoup moins impressionnée que la censure qu'on pratiquait alors sur les films étrangers. Duplessis? Connais peu.

A 18 ans et demi, sans même faire un crochet par l'université, j'ai commencé à travailler dans un journal. Ce fut très simple, très progressif et très empirique: c'est par mon métier, au jour le jour, que j'ai découvert le Québec.

J'étais partie de loin. Le jour des élections du 22 juin 1960, les autres journalistes, très énervés, ne parlaient que de cet espoir qu'ils nourrissaient depuis longtemps: "Et si, enfin, les Libéraux gagnaient...". Moi, je n'avais même pas droit de vote, et je les écoutais distraitement, et j'avais hâte qu'ils changent de sujet de conversation. J'ai été complètement étrangère à la grande explosion de joie qui allait saluer, dans les milieux de l'information, la victoire de l'équipe de Lesage... à un point tel que j'avouais candidement ma surprise de voir "un homme comme René Lévesque" (le seul dont le nom me disait vraiment quelque chose) hériter d'un ministère aussi peu intéressant que celui des Richesses naturelles. "Pourquoi, demandais-je un peu partout, ne lui a-t-on pas donné le ministère des Affaires culturelles? Ca, c'est bien plus important!". Mes camarades, tous plus âgés que moi, m'expliquaient gentiment les choses de la politique... A force d'écouter les gens parler, et à force de faire des interviews, on finit par s'informer.

Mais je n'ai jamais cru à la "révolution tranquille", peut-être justement parce que je venais tout juste de sortir de ma petite noirceur à moi — c'est-à-dire l'ignorance totale des phénomènes politiques et sociaux. Tous les changements qui se sont amorcés au début des années '60 me semblaient tellement normaux que vraiment, ça ne valait pas la peine de s'extasier et de crier victoire. La nationalisation de l'électricité, la réforme scolaire, tout cela relevait pour moi de l'évidence, de même d'ailleurs que les idées prônées par le Mouvement laïque de langue française. Je participais à tout cela d'assez loin et sans passion... d'autant plus que je n'étais pas anticléricale, n'ayant jamais eu à souffrir, ni dans ma famille ni dans



les collègues que j'avais fréquentés, des abus du pouvoir religieux.

Mais en revanche, d'autres mouvements d'idées m'ont atteinte très tôt. Le Rassemblement pour l'indépendance nationale, par exemple, me paraissait fondé sur des principes aussi naturels que l'air qu'on respire. Le RIN, pour moi, ce fut un peu comme mon métier: une sorte de famille, une école et une façon de penser. On y parlait le langage de la dignité, de l'intelligence, de la solidarité et de la chaleur humaine, et encore aujourd'hui, je reste convaincue que le Parti Québécois est le prolongement du RIN et non pas de l'aile réformiste du parti libéral.

Je n'ai jamais été attirée par les groupuscules, quoique j'y aie compté bien des amis. Si j'en avais le goût, je pourrais écrire des choses méchantes sur les intellectuels québécois... et notamment qu'ils sont fragiles, vite essoufflés, qu'un rien suffit à les décourager, que certains se réfugient dans le confort idéologique d'un groupuscule fermé, et que d'autres vendent leur cerveau pour la moindre subvention ou pour se donner l'illusion qu'ils participent au pouvoir.

Mais je m'arrête ici. D'abord parce que les journalistes n'échapperaient pas à ce genre de condamnation, et aussi parce qu'il est très facile de faire de la démagogie sur le dos des intellectuels. Je pense simplement qu'il n'y a pas une idée qui ne vienne des entrailles du peuple, et que la seule fonction des intellectuels, c'est de la lui retourner après l'avoir inscrite dans des cadres de réflexion. Autrement dit, les intellectuels transforment en concepts les sentiments et les instincts d'une collectivité, et l'intelligentsia n'est pas une avant-garde: elle n'a fait qu'exprimer, dans les meilleurs des cas, les colères et les désirs non-formulés d'un peuple scandaleusement exploité.

Je n'aime pas qu'on valorise le rôle des intellectuels. Je n'aime pas non plus cette sorte de conscience coupable de certains d'entre eux, qui, dans une optique essentiellement religieuse, se reprochent à eux-mêmes d'être nés en milieu bourgeois, d'avoir été instruits et de ne pas tra-

vailleur en usine. Ce genre d'attitude aboutit généralement à l'ouvriérisme (qui est une forme subtile de mépris envers les travailleurs) ou au masochisme parasitaire: le grand rachat par l'assurance-chômage... mais pour un temps seulement, car le pouvoir sait fort bien que rien ne s'achète plus facilement qu'un intellectuel désabusé.

Le grand marais du "peace and love"

J'ai vu, chez mes aînés et chez les gens de 30 ans, beaucoup d'individus que le pouvoir a récupérés d'une façon ou d'une autre. Je vois maintenant ceux qui suivent se faire happer par un courant de récupération sans précédent, infiniment plus subtil et efficace: de Perspectives-Jeunesse à Initiatives locales, des festivals pop à la consommation massive des "soft drugs", le Québec bascule doucement dans un grand marais de "peace and love".

Si j'étais au pouvoir, je subventionnerais les pushers, la revue *Mainmise* et les communes, et je pourrais fonctionner en paix. Les jeunes de plus en plus démobilisés, toutes les colères désamorçées, le "bag" de la "révolution individuelle", et puis, suprême démagogie de la part d'une fraction de nos soi-disant élites, la glorification du joual... Tout va bien, les Natives se tiennent tranquilles, ils font de la méditation transcendante, parlent d'écologie et fument en écoutant Led Zeppelin.

L'école déracinée

Le système scolaire, du plus haut sommet du ministère de l'Éducation jusqu'aux enseignants de la base, s'est fait objectivement le complice de la dépolitisation des nouvelles générations de Québécois.

- L'autorité y est partout et nulle part, elle est omniprésente, mais permissive en apparence et dépersonnalisée. Aujourd'hui, les cégépiens se révoltent contre un règlement qui interdit les jeans, mais quant au reste... C'est d'autant plus paradoxal que jamais les programmes du secondaire et du collégial n'ont compté autant de cours d'initiation aux sciences sociales et politiques.

- D'un cours d'initiation à ceci à un cours d'initiation à cela, avec, en plus, la spécialisation précoce qui a bouleversé tous les enfants de la réforme scolaire, la formation générale a été atomisée au profit de l'accumulation de connaissances fragmentaires et superficielles, et sacrifiée à la production en série de techniciens "rentables".

La méthode de travail, l'effort soutenu, le sens critique et la rigueur dans la pensée, autant de choses que le système scolaire ne suscite plus guère. Cela aboutit, sur le plan intellectuel, à la facilité, et sur le plan politique, au désengagement.

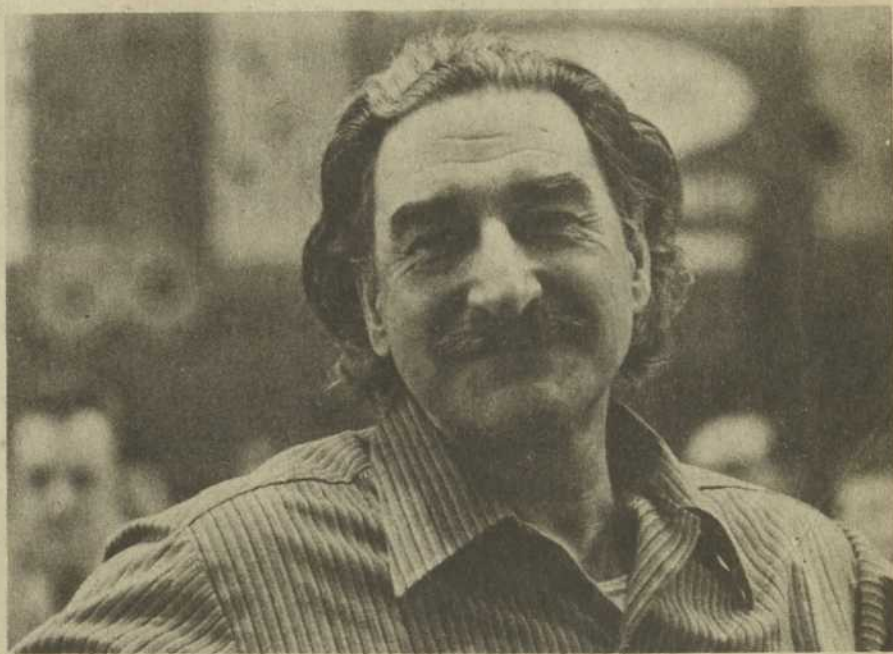
- Le système scolaire est en train de produire une génération de Québécois plus scolarisés que leurs parents, mais qui ne lisent plus et ne savent pas écrire. L'apprentissage de la langue écrite (qui est à la base de la formation générale) a été compromis par des programmes-cadres axés sur la langue parlée, par la sous-culture des posters et de l'audio-visuel, et par un nouveau snobisme qui

confond les options de gauche avec le délabrement du langage et l'ultra-simplification de la pensée.

- L'enseignement de l'Histoire produisait, presque toujours, des nationalistes et des indépendantistes, et c'est (en partie) de la conscience historique que naissent les mouvements révolutionnaires. L'Histoire? On lui a fait son affaire: complètement éliminée du niveau élémentaire, elle est devenue matière optionnelle au secondaire et au collégial. C'est clair et assez tragique: voici venir des générations encore plus déracinées que celles des collègues classiques, qui cette fois diront: "La Conquête? Connais pas... L'Algérie? Où ça?"

Il reste que l'expérience du travail (j'en sais quelque chose: je me souviens de moi, à 18 ans...) transforme quelqu'un, et lui fait prendre conscience qu'il vit au sein d'une collectivité. Mais encore faut-il travailler quelque part, et faire, dans un milieu donné, l'expérience des conflits sociaux et de la solidarité. C'est en ce sens que la tendance au "dropping-out" est dangereuse.

Ce sont, en effet, des travailleurs et des citoyens organisés qui, ces dernières années, ont marqué l'évolution du Québec: il y a eu Cabano, Tembec, Firestone, les luttes au sein des quartiers urbains, les fronts communs intersyndicaux sur la rive sud et à Joliette, et peu à peu, des leaders naturels, parfaitement implantés dans leur propre milieu, remplacent les grandes vedettes de la politique et même les grands chefs syndicaux. Au fond, c'est ce vieux Michel Chartrand qui avait raison, lui qui s'est toujours fait le farouche adversaire des rivalités intersyndicales et qui, comme Gaston Miron ou François-Albert Angers (sur d'autres plans) a toujours conservé intacts certains instincts élémentaires.



Ce sera la Louisiane, ce sera l'Acadie

L'instinct, justement. C'est cela qui manque aux technocrates dont le pouvoir sera, il me semble, de plus en plus contesté. C'est cela qui manque (avec le sens de la dignité, qui en est une composante) à ceux qui forment le gouvernement le plus servile que nous ayons eu.

C'est cela qui manque, dans une certaine mesure, à ce Parti Québécois qui a axé sa dernière campagne électorale sur le budget de l'an 1, sans jamais s'attarder sur le problème linguistique et culturel... alors que c'est cela qui est à la base même de son option politique (autrement, ses militants seraient du NPD, et travailleraient à la social-démocratie pan-canadienne).

La langue... C'est un sujet de conversation dont je commence, comme bien d'autres, à me lasser. En juin dernier, au cours des audiences de la Commission parlementaire sur le bill 22, j'ai entendu pendant des jours les mêmes arguments, de part et d'autre, que ceux qui avaient marqué en 1969 la crise du bill 63, et, en 1971, le débat autour de la restructuration scolaire de l'île de Montréal. Les mêmes affrontements, la même confusion délibérément entretenue.

Irons-nous donc toujours d'échec en échec? Est-il si étonnant qu'une bonne partie des créateurs soient "vidés" à 40 ans, et que les plus jeunes ne croient plus guère à la possibilité de changements politiques et sociaux, dans un pays dont toute l'histoire a été marquée par une série de défaites tristes et minables et par un sentiment d'impuissance caractérisé?... Je pense qu'on pourrait dire, en analysant les choses rationnellement, que l'histoire du Québec, en tant que nation, tire à sa fin. Il se pourrait que dans une cinquantaine d'années, les injustices sociales et économiques les plus criantes se seront atténuées ou auront pris d'autres formes, mais alors les habitants de ce territoire seront en voie d'assimilation rapide. Ce sera la Louisiane, ce sera Sudbury, ce sera l'Acadie. Un bon sujet d'étude pour les futurs MacLuhan et les futures Margaret Mead.

Je serais à court d'arguments rationnels pour contester ce genre de prédictions — que je fais miennes, parfois, et peut-être plus souvent ces temps-ci à cause des débats qu'a suscités le bill 22.

Et pourtant, il y a l'instinct, le pur instinct de survie qui me fait croire que rien n'est irrémédiablement détruit, que l'avenir est flou et donc peut-être beau, et que rien n'est un plus grand facteur de changement que la colère d'un peuple longtemps soumis, bafoué et trompé. J'ai bien vu que certaines choses se sont produites au Québec, ces 15 dernières années, qui n'avaient pas été prévues, et je crois aux courants souterrains qui échappent à la perception des intellectuels et des journalistes.

Je ne sais pas vers où nous nous en allons. C'est peut-être la foi du charbonnier, c'est peut-être de l'optimisme béat, c'est peut-être la réaction du cancéreux qui se dit: "Non, je vais guérir", mais quant à moi, j'ai le sentiment que nous sommes et resterons dans un sous-bois où le soleil perce parfois sans qu'on puisse prévoir d'où il viendra. Je me contente, d'ailleurs, de sentiments simples, au sujet de mon pays: je suis bien ici, au Québec, qui est le lieu de toutes mes racines et de tout ce que j'aime, je ne serais vraiment moi-même qu'ici-même: l'exil, non merci. Et après tout, si mes intuitions n'étaient pas justes et si l'avenir me donnait tort, je ne m'en apercevrais qu'à peine, à travers les brumes de la vieillesse, accrochée à des étoiles mortes, pendant que dans les salles de classe, à Laval et au Saguenay, des jeunes diraient: "What was that old stupid crazy thing about bill 22? What was happening, then, in Quebec?" ●



par Jacques Godbout

Le Québécois est un être apeuré, il a toujours vécu comme un vésuvien, menacé par la CATASTROPHE: s'il faut en croire les intellectuels, depuis la conquête, le québécois est MENACE DE DISPARAITRE. Or le catastrophisme peut être catastrophique.

Menacé dans son économie, menacé de perdre ses terres ou son âme, menacé dans sa langue, menacé dans sa culture, va-t-il placer ses enfants à l'école anglaise, va-t-il être traître à ses ancêtres ou trahira-t-il ses descendants? Le Québécois a-t-il seulement le droit de vivre?

Que restera-t-il de ceux qui étaient une fois dans l'Est: des travestis?

Le monde du spectacle, dominé par ces êtres tragiques et désespérés qui femmes, se prennent pour des hommes, ou hommes s'épanouissent en dentelles, renvoie-t-il au Québec qui ne sait plus de quel côté s'arrimer?

De même que les Chinois n'ont pas fini de se débarrasser de l'esprit de Confucius, de même nous sommes loin d'avoir éliminé Saint-Jean-Baptiste. Ce n'est pas parce qu'on transforme une parade en fête populaire que le tour est joué.

Qu'est-ce donc que l'esprit du prophète juif en pays conquis qu'était Saint-Jean-Baptiste? C'est celui qui prêche dans le désert, vos jours sont comptés, repentez-vous avant qu'il ne soit trop tard, il faut avouer vos fautes avant de mourir, laissez-vous baptiser et demandez pardon à Dieu car il peut vous anéantir, mais si vous êtes comme des agneaux le Père enverra son Fils, un intellectuel bien sûr, qui guidera vos pas vers la Cité éternelle. La société canadienne-française selon Saint-Jean-Baptiste, menacée d'une catastrophe nationale, à tous les instants, devrait nous inciter à la repentance.

Mais depuis trois cents ans que nous sommes là, donc il faut que nous soyons joyeusement naïfs pour tomber encore dans le panneau des prophètes de la catastrophe! Et tant qu'on présentera l'idée d'indépendance comme l'occasion d'un sacrifice (qui donc, hors le masochiste, veut se priver?) ce n'est pas dans l'indépendance que nous écrirons notre histoire.

Si l'homme est le sujet de l'histoire, c'est que le verbe, l'histoire, demande un sujet. Mais l'idée même d'histoire précède aujourd'hui la démarche historique.

est-ce ainsi qu'on subjugué les québécois ?

L'évolution d'une société, maintenant que nous sommes instruits ou marxistes, devrait, aux yeux de l'intelligentsia, suivre une certaine cohérence... pourquoi pas!

N'ayant plus à combattre des tabous personnels, les problèmes sexuels s'étant entre autres anovulés, les intellectuels reportent le débat moral au niveau de la collectivité à qui ils sont prêts à permettre ceci et à défendre cela.

Les directeurs spirituels d'hier ont trouvé un autre emploi, et les élèves se nomment téléspectateurs, électeurs, lecteurs, nation, collectivité, peuple, mondordinaire.

Pendant ce temps l'esprit et le corps des Québécois évoluent, à l'intérieur d'un système scientifique et culturel dont les règles sont commerciales, c'est-à-dire qui trouve son dynamisme dans le profit qu'en peuvent tirer les individus. A mesure qu'augmente le PNB apparaissent de nouvelles mesures sociales progressistes, et chaque nouvel investissement gouvernemental est en fait le timbre-prime d'une marchandise nommée productivité.

Aujourd'hui les intellectuels sont inquiets. Ils essaient de se placer en perspective et d'évaluer les derniers soubresauts de la Révolution tranquille. Oubliant qu'ils avaient attendu quinze ans avant de prendre le pouvoir, en 1960, et qu'ils l'ont détenu pendant sept ans, les intellectuels, de nouveau dans l'opposition depuis 1967, piétinent et rêvent de l'instanpower.

Or, s'il y a plusieurs façons d'écrire l'histoire (c'est-à-dire de donner un sens à l'aventure collective des habitants) il en est une seule qui permette d'orienter cette évolution, comme on le fait d'un voilier contre le vent, en louvoyant, et c'est le pouvoir politique.

Quand nous avons créé le MSA puis le Parti Québécois nous nous donnions un outil collectif utile. Le programme du Parti Québécois regroupe de plus en plus d'objectifs qu'autrefois nos mouvements d'intellectuels assumaient. Je ne m'en sens aucunement diminué ou volé.

En fait, loin de me sentir perdu aujourd'hui parce que je ne suis plus "indispensable" sur la place publique, j'ai l'impression d'être de plus en plus, à quarante ans, en 1974, un citoyen normal.

J'entends par là qu'intellectuel je peux avec d'autres me consacrer aux idées, écrivain je peux aimer et me préoccuper de littérature, cinéaste j'agis en cinéma, électeur je suis membre d'un parti qui appartient à ses membres (comme autrefois le parti libéral de Jean-Marie Nadeau) et dont le programme, d'année en année, se perfectionne et devient le dénominateur commun dont nous avons besoin. Il y a de moins en moins de contradictions entre mes vies privée et publique.

Certes le Parti Québécois est dans l'opposition. Pour qu'il prenne le pouvoir, il faut donc affaiblir le Parti Libéral, tout en sachant que si le Premier Ministre utilise les tactiques de Maurice Duplessis, il ne s'en nomme pas moins Robert Bourassa. C'est cela regrouper l'opposition, ce n'est pas la faire discuter... indéfiniment.

Bourassa a volé à l'Union Nationale (qui en est morte) son modèle politique et l'a adapté à notre société banlieusarde. Il nous reste à développer des modèles québécois de contestation, qui ne serviront pas d'alibi à la répression.

Mais aussi, aujourd'hui, un Québécois a tout à gagner à cesser de se comparer: la tactique d'assujettissement du Parti Libéral consiste à répéter en manchettes que Toronto est en avance sur Montréal, que l'Ontario a plus que le Québec, et nous voilà comme des lévriers détallant derrière le lapin électrique du plus avoir.

Quelle catastrophe menace la tomate de Manseau? Nous avons le plus beau métro du monde jusqu'à ce que l'incendie d'un pneu nous en rende honteux. C'est cela, l'être catastrophé.

Quand je suis arrivé en société québécoise nous nous détestions. Depuis, nous avons appris à nous aimer un peu. Il nous reste à accepter d'être ce que nous sommes.

Il est mathématiquement impossible qu'individuellement les six millions de Québécois soient des gens extraordinaires et que collectivement nous soyons désespérants.

J'ai appris qu'on dompte des chiens en leur laissant croire qu'à tout moment le ciel peut leur tomber sur la tête. Est-ce ainsi qu'on subjugué les Québécois? ●

notes sur la question québécoise

par Jean Paré
journaliste

Au questionnaire de *Maintenant*, il semble manquer une manière de mode d'emploi: avant de répondre, réunissez sociologues, anthropologues et linguistes, écoutez deux ans les suggestions, récriminations et pressions des corps constitués, faites effectuer toutes études idoines, mijotez amplement avant de conclure (en retard) et appelez le tout Rapport Paré...

L'intelligentsia québécoise, comme vous dites, inscrirait un point supplémentaire, mais un point seulement, sur une trajectoire marquée par les rapports Massey, Tremblay, Laurendeau, Parent, Castonguay, Parti Pris, les Etats généraux et tutti quanti.

En vingt ans, les Québécois ont liquidé nombre de mythes et d'idées reçues. On a, dans les facultés, fouillé le passé dont la trame économique et sociale est désormais aussi bien connue que naguère la guirlande patriotique. Le présent a été analysé et réanalysé, disséqué, soupesé, trituré. Et les données sont suffisantes pour entrevoir la suite des trajectoires, l'avenir selon les hypothèses A, B et C, avec ou sans optimisme. La pile d'analyses est bien haute et le temps, me semble-t-il, est venu de penser avec ses couilles.

*Dieu me garde des pensées seulement pensées
Avec l'esprit des hommes
Celui dont le chant est durable
pense avec la moelle de ses os.*

Le quatrain est de Yeats, je crois. Le geste sans réflexion est une folie mais l'analyse qui ne débouche sur rien est une masturbation.

La question qui se pose est celle d'Hemingway. En avoir ou pas. Assez pour prendre quelques risques. Les gens qui partagent ce pays avec les Québécois ont fait le pari que les Québécois n'en ont pas. Jusqu'à présent, leur pari a été rentable.

Certains diront que le seul fait de poser la question est une injure grossière. Ce n'est ni une injure ni une grossièreté. N'en avoir pas, c'est être si profondément aliéné qu'on est incapable, ayant intellectuellement conçu la notion de liberté et éprouvé sa possibilité, de lui donner un contenu et un usage, et qu'on n'éprouve pas impérieusement le besoin de contribuer à un collectif, à une culture, et de participer à la construction d'un avenir. Hubert Aquin parlait de fatigue culturelle.

La plupart des nations qui ont trouvé depuis 25 ans le chemin de leur liberté ne l'avaient perdue qu'au début de ce siècle. Deux générations, quelquefois trois, rarement davantage. Sauf erreur, les Québécois constituent, avec les Antillais francophones, le groupe dont la domination est la plus ancienne. 215 ans cette année. Les occasions n'ont pas manqué. Le refus "rationnel" est-il rationalisation de l'incapacité?

Il importe assez peu de savoir si l'intelligentsia a provoqué l'évolution des vingt dernières années ou si elle n'a que suivi et incarné des changements dus plutôt à des impacts extérieurs, à des mutations économiques, à des mouvements migratoires globaux. Il est moins que certain que le Mouvement laïque de langue française a forcé la déchristianisation du Québec. Il en a été certainement le reflet, en même temps que le chroniqueur... Le point tournant des 20 dernières années est-il la création d'un ministère de l'Éducation? Ce pourrait être tout aussi bien l'apparition de la télévision ou même l'ouverture, il y a une douzaine d'années, du canal 10 de la télévision privée. Sans le 10 et ses pareils, 1973 aurait-elle été l'année du dilemme "joual"? Sans les forces dont le 10 est le fourrier: forces multinationales de la pepsification forcée, de l'américan way of life, du get rich quick have your own pool what the fuck, ce peuple s'interrogerait-il sur ce qu'il est? Et quel est l'événement culturel le plus significatif des 20 dernières années? La construction de la Place des Arts, ou les horribles belles-soeurs de Tremblay, bâtardes et infécondes génisses beuglantes, fruit monstrueux de la déculturation et de la liberté. Ou encore Valérie, film naïf, et donc important....



alérie languit au couvent, dans la touffeur d'une nubilité qui n'y éclora jamais. C'est le sacrilège à roulettes d'une industrielle, technologique et pétaradante motocyclette qui vient l'y chercher et l'ame-ner en ville, goûter tous les plaisirs, surtout défendus. Hélas! Comme l'avait pré-dit le curé Labelle, elle s'y perdra. Elle s'y vendra — à des étrangers, comme on vend les forêts, des mines (foin des comparai-sons freudiennes) comme on vend de la main d'oeuvre.

Denis Héroux croyait tourner un film de cul: il a mis en images les sermons 1900. C'est d'ailleurs par un étranger qu'elle se fera carrément "fourrer", découvrant qu'il n'est pas de plus grand bien que d'être "maître chez soi". Retour sur le pas-toral Mont-Royal, rencontre d'un jeune Québécois aimant, mariage, enfants. Or, ce Québécois est un artiste-peintre, crû de Montparnasse. Voilà réaffirmé le passé, conjuré l'avenir, confirmée la vocation ar-tistique-culturelle-missionnaire-messia-nique de ces latins qui n'ont pas la bosse des affaires. On s'en tirera, même sans en avoir. Le sursaut des années soixante en-courage. Valérie inquiète.

C'était l'automne 1959. Duplessis allait mourir, si impensable que cela parais-se, à lui et à nous. Les efforts politiques les plus constants et les mieux organi-sés avaient fait patate. L'avenir sem-blait bouché. Le Québec serait arriéré ou ne serait pas. Rural ou anglais. Ca-tholique ou capitaliste. C'était l'allian-ce du télégraphe et du goupillon. On al-lait soigner à Paris sa nostalgie cultu-relle. Les tenants du salut individuel préféraient le Texas, la Californie, la Floride ou la NASA à des sous-fon-c-tions de nègres de service en liberté sur-veillée ici. Beaucoup de ceux qui res-taient parlaient d'envoyer leurs enfants à l'école anglaise, comme d'autres choi-saient carrément le pouvoir fédéral comme antidote à la connerie locale. Le Chef avait soixante-cinq ans et régnait depuis vingt ans. Robert Bourassa qui n'en a que quarante et ne règne que de-puis quatre a réussi à ressusciter le même climat d'angoisse, de défaitisme, de corruption, de colère et de rébellion contradictoirement mêlés.

Mais il y a une différence. Les Québécois avaient toujours cru avoir une culture. Or, à part quelques artéfacts, elle n'était que religieuse, et la religion s'efforçant dans sa vétusté poussiéreuse comme une momie trop brutalement secouée, ils se sont dé-couverts tout nus, arguant de leur franci-té, de leur joualité, de leur américanité. Ils s'étaient crus Canadiens français. Ils n'é-taient ni Français ni Canadiens. Ils al-laient tenter de se faire Québécois. Mais l'école qui les avait maintenus CFC (Ca-nadiens français et catholiques), l'organe reproducteur de la société, l'école bête

mais efficace, l'école avec des objectifs po-litiques, religieux et sociaux autant qu'é-ducatifs, cette école-là ne voulait plus être qu'un atelier d'apprentissage, un Stein-berg de la carte de compétence. L'école au service de la société devenait l'école au service des employeurs. Rien d'étonnant: il n'y a pas d'école sans Etat, sans gouver-nement, c'est-à-dire sans que la nation s'organise.

Il reste l'école "parallèle": rue, télé, publi-cité, monde, rayonnement des "autres". Au contraire de la précédente, les Québé-cois n'en contrôlent ni les programmes ni les méthodes. L'école parallèle, c'est la ré-forme scolaire faite par les autres, l'ITTéi-sation, la pepsification, la simardisation. Le cabinet québécois actuel en est le pro-duit parfait. De 1962 à 1966, la droite qué-bécoise a fait échouer le projet en réforme scolaire qui aurait dû consister à changer d'objectifs de société. Plutôt que de s'a-vouer vaincue, remplacée par un Québé-cois nouveau, la droite catholique-bour-geoise-franco-saxonne a préféré fermer l'é-cole.

Il se pose des questions auxquelles il faudra rapidement répondre:

— **la route vers l'autonomie et la liberté passe-t-elle, dans un pays occupé par une puissante minorité dominante, par la voie parlementaire ou par d'autres formes d'action collective?**

— **Qu'est-ce qui pourrait secouer l'im-mense aboulie syndicale actuelle, qui fait des forces les plus puissantes qu'on puisse imaginer les satrapies qu'elles sont devenues.**

— **La prochaine — et imminente — ba-taille ne se livrera-t-elle pas, cette fois, non plus entre colonisateurs et coloni-sés, mais entre québécois et franco-saxons, entre québécois et assimilés-sans-le-savoir, entre patriotes et Phanario-tes * (Regardons vite l'encyclopédie: l'histoire des Phanariotes de Constanti-nople est instructive.)**

— **La violence inattendue des années soixante, nécessaire pour démythifier la supposée supériorité du pouvoir dominant, a-t-elle été utile ou le pouvoir s'est-il avéré aussi résistant que la statue au Commandeur et l'expérience n'a-t-elle fait qu'ajouter à d'épaisses strates de culpabilité et d'angoisse?**



Valérie

Le pouvoir de l'Etat n'étant que l'émer-gence politique des forces culturelles do-minantes, on comprend qu'il ne faille rien attendre de l'Etat actuel et que la con-quête du pouvoir politique non seulement risque d'être décevante, mais difficile tant que le national-prolétariat québécois ne sera pas lui-même devenu culturellement dominant dans le territoire, c'est-à-dire tant qu'il n'aura pas compris que la coex-istence n'est qu'une forme lente de la guer-re.

La libération ne peut se faire que par des groupes constitués, et par des grou-pes constitués pour la libération. Les groupes existant à d'autres fins ne peu-vent que servir d'appoint ou se condam-ner à l'inutilité.

Dans une société en lutte, qui pratique le "rien vouloir savoir", un Bill 22 se lirait comme suit:

— Le français est la langue du Québec (Sans qualificatif)

— la majorité a le droit de rester la majori-té.

— La majorité a le droit de prendre les mo-yens pour rester la majorité.

— La majorité a le droit de profiter pleine-ment des avantages sociaux, politiques et économiques que confère le fait d'être ma-jorité.

— La majorité reconnaît l'existence de mi-norités dont elle tient à protéger les droits suivants (...) qui ne devront en aucun cas mettre en danger ceux de la majorité. ●

par Pierre Vallières

Depuis vingt ans, depuis mon adolescence donc, je m'interroge sur le destin québécois en même temps que sur celui de l'humanité, des collectivités et des individus qui la forment. Identifié publiquement à la lutte de libération des Québécois dans ce monde crevassé par les guerres, les famines, les génocides, la pollution et les prisons multiples, je n'ai jamais cru que le salut d'un peuple puisse se réaliser en dehors de profonds changements qualitatifs dans le monde, pas plus que je ne crois au salut individuel en ce monde ou dans un autre.

Nous sommes tous embarqués dans la folie universelle, pour le meilleur et pour le pire.

Parfois je ne sais plus si je dois d'abord m'identifier comme "citoyen du monde" ou comme Québécois. Mais je sais que le peuple québécois, en tant que collectivité particulière, ne pourra enrichir l'histoire des hommes de son destin s'il refuse les risques de l'indépendance nationale et, à partir d'elle, ceux d'une révolution radicale. Je sais également que le monde entier doit choisir rapidement entre cette révolution ou la mort. Je sais enfin que les systèmes et les régimes en place préfèrent la mort à la révolution, y compris les régimes à étiquette socialiste.

Enraciné en sol québécois, je pars d'ici par nécessité pour agir sur le monde et pour réfléchir sur lui. Je pars donc d'un sol ingrat, plus souvent qu'à son tour gelé par la peur ou par le confort factice créé par l'industrie de consommation et encouragé par le syndicalisme d'affaires. Je pars d'un gros village craintif, paresseux, sans fierté, décourageant. Je pars d'une famille lente à agir et peu consciente des dangers qui la menacent. Je pars d'un être mal identifié et faible structurellement que l'empire américain bouffe quotidiennement sans rencontrer de véritables résistances. Je pars aussi d'une certaine tradition d'anarchie instinctive qui fait de nos révoltes épisodiques autant de combats sans lendemain.

En réaction contre notre lâcheté quotidienne, je suis souvent tenté de combattre ailleurs qu'au Québec l'exploitation de l'homme par l'homme. Mais mon appartenance à la race blanche me situe d'em-

blée dans le camp des exploiters de l'humanité, et même mes réflexions écrites reposent sur une culture et des outils produits à même l'asservissement et le sous-développement organisé des deux tiers au moins de l'humanité.

Je tente d'apporter ma contribution, du mieux que je peux, à la construction d'une solidarité québécoise. Mais cet idéal est proposé à une société blanche (exploitée, certes, mais relativement confortable aussi) qui, enfermée dans le ghetto des valeurs établies et des préjugés faciles, ne se sent pas solidaire de la majorité des humains, si ce n'est, de temps à autre, pour souscrire une obole aux affamés d'Afrique. Les Accords de Paris venaient à peine d'être signés par les Princes de ce monde que la guerre du Vietnam disparaissait aussitôt de nos préoccupations, ne méritant plus, un jour sur trente, que deux ou trois paragraphes, dans nos journaux démocratiques.

Après quinze ans de lutte indépendantiste, un parti politique propose encore aux Québécois un minimum de dignité collective à assumer. Et ce minimum est encore perçu par eux comme un défi irréaliste. Chaque événement — crise de l'énergie, instabilité monétaire, hausse du coût de la vie — n'est pas l'occasion d'une remise en question du système en place mais prétexte à justifier le statu quo le plus bête. D'où le triomphe des cent deux sangsues libérales, le 29 octobre dernier. Et ce n'est pas l'effondrement des mesures unioniste et créditiste qui me convaincra que ce triomphe fut aussi celui de la raison.

Entretemps, ce qu'on baptise ici d'opposition politique mène des campagnes tellement respectueuses des adversaires pourris, qu'elle livre aux citoyens l'image d'une quasi-complicité dans le statu quo. On se tape la cervelle à coups de budgets hypothétiques, comme pour démontrer à la population que les maux dont elle souffre sont le produit d'une mauvaise comptabilité. Les espoirs de révolution s'évanouissent dans des concours d'études commerciales où tous les aspirants font l'unanimité sur les règles du jeu. L'interrogation du système en vigueur, non seulement au Québec mais dans le monde, a cédé la place aux débats télévisés sur le coefficient d'élasticité et le rendement des capitaux.

**L'URGENCE
DE CHOISIR**

PIERRE VALLIÈRES

parti
pins

PIERRE VALLIERES

NEGRES BLANCS
D'AMERIQUE

parti
pris

En marge, quelques sectes marxistes-léninistes tentent de faire retrouver à leur clientèle les vertus, tant décriées jadis, de la scholastique, du dogme et de la papauté.

A gauche comme à droite, on change parfois les couleurs. Mais les drapeaux signalent tous notre impuissance à balayer notre condition de soumis. Au moindre jappement du pouvoir, nous agitions le drapeau blanc de nos pieuses intentions avant de nous coucher en rond dans la satisfaction d'appartenir "quand même" à la prospère Amérique du nord.

Nous nous consolons facilement des nombreux Paragon de notre régime en ouvrant toutes grandes les pages de nos journaux aux odeurs des autres dont Watergate est devenu le grand symbole. Non contents d'être soumis, nous sommes hypocrites et bien-pensants. Même à gauche.

Notre littérature se nourrit de cette vocation à l'absurde que nous nous sommes donnée avec le temps. Cela se comprend un peu. Notre littérature est surtout montréalaise. Et Montréal vit encore à l'heure duplessiste, quinze ans après la mort du célèbre vachier de notre "intégrité" nationale. Les Montréalais ont toujours accusé les "provinciaux" d'être responsables de nos retards historiques sans être capables eux-mêmes de faire le ménage dans leur cité. C'est à peine si nos gens de la grande ville osent tolérer l'idée d'un changement de régime dans leur Hôtel de ville, comme si le pouvoir à Montréal, venant d'en haut, devait par nature commander lui-même d'en haut tout changement éventuel d'administration.

L'autogestion politique, économique, sociale et culturelle n'est pas pour demain. La critique et l'action sont encore trop timides et trop peu soutenues pour donner un peu de réalité, de concret, aux espoirs qu'avaient suscités chez nous, malgré lui et malgré nous, la mort de Duplessis. J'ai bien peur que notre opposition s'enlise dans le sous-sol du pouvoir, comme ces "honnêtes travailleurs" du contracteur Padovani par lesquels Denys Arcand a voulu rappeler notre complicité collective dans le maintien du statu quo et des abus de pouvoir.

Que faut-il donc faire quand on ne veut

pas mourir au Québec avec la mention "poète maudit" ou "révolutionnaire de la désespérance"?

Le système aimerait nous voir recourir à nouveau aux bombes, parce qu'il sait tirer parti de la peur et de la mort. Mais nous savons que le terrorisme, depuis Athènes jusqu'à Santiago du Chili, est l'arme suprême des vautours. Nous savons aussi qu'après avoir accordé un triomphe aux minables patroneux de l'équipe Bourassa, nos citoyens ont repris leurs mauvaises habitudes de vaincus paisibles et que leurs récriminations se noient à nouveau dans les vapeurs des tavernes. Lors du prochain duel courtois que se livreront en 1977 ou 1978 nos respectables partis politiques, que restera-t-il du réveil des années 60?

Si un jour prochain, les Américains décident que la solution à leurs gigantesques problèmes énergétiques, écologiques et sociaux doit absolument passer par la "récupération" des ressources naturelles du nord, et donc par l'annexion du Québec et du Canada à leur territoire, ils nous trouveront complètement désarmés et peut-être même aux trois quarts assimilés.

Mais, peut-on se demander, le monde en sera-t-il plus affecté que nous le sommes nous-mêmes par la menace d'extinction qui pèse sur certains peuples du Sahel ou par le génocide des Indiens des deux Amériques? Le monde a survécu à la disparition de bien des peuples, et nous-mêmes, à l'école, nous avons appris que ces disparitions étaient historiquement nécessaires. Des massacres de Juifs, d'Indiens, de Bengalis, de Biafraïses, etc... à peine avons-nous retenu le sentiment, après un vague sursaut d'horreur morale, qu'heureusement "ça ne se passe pas ici". Et "ce-qui-ne-se-passe-pas-ici" importe peu à nos intérêts villageois. Décidément, si nous lorgnons de temps à autre en direction du Tiers Monde, celui-ci ne se reconnaît pas en nous.

Certains d'entre nous ont voulu — et veulent toujours — pour les Québécois un destin différent de celui du grand frère yankee. Est-ce possible? Je veux encore le croire. Mais, lors du "coup pétrolier" des Etats arabes, j'ai entendu la majorité de mes frères souhaiter que les Etats-Unis réglent leurs comptes une fois pour toutes

à ces "furieux Arabes" qui, disaient-ils, veulent s'enrichir à nos dépens!

J'ai bien entendu aussi quelques critiques sur les grandes compagnies pétrolières, mais leur conclusion était que ces consortiums étaient de connivence avec les pays arabes. L'impérialisme? Connais pas!

Pendant ce temps, le gouvernement québécois utilise le slogan de "la souveraineté culturelle", comme autrefois Duplessis se servait de l'autonomisme, pour masquer la vente aux enchères de ce qui nous reste de pays. Le développement de la baie James, exemple parfait du pillage de nos dernières richesses naturelles et du génocide indien, est devenu, par la coïncidence du machiavélisme du pouvoir et de notre propre apathie, le symbole des luttes ouvrières fratricides. L'Etat a réussi ce tour de force incroyable de substituer le banditisme syndical au banditisme économique des monopoles, et de convaincre à nouveau la majorité de la population québécoise que les syndicats constituent une menace plus grande à son "bien-être" et à son développement que les grandes sociétés multinationales de l'empire. De la crise d'octobre 1970 aux violences de la baie James, le même scénario réédite les mêmes peurs, les mêmes démissions, les mêmes fausses pistes.

Méfions-nous aussi des illusions encore entretenues par les gains (en pourcentages) réalisés par l'opposition péquiste en octobre 1973. Ces gains sont fictifs au niveau concret de l'action pratique. Ils ne portent en eux-mêmes aucune fatalité de changement pour 1977 ou 1978. Les Libéraux au pouvoir s'appuient sur une force d'inertie considérable qui, à défaut d'une profonde secousse, entraînera d'elle-même demain ce qu'elle a suscité — ou ressuscité — hier. Secouer énergiquement cette inertie collective est la tâche de l'opposition. Mais encore faut-il qu'au préalable cette opposition sorte du sous-sol du pouvoir et des règlements de comptes comptables ou encore scolastiques... ●

(Notes pour un essai en préparation sur l'opposition au Québec)

un peu plus mal dans

par Jean Bouthillette
écrivain

Signe de notre impuissance que ce numréo-bilan de *Maintenant*? Ressasser. Liquider. Analyser froidement. Pour la Nième fois! Je ne puis parler du Québec avec détachement: il n'y a pas de point de vue de Sirius pour le colonisé. Il n'y a qu'un dur combat à mener à son terme. Et l'angoisse de la mort.

Y aller rapidement, comme on se débarrasse d'une colère inutile.

J'ai eu vingt ans en 1950, dans l'extrême vieillesse du Québec. J'étais malade, mais de quoi? Je ne savais pas encore que j'avais les (presque) cent ans de servitude de tout un peuple.

Le temps du mépris. Les années 50 marquent l'agonie du nationalisme traditionnel et le triomphe de notre fausse libération: le pancanadianisme, ce second volet de notre dépossession. En apparence le système devenait rationnel. En réalité, nous sombrions dans la folie.

Ce pancanadianisme issu de la guerre et d'une longue lassitude historique fut un retournement d'âme, une énergique opération de chirurgie à vif: nous arracher tous les viscères; nous enlever un à un les nerfs de la sensibilité canadienne-française. Surtout ne plus souffrir de ce maudit problème! Liquider ce maudit passé d'impuissance! Nous tourner le dos pour faire face! Devenir rationnels. Devenir réalistes. Devenir fonctionnels. Las de nous chercher, nous avons pris le raccourci de nous fuir: l'ouverture au social — nécessaire en soi — ne fut au fond qu'une fermeture à soi. Devenir autre, sinon l'Autre. L'émancipation passait par le déracinement.

Tout ça s'est cristallisé autour de la revue *Cité libre*, avec une impitoyable rigueur intellectuelle et dans la plus pure logique du cloisonnement des problèmes. D'abord démontrer que l'Anglais n'est pas en cause: la Constitution de 1867 ne nous a-t-elle pas donné tous les moyens de nous affirmer collectivement? Or qu'avons-nous fait de *notre* système d'éducation? Qu'avons-nous fait de *nos* outils économiques? Qu'avons-nous fait de *notre* pouvoir politique? Donc nous sommes les seuls artisans de notre échec historique. Evacuée la synthèse nationale, nous devenions aveugles à nous-mêmes. Cité libre, ce fut la mauvaise conscience limite du colonisé, son essentielle opacité. De la magie noire présentée comme notre nouvelle rationalité. La machine infernale de la culpabilité poussée jusqu'au mépris de soi. Le Canadien français était un être maudit. Voilà l'humiliation de mes vingt ans.

La duperie. Fallait-il être en pleine dépression collective pour avoir pris Pelletier, Trudeau et quelques autres pour des hommes d'action quand ils n'étaient que des moralistes désabusés, des curés d'une démocratie angélique. Moralistes dans une société arrêtée, nous avons bien vu ce qu'ils sont devenus quand cette société s'est mise en mouvement: des serviteurs du pouvoir. Et quand cette société a voulu aller "trop" vite, nos masochistes nationaux sont allés à Ottawa pour mieux freiner notre marche. A force de se nourrir de mépris, ils sont devenus méprisables.

Les Citélibristes ont été les pères de la tranquillité, non de la révolution comme certaines gens voudraient nous le faire croire. Les pères de tous nos fonctionnalistes desséchés, politiciens, technocrates ou penseurs, qui n'ont aujourd'hui de cesse, dans tous les domaines, que nous n'ayons perdu la mémoire historique. Ils ont dévasté l'homme canadien-français; mais ils n'ont pu empêcher la naissance de l'homme québécois.



notre peau

Les années 60. L'indépendantisme québécois marque une rupture radicale dans notre histoire et saute par-dessus plus d'un siècle pour renouer avec l'esprit révolutionnaire — pas tranquille celui-là — des Patriotes de 1837-38. Sa modernité et son universalité: la décolonisation du monde. Enfin le Québécois reconnaît en l'Anglais son colonisateur et le démasque, se libérant du même coup intérieurement (le colonisé doit lutter à la fois contre lui-même et contre l'Autre) et posant les conditions objectives de sa libération nationale.

Les années 60, c'est la légitime défense des Effelquois; la sombre lucidité de *Parti pris* (première manière); l'explosion d'une créativité libérée dans tous les domaines. C'est le chemin de notre vraie liberté collective tracé après deux siècles d'une servitude bien déguisée.

Les années 70. Du radicalisme des années 63 à 70, que reste-t-il? Recul, lassitude, timidité, souci de la respectabilité. Et des glissements dangereux. Des ambiguïtés. On veut rassurer. On édulcore. On veut libérer un peuple avec des gants blancs. Tout se brouille à nouveau, se dissout, nous glisse entre les doigts.

Mot d'ordre mensonger: "Nous ne voulons faire l'indépendance contre personne". Voilà le soporifique de nos consciences, le danger mortel. L'indépendance se fera contre l'Anglais ou elle ne se fera pas. Voilà la dure réalité. On veut l'oublier! Dans la situation coloniale au Québec, l'Anglais est l'ennemi. A long terme, c'est lui ou nous. Pas un Québécois qui ne le pressente au fond de lui-même. Mais nos vieux réflexes de colonisés reprennent le dessus. Voyez encore une fois l'Anglais se voiler à nos yeux comme colonisateur. On n'en parle plus que comme frêle minorité à protéger. Un tas de d'Artagnan, se trompant d'orphelin, volent à son secours, au nom du grand principe abstrait de la justice.

La justice. Une vraie névrose. Une obsession. Notre culpabilité encore une fois qui se renverse, se pare de vertu. Dernière veulerie d'un peuple (ses penseurs) qui retarde les échéances nécessaires. Mais la justice, c'est à nous qu'on la doit! Notre indépendance est juste à la face du monde, quelles que soient les injustices qu'elle entraîne à l'endroit du colonisateur. L'indépendance de l'Algérie s'est faite dans l'injustice: un million de "Français" — c'étaient des Algériens depuis plus d'un siècle — ont dû abandonner leur pays. Tout le monde a fermé les yeux, pudiquement. Cela faisait partie de la logique implacable de la décolonisation.

Il ne peut pas y avoir de Québec indépendant sans injustice puisque l'Anglais a tout à y perdre. Allons au bout du scandale: l'injustice est nécessaire, puisque l'indépendance est nécessaire.

Mais l'injustice peut être humaine... Si l'Anglais nous aime tant, comme il le répète, qu'il devienne semblable à nous. Nous lui laisserons le temps... Sinon — et il marquera en même temps son mépris — il lui restera la vaste Amérique, cette Amérique qu'il nous flanque à la face comme un pavé à chaque fois que nous avons la velléité de lever le petit doigt.

Comme l'Anglais a repris de l'arrogance (par Bourassa et compagnie interposés) depuis 1970! Le Rhodésien de René Lévesque se sent de nouveau bien dans sa peau. Mais nous, un peu plus mal... ●

35

CITÉ LIBRE

XIII^e année, No 46 AVRIL 1982 NOUVELLE SÉRIE

NUMÉRO SPECIAL CONSACRÉ AU

séparatisme

SOMMAIRE

Présentation	Gerard PÉLLETIER
La nouvelle trahison des clercs	Pierre-E. TRUDEAU
Le séparatisme ou le respect du <i>status quo</i>	Raymond et Albert BRETON

En plus, des textes de Guy Viau, Pierre Vallières, Michel Pétasse et Yvéri Kempf

de la pensée aux paroles

par Yves Lever
critique de cinéma



Finissant du cours classique, il y a une douzaine d'années, on me disait (et je le croyais) que j'avais acquis une pensée, même, LA pensée. Comme tout le monde, je pouvais jouer à "toute chose a une place, mettre chaque chose à sa place".

Aujourd'hui, je ne crois plus posséder une pensée, seulement une jolie collection de paroles et quelques pensées vivantes. Je ne cherche plus la place des choses, mais plutôt à faire de la place à celles qui importent.

Bien que frôlant divers milieux à l'occasion d'études philosophiques, sociologiques et théologiques et bien que pénétrant dans divers mondes par le travail (enseignement, animation, pastorale), c'est dans la pratique de la critique cinématographique que s'est accompli pour moi le passage du discours aux paroles.

Dislocation de mes paysages extérieurs et intérieurs par l'apport des multiples *locations* (en langage de cinéma: les lieux de tournage hors studio) du cinéma québécois et étranger. Les voyages déniaient... Prise de possession du territoire, constitution de "l'album de famille", comme dit un personnage de Perrault, éclatement des frontières du village. Et j'ai compris que la promenade et le braconnage de nos caméras dans tous les coins du pays ne correspondent pas seulement à un besoin de bougeotte, mais surtout à un désir d'explorer et de créer des *locations* de/en liberté.

Dislocation de mon discours bien organisé par l'entendement des "paroles belles" criées ou murmurées à travers toute l'aventure du cinéma direct. Avant de parler de *cinéma direct*, on disait "cinéma-vérité", comme si on était à la recherche d'un nouveau discours. Mais il faut encore se contenter des paroles. La prétention métaphysique ne dura pas longtemps: si l'enregistrement en direct d'images avec son synchrone faisait ressortir quelques vérités belles ou utiles, il signalait surtout le gouffre entre le monde des penseurs et celui de la vie vraie. *Faut aller parmi le monde pour le savoir...*



O.K. Laliberté
On est au coton
Taire des hommes
Un pays sans bon sens
Chez nous, c'est chez nous

Ma critique, c'est de contribuer au rapillage de ces paroles en prise (emprises) sur la vie et la mort, le quotidien et l'histoire (surtout la petite), la terre et l'underground, l'acharnement et l'acharnement, sur un chez nous à construire. De m'émerveiller aussi sur des titres de films aussi merveilleusement subversifs que *Taire des hommes*; *Chez nous, c'est chez nous*; *On est au coton*; *Le retour de l'Immaculée conception*; *On n'engraisse pas les cochons à l'eau claire*; *O.K. Laliberté*; *Un pays sans bon sens*, etc. D'inviter tout le monde à se mettre en gang pour écouter ou dire ces paroles, car elles sont alors tellement plus le fun.

La primauté des paroles sur le discours, je l'ai vue aussi dans les bombes du F.L.Q. éclatant dans la rue avant la lecture de leur manifeste à la télé. Dans l'existence (trop) éphémère de revues comme *Presqu'Amérique*, *Media*, *L'oeil et l'esprit*, *Champ libre*, *Tilt*, etc. ("Les paroles s'envolent..."). Dans la popularité des lignes ouvertes à la radio et celle, à la télévision, des *Sel de la semaine*, Pierre Jean jasant, *Rencontres*, *Appelez-moi Lise*, *Le 60*, etc. Dans l'édition d'*essais* ou de recueil d'*essais*, plutôt que des traités philosophiques ou sociologiques. Dans les créations collectives du jeune théâtre, dans les écritures de *Hobo Québec* et de *Main-mise*. Chez les chrétiens préférant se réunir en communautés de base plutôt qu'à l'église paroissiale. Etc, etc.

En 1974, je me retrouve avec une belle collection de paroles, une mosaïque assez intéressante d'images. Je sais que je ne saurais articuler un discours qui les comprendrait toutes. Quelqu'un peut-il le faire en ce pays? J'ai bien rencontré des gens qui dogmatisent rapidement leurs paroles et en feraient volontiers un catéchisme unique. Ceux-là, je m'en méfie autant que des agences de publicité, les politiciens et les vedettes de cinéma.

"Les paroles s'envolent...". Qu'importe, si on peut avec elles parler, chanter et changer la vie!

peuple dépay­sé, dépeuplé, éminent...



A l'époque je sortais à peine et un peu essoufflé du grand voyage classique, encore tout ébouriffé de latinage, instruit de mer inaccessible, imprégné d'exploits littéraires. Tout ce beau monde de l'écriture était à ma portée mais ma propre réalité m'apparût au-dessus de mes moyens. Il m'arrivait d'essayer de décrire une rivière Richelieu, une rue de Montréal, un cap Tourmente et, en me relisant, je reconnaissais une Loire, un grand boulevard ou un Finistère. Divorce des mots et de l'écriture. Peut-être que l'écriture ne ressemble qu'à l'écriture et le cinéma au cinéma. Toujours est-il que j'avais l'impression de vivre dans un pays étranger à mon âme d'emprunt... sans pour autant me sentir coupable. Personne ne nous avait jamais parlé de nous-mêmes sauf pour nous mépriser du haut des humanités. Nous n'avions au fond rien à perdre, diraient les créditistes qui ont dans leur belle naïveté, dans leur excessive honnêteté un sens aigu de la dernière extrémité... mais ils se refusent encore à en tirer une conséquence.

Il m'apparaissait toutefois, vaguement, qu'il était abusif de confondre humanité avec écriture. Les livres pour moi finirent par relever de l'archéologie et chaque ligne, en se déroulant, me restait sur le cœur comme si je dévidais les bandelettes d'une momie. A cause de la distance. Je n'arrivais pas à souder ce merveilleux sarcophage qu'est un livre avec les morts de ma connaissance. Et confusément, je me mis à la recherche d'un monde à ma portée. Pour que les cartes enfin reproduisent mes rivages. Ou alors, me contenter de l'estime. Naviguer à l'estime parmi les hommes de mon calibre. Autrement, partout ailleurs, je me sentais étranger, rapporté de paroisse, comme on dit à Baie Saint-Paul (le pays longtemps a été à l'échelle de la paroisse). Et une telle étrangeté à l'ailleurs était doublée par la difficulté d'une identité silencieuse dans mon propre entourage. Toute écriture entretenait l'exil et la confusion. Et je sentais qu'on peut aimer les humanités contre les hommes, pour mieux

leur interdire accès à leur âme; tous les moyens sont bons pour domestiquer les hommes et vendre des livres.

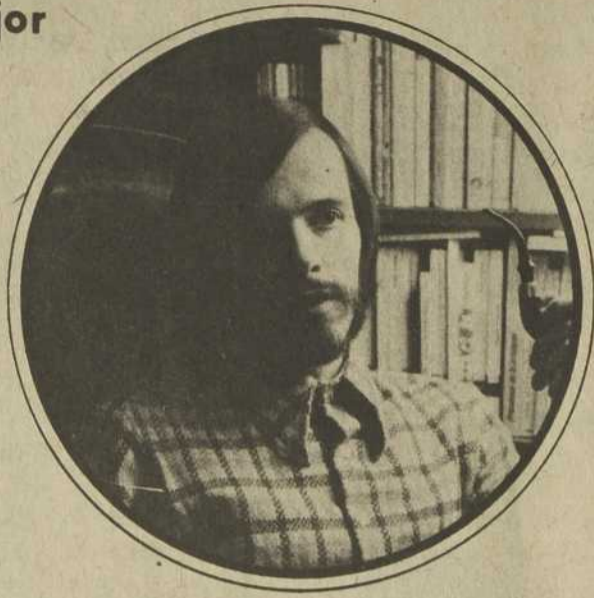
*Pourtant je fréquentais de source, sans trop savoir pourquoi, ces maîtres-draveurs, maîtres-forgerons, maîtres-artisans, meuniers, débardeurs, bûcherons et j'apprenais quelque chose sur mon propre compte. C'était comme une reconnaissance. Bien sûr, on m'accusait de folklore. Et à Cannes et à Montréal, on disait que Pour la Suite du Monde s'intéressait à des demeures. A Avignon, on reprochait aux étudiants acadiens de ne pas connaître le vocabulaire de la lutte des classes employé couramment à l'université de Grenoble. Je comprenais qu'on me plaignait de fréquenter ce monde domestique et sans grandeur. Mais par ailleurs je me sentais trahi par l'intelligence qui ignore obtensiblement ce goût du Québec qui naissait en nous. Quelle est cette langue dite de grande civilisation qui fait une insulte du mot paysan? J'étais le dernier habitant d'un royaume en ruine. Avec un magnétophone et à même le grand discours les hommes de Charlevoix, d'Acadie, d'Abitibi, de partout, j'entrepris pourtant de me refaire, tout seul, d'instinct, des humanités québécoises. Pour me comprendre. Pour me situer. J'avais besoin de balises ailleurs que dans des portulans chimériques. Je posai la question: qu'est-ce qu'un habitant, à l'habitant lui-même, sans passer par l'histoire ni la sociologie. Mais en passant par les yeux et les oreilles de la caméra fraternelle de Bernard Gosselin et de Michel Brault. (...)**

Pierre PERRAULT
mars 1974

* Extrait de la postface de
Marins du Saint-Laurent,
par Gérard Harvey,
aux Editions du Jour.

L'avenir sera ce que nous en ferons

par André Major
écrivain



1. Je suis un peu embarrassé d'avoir à répéter ce qui est devenu évident et apparemment indiscutable, à savoir la remise en question de l'idéologie traditionnelle, pas aussi monolithique qu'on l'a prétendu puisqu'en examinant les choses d'assez près on se rend compte que le conservatisme a toujours dû s'affirmer contre la renaissance d'un certain libéralisme jadis apparenté au patriotisme et qui de nos jours s'appelle souverainisme. Au fond, et pour tout dire en quelques mots, au moment où les Canadiens français commençaient à se mûrir en Québécois, prenaient conscience de l'ambiguïté de leur statut collectif et cessaient de se définir négativement en fonction de l'Autre, leur pensée avait déjà éclaté et rejilli, d'une part en contestant l'impératif religieux et d'autre part en concevant un projet historique en rupture totale avec l'ordre socio-politique.

2. Disons que tout a commencé par un doute, une faille dans le système-abri qui avait jusque-là assuré notre salut (et je pense à Saint-Denis-Garneau, par exemple, comme à Jean LeMoine qui s'est arrêté de penser après avoir signalé les vices majeurs de notre univers psychoreligieux). *Cité libre*, davantage préoccupé par le politique, eut le mérite de mettre le doigt sur la corruption d'un régime, sans aller jusqu'à en tirer toutes les conséquences, ce qui l'eût sans doute forcée à renier son libéralisme inavoué et qui se traduisit finalement par un engagement à contre-courant des grandes idées qui émergeaient sans encore converger pour se fusionner, comme cela devait se produire un peu plus tard. Personnellement, étant donné mon âge — j'avais 17 ans en 1960 —, j'ai été marqué par les *Insolences*, *Cité libre*, le *Journal d'un Inquisiteur* de Gilles Leclerc et puis par la *Revue socialiste* où, enfin, se trouvaient conjuguées la pensée laïque, la pensée socialiste et la pensée nationaliste, triade reprise ensuite par l'équipe de *Parti Pris* dont je fus. Mais cette évolution, on aurait tort de la réduire à ses origines purement intellectuelles; elle flottait dans l'air, elle inspirait les artistes, elle créait un climat. Les mouvements étudiants formaient avec le RIN une sorte d'avant-garde idéologique. Comment ne pas souligner l'intervention radicale des felquistes dont j'étais, comme bien d'autres, si près? La révolution tranquille, nous sentions que c'était de la poudre aux yeux, exception faite de la nationalisation de l'Hydro, et peut-être de la réforme de l'éducation. Il est évident que sans le terrorisme le pouvoir de négociation du gouvernement Lesage eût été mince. Mais j'oublie les essais de Vadeboncoeur, la politisation des syndicats, Vallières et Gagnon, Aquin, Ferron et Miron, la décision prise par René Lévesque de se jeter dans la bagarre, etc.

3. Les intellectuels ont certainement été la conscience de cette évolution, je dirais même qu'ils l'ont provoquée, amorcée et nourrie, jouant parfois un rôle que nos hommes politiques dédaignaient par inconscience ou lâcheté. Ce sont eux qui, à la fin des années 50, fomentaient un nécessaire antiduplessisme, comme ce sont eux qui, au début des années 60, luttaient pour la reconnaissance d'un

pluralisme religieux et un nationalisme laïque, soucieux de justice sociale. Ce rôle d'initiateurs ou de provocateurs, comme on voudra, ils l'ont joué à peu près seuls jusqu'au moment où des personnalités politiques comme Lévesque sont devenues les véritables porte-parole du combat. Le Parti québécois n'a pas signifié le repli des intellectuels, mais il les a en quelque sorte remis à leur place. Depuis lors, et même durant la Crise d'octobre, les intellectuels ont continué de combattre mais sur le terrain idéologique quoi qu'il y ait, bien entendu, des cas d'exception, celui de Jacques-Yvan Morin par exemple.

4. Le mouvement laïque dont je fus également a contribué non seulement à remettre en question le système clérical mais à rendre publiques certaines de ses anomalies. Il a pesé sur la réforme de l'éducation, ne serait-ce qu'en créant un climat de tolérance et de libre discussion. Mais c'était un mouvement bâtard qui rassemblait des libéraux uniquement préoccupés de liberté de conscience (style Jean LeMoine) et d'éventuels socialistes que le droit à la dissidence ne satisfaisait pas totalement et qui présentaient déjà la nécessité d'une pensée globalisante.

5. Le syndicalisme, s'il a essentiellement évolué, c'est dans la mesure où il a cessé de se percevoir comme le partenaire du patronat pour prendre conscience de sa responsabilité politique, laquelle consisterait à contester non seulement les injustices dérivant du capitalisme mais son alibi idéologique et ses origines économiques. Mais voyons au-delà: la culture populaire s'exprime diversement et au grand jour, en plein cœur des débats actuels et non plus par personnes interposées. Prendre la parole a cessé d'être un privilège, un monopole de caste; remarquez, que le peuple a toujours parlé mais jamais avec la conscience d'exercer un droit fondamental. Il a fallu qu'on le trompe assez pour qu'il cesse de se croire représenté là où les décisions se prennent. Il a fallu qu'il en ait plein son casque. Il a fallu qu'il se dise: si j'ai quelque chose à dire, aussi bien le dire moi-même. Quant à l'idée de l'indépendance, je la crois solidaire de la conscience qu'un peuple a de lui-même, et en ce sens tout effort de libération à quelque niveau qu'il se manifeste rejoint et consolide ce projet historique fondamental. Nous avons donc, en moins de vingt ans, fait tout ce chemin, enterré le duplessisme, ouvert les esprits, réformé l'enseignement, donné droit de cité à toutes les interprétations possibles de la vie, mais si nous avons progressé, et c'est incontestable, nous avons dû assister au pourrissement de certains problèmes sociaux ou culturels (la fermeture de certains villages et la loi 63, par exemple) que les libéraux sont manifestement impuissants à résoudre, prisonniers qu'ils sont d'une vision arriérée de la réalité et surtout des intérêts qui les maintiennent au pouvoir.

6. a) C'est désormais un fait irréfutable que la chute des valeurs traditionnelles au profit de valeurs d'importation facilement et rapidement véhiculées par la télévision. Il y

a eu substitution, simplement. De toute manière, les valeurs locales se mouraient d'anémie. Ou on en créait de nouvelles ou on adoptait celles du voisin. C'est encore ce qui se passe. L'important, en fin de compte, c'est de se reconnaître même dans ce qu'on va chercher au bout du monde, c'est de le mettre à sa main, comme on dit.

b) Cet extrait du Rapport Parent, tout bien intentionné qu'il me paraisse, je me demande à quoi il correspond, certainement pas à la réalité actuelle. Ce que j'ai l'occasion de constater me permet seulement d'affirmer que le système actuel ne tient pas les promesses du dit Rapport.

c) Vallières a raison de dire que la lutte sera longue et pénible, mais que nous vaincrons car nous sommes les plus forts, j'en doute. D'abord nous ne sommes pas les plus forts. Nous sommes là, c'est tout. Seulement là, à vivre, à passer de l'espoir à l'amertume, selon les événements. Tout est possible, et tout dépend de nous, toujours.

7. Ce serait long et un peu complaisant. Je serai télégraphique. Je suis né catholique, je suis devenu bernanosien, puis athée militant et marxisant, tout en ne perdant jamais de vue la nécessité d'une libération nationale; et puis, pour diverses raisons déjà formulées ailleurs, j'ai obliqué à droite, le temps qu'il me fallait pour comprendre, grâce à Péguy, qu'on ne peut pas détourner les yeux de la misère sans du fait même l'autoriser à prospérer. Et je suis revenu à un socialisme sans doctrine, sans alibi scientifique, un socialisme assez primaire, à l'ancienne mode si vous voulez.

8 et 9. Ma démarche, je n'ai jamais cherché à la comparer à la démarche collective, encore moins à les faire concorder. Tant mieux si la mienne recoupe celle de Vallières, pour prendre un cas qui s'est présenté. Non, ni exilé, ni en marge des courants actuels; seulement indifférent à certains phénomènes dominants mais que je sens sur le point de décliner (le jodel comme langage de libération et qui tend à devenir un mythe compensatoire, un refuge, un folklore urbain).

10. Au début des années 60, je militais beaucoup tout en éprouvant un constant malaise, le sentiment de ne pas faire ce que j'avais vraiment à faire. J'étais trop influencé par mes lectures. J'avais une vision préfabriquée de la réalité. C'est un défaut que nous partagions presque tous, mes amis et moi, et dont chacun, plus tard, s'est plus ou moins corrigé. Moi, il m'a fallu retourner travailler dans un grand magasin pour me rendre compte que, des fois, on est à des milles de ce qui se passe vraiment. Mais je n'ai pas évité ce piège qui consiste à vouloir que les idées et les faits se mirent sans se déformer. Une autre erreur, courante celle-là, fut ce tout ou rien qui nous caractérise encore, et qui explique cet extrémisme, ce violent va-et-vient entre l'exaltation et le désespoir, ce besoin du miracle, mais je m'arrête ici.

11. J'ai certainement travaillé à l'affirmation de la litté-

l'avenir sera ce que nous en ferons

rature québécoise, d'abord parce que j'ai écrit et que je continue d'écrire, et ensuite parce que j'ai, en tant que journaliste, passé une dizaine d'années à rendre compte de ce qui se passait, travail que je poursuis à la radio maintenant. Mais un bilan critique, je me vois mal m'y atteler. Tout ce que je puis dire, c'est que je fais ce que je peux, avec moins de zèle qu'auparavant puisque la littérature québécoise est désormais la fille de la maison et qu'il me semble plus important maintenant de l'examiner d'une manière critique.

12. Non, je ne suis pas attentivement ce qui se passe dans tous ces domaines. Je prends un peu partout ce qui me tente. Les créateurs, c'est un monde, et comment le réduire à quelques formulations forcément injustes? Que les créateurs créent, chacun selon son tempérament propre, en toute liberté, voilà ce qui importe. C'est déjà oeuvrer pour l'avenir que de créer.

13. On peut avoir l'impression d'un affaiblissement de la conscience québécoise parce qu'effectivement les forces de libération ou les manifestations libératrices sont plus diffuses, du moins pas totalement canalisées par la voie politique. Si le Parti québécois est à juste titre considéré comme l'instrument du pouvoir québécois, il a cessé d'exprimer à lui seul tout le champ de la conscience québécoise, ce qui donne l'impression d'un éparpillement, sinon d'un amoindrissement. En fait, l'impasse actuelle — car c'en est une — crée un climat de confusion tel qu'on multiplie les contradictions, les ambiguïtés, les erreurs flagrantes, comme si le sens critique s'était pratiquement absenté de cette assemblée délibérante que nous donnons parfois l'impression de former.

14. J'ai l'impression, et je la donne pour ce qu'elle vaut, que les forces d'opposition préfèrent suivre l'itinéraire qui leur est propre tant qu'il n'y a pas urgence, je veux dire tant que chacune ne se sent pas menacée au point d'éprouver un vif besoin de solidarité. Alors là, au nom de la démocratie en danger, on se rallie et encore est-ce avec des scrupules de Dames de Sainte-Anne. Mais pour le moment, il semble bien que les aristocrates, les puristes de la Sainte Idéologie marchent tout seuls, surtout soucieux de dénoncer l'hérésie social-démocrate qu'incarne le Parti québécois.

15. La question se pose, à mon avis, en termes plus crus: dans quelle mesure avons-nous singé les clichés en circulation? Je m'excuse, et je ne m'exclue pas du tout de ceux que j'accuse ici, mais notre marxisme, tout comme notre contre-culture ou notre pseudo-personnalisme, c'est de l'importation. Attention: je ne dis pas que le défaut est là, dans le fait d'importer, étant le premier à souhaiter que nous puissions sans gêne dans tout ce qui existe ailleurs; je prétends seulement que nous avons poussé le zèle jusqu'à caricaturer les modèles que nous tentions de prendre à notre compte. Les demi-colonisés que nous sommes manquent tellement de foi en eux-mêmes qu'ils adoptent tels quels, sans les réévaluer ni les réinterpréter,

les modèles idéologiques ou culturels dont nous avons besoin soit dit en passant, pour nous définir nous-mêmes. Cette absence de sens critique est terrifiante. Après avoir eu honte de nous-mêmes, nous voilà en train de survaloriser tout ce qui émane de notre personnalité collective. De même, par réaction émotive, nous devenons francophones et américanophiles, bêtement, sans nuances, sans réserves. Mais l'influence des idéologies sur la population, si elle n'est pas frappante, elle se manifeste indirectement, via les conflits sociaux. Ne soyons pas dupes de certaines déclarations, la majorité demeure prisonnière de l'idéologie dominante, à savoir le culte libéral des libertés individuelles.

16. C'est une question-piège parce que je risque de vous dire ce que je souhaiterais que Mme Tartampion-de-la-rue-Panet pense, alors que je n'en sais vraiment rien. Je prends connaissance d'opinions diverses, juste assez pour me rendre compte d'un phénomène très normal: c'est qu'il y a des travailleurs qui sont aussi radicaux que les intellectuels d'avant-garde et d'autres travailleurs qui pensent aussi craintivement que certains intellectuels. En ce sens, le clivage idéologique ne renvoie pas nécessairement à un clivage social. Il y a des courants de pensée qui circulent librement d'une classe à l'autre. Chose certaine également, il y a encore des gens qui prétendent parler au nom du peuple, comme si ce dernier était unanime en même temps qu'incapable à s'exprimer. Personnellement, j'ai appris à parler d'abord en mon nom. C'est une démarche moins impressionnante mais sûrement plus modeste, sinon plus honnête.

17. Je n'ai rien d'un prophète, je ne me fais aucune idée du Québec. Je le vois en train de changer, je le vois forcé de changer ou de crever. Et puis, quand on croit comme c'est mon cas que le Québec est encore en gestation, un être en devenir, un pays à l'état d'hypothèse, on ne peut se faire une idée bien précise de ce qu'il sera. C'est comme si on me demandait qu'est-ce qu'un Québécois, je répondrais en haussant les épaules parce que le Québécois c'est ce que nous essayons tant bien que mal de devenir. Le Québec sera le résultat des combats que nous menons, rien de plus, rien de moins. Pour le moment, c'est un territoire livré à la voracité. Et le lieu d'un intense désir d'affirmation.

18. Cette question, je me trouve à y avoir répondu ci-haut quand je disais que l'avenir sera ce que nous en ferons. C'est peu dire, je l'avoue. Peut-être suis-je en ce moment, comme bien souvent, passablement inquiet de notre avenir parce que si j'ai l'espoir d'un salut je sens que c'est à l'encontre des faits que cet espoir se maintient. Mais ce n'est certainement pas une raison pour tout laisser tomber. Serais-je d'ailleurs convaincu que c'est en pure perte, je lutterais, je crois. Comment faire autrement? Disons tout de même que je n'en suis pas à méditer sur nos fins dernières. La volonté des petits peuples a souvent triomphé des plus grandes armées. Tout près de nous, il y a le Viet-nâm. C'est une leçon. ●

où sont nos vrais enjeux ?

par Jean-Paul Audet



J'envie ceux qui sont prêts à livrer en cinq pages leurs impressions sur les vingt dernières années du Québec. Vingt ans, dans la vie d'un groupe relativement complexe, c'est encore l'actualité, à peine refroidie. Le risque est grand, dans ces conditions, que mes "impressions" ne soient utiles qu'à moi-même.

Quand des intellectuels se tournent vers un passé proche, dont ils peuvent encore penser qu'il leur appartient, il leur est souvent bien difficile de ne pas interpréter l'histoire en premier lieu comme un mouvement d'"idées". Je ne nie pas l'importance de certaines des "idées" qui ont connu leurs heures de fermentation plus ou moins intense parmi nous durant ces deux dernières décades. Mais ce qui me frappe, c'est l'usure extrêmement rapide d'"idées" qu'on avait d'abord cru résistantes, et solidement implantées dans la réalité québécoise. Le domaine de l'éducation a peut-être été celui qui a fait parmi nous durant cette période la plus incroyable consommation d'"idées" passagères, depuis celles qui présidaient à la construction des écoles jusqu'à celles qu'inspiraient les méthodes et les programmes, et définissaient les priorités dans les objectifs.

Rien n'indique d'ailleurs, pour l'instant, que cette consommation soit à la veille de se stabiliser dans un rythme moins effréné, et sans doute en même temps mieux accordé à la réalité humaine. En matière d'"idées", je crains pour ma part que nous nous soyons un peu trop complu aux séances d'essayage. Sans doute serions-nous mieux avisés de laisser mûrir tranquillement certaines "idées" plutôt que de passer no-

tre temps à tirer dessus pour qu'elles poussent plus vite, au risque de les déraciner complètement. Nous avons les "idées" volontiers impatientes, en beaucoup de domaines. A quoi cela tient-il? Mais nous ne sommes pas les seuls dans cette situation, si cela peut nous consoler.

Je ne veux pourtant pas céder ici outre mesure au penchant des intellectuels pour l'observation des "idées". Je me demande, en fait, si à la longue on ne s'apercevra pas que, durant ces vingt dernières années, l'accélération marquée de l'urbanisation au Québec a représenté à elle seule un phénomène beaucoup plus important et profond que tous les mouvements d'"idées" qu'on a pu observer avant, pendant et après la "révolution tranquille".

Il se peut d'ailleurs qu'il y ait un lien souterrain entre le rythme auquel nous avons essayé et consommé tant d'"idées" de toutes sortes durant cette période, et notre accès généralisé, direct ou indirect, à l'espace urbain comme espace relationnel et comme espace d'habitation. Est-il impossible, en effet, que transportées subitement dans l'espace urbain, nos vieilles patientes rurales, — je ne dis pas paysannes, — aient éclaté? Ce qu'il me paraît important à retenir de toute façon, à ce propos, c'est que le passage à l'urbanisation, et à plus forte raison à la grande urbanisation (Montréal), touche et transforme l'homme lui-même à une profondeur que les mouvements d'"idées" même les plus vigoureux n'atteignent pas. Ce qui est atteint alors, c'est l'espace relationnel des individus et des groupes comme espace d'habitation.

Finalement, et tout compte fait, je me demande donc si la principale condition de notre avenir, au Québec et ailleurs, n'est pas également là: plus précisément dans la figure particulière que nous saurons, ou ne saurons pas donner à notre espace d'habitation, qui sera de plus en plus quoi que nous fassions, un espace urbain.

De ce point de vue, j'avoue que je ne suis pas trop rassuré. Mais j'ajoute aussi que mes raisons de craindre me semblent alors assez éloignées de celles que je pourrais tirer, entre autres, comme tout le monde, de mes insatisfactions politiques. Aujourd'hui comme il y a vingt ans, qu'il est difficile de savoir où sont les vrais enjeux! En sera-t-il autrement demain? ●

productions culturelles/ lutte des classes

fragments

par Patrick Straram le Bison Ravi

esquisses pour
DIANNE ALBERT / "naïvement"
et
BRUNO CORRIVEAU / "le temps d'une géné-
ration entre nous"
camaradement

Intelligentzia: classe des intellectuels.

"L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de la lutte des classes."

Pierre Soulages. "Peinture / 16 juillet 1961".

Luigi Nono. "Contrappunto dialettico alla Mente"
(Contrepoint dialectique pour la compréhension), 1968
(disque Deutsche Grammophon / Avant-Garde, stéréo
2543 006).

1— En 20 ans, l'intelligentzia québécoise a mis fin à un ignorantisme catholique / féodal anachronique. Mais, procédant empiriquement au lieu que dans le sens d'un matérialisme dialectique, elle s'est alignée sur l'idéologie de la classe dominante, et contribue à l'ignorantisation des classes travailleuses (productrices) entreprise par les Appareils Idéologiques d'Etat afin que dure la **propriété privée des moyens de production**.

2/3 — En résumé, l'histoire des idées au Québec depuis 20 ans, sous-tendue par l'Histoire dans le monde, s'articule autour du Refus Global et de "Cité libre", de l'Hexagone, de la transformation de la C.T.C.C. en C.S.N., du

cinéma québécois de 1958 à 1964, du travail de Roussil et de Vaillancourt, et plusieurs peintres et quelques musiciens et 3 ou 4 "chansonniers", de "Parti Pris", du F.L.Q., du Bill 63, de la fondation de l'Université du Québec, du Front Commun des centrales syndicales et de la régression/répression qui atteint aujourd'hui son point culminant, presque tous les intellectuels au service des Appareils Idéologiques d'Etat ou satisfaits d'être réduits à l'état de marchandises. Au fascisme dans lequel se fige le Québec correspond bien le leurre "Vie et Culture du Jour", **mythologie** (plurielle) au moyen de laquelle toute production d'idées n'est analysée qu'en fonction de la rentabilité et de l'inoffensif de sa consommation, l'**absence de critique** nécessaire au maintien de la **propriété privée des moyens de production**. Il est significatif qu'un penseur aussi progressiste et aussi intègre que Pierre Vadeboncoeur écrive, résumant exactement la contradiction contenue dès l'amorce de cette histoire, "qu'on peut maintenant considérer Pierre Elliott Trudeau comme l'anti-Borduas". Mais au lieu qu'on analyse et utilise la spécificité concrète de la **coupure** ainsi énoncée, celle-ci, reproduite en d'innombrables exemplaires, sert à séparer politique et production de signes, division au seul profit de la classe dominante. Le Refus Global est désamorcé sur tous les marchés où on le "vend" et l'équipe "Cité libre", à l'exception de Vadeboncoeur, administre un pouvoir régi par l'ennemi principal: l'impérialisme américain. L'exemple paraît édifiant à de multiples groupuscules qui ne se constituent, dans le champ "culturel", que pour succéder à ces premiers "libéraux": Opportuniste, l'intelligentzia québécoise depuis 5 ans joue en virtuose son rôle de figurante dans les **fausses représentations** qui occultent, qui coupent du réel, qui réifient, qui inertisent: ainsi prouve-t-elle qu'elle s'est servie, plus qu'elle n'a contribué à les produire, des événements antérieurs à l'octobre 70 de sa **démission**.

4— Le Mouvement Laïque de langue française a pu précipiter la mise en pratique de certaines réformes que l'Etat aurait de toutes façons décidées, et il permit à certains éléments de la petite-bourgeoisie une prise de conscience nécessaire. Il a surtout été le lieu où d'autres éléments de la même petite-bourgeoisie s'initiaient aux stratégies opportunistes qui leur permettraient d'accaparer des micro-pouvoirs au moment d'un transfert des outils de domination des classes travailleuses (productrices).

5— L'évolution depuis 20 ans du mouvement syndical est l'élément principal dans la transformation de la société québécoise. / Il est indispensable que d'urgence des intellectuels et les responsables syndicaux non opportunistes travaillent en commun à la formation d'un parti prolétarien **contre la propriété privée des moyens de production**.

6— (Je pense au film de Pierre Maheu "Le bonhomme" et à l'éloge de "El Topo" par Pierre Vallières; à l'irréel dans lequel se désintègre tout Cegep et à l'idéal auquel incite "Mainmise"; aux "pratiques" mystico-"théâtrales" aujourd'hui d'un Paul Chamberland ou d'un Raoul Luoar Yaugud Duguay; à la "politique" d'un Victor-Lévy Beaulieu; au "crédit social" débile de "Hobo/Québec".) "**Là où le mot d'ordre "Pour l'humanisme!" n'est toujours pas complété par le mot d'ordre "Contre les rapports de propriété bourgeois!", le tournant de la littérature en direction du peuple ne s'est pas encore accompli.**" Bertolt Brecht. "Sur le réa-

lisme" (coll. "Travaux" 8/l'Arche éd.). (...)

12/13/14/15—Conscience et contestation n'ont de sens qu'en fonction d'un champ **théories de la production / productions dans une pratique**, qu'on interroge spécifiquement en le plaçant dans l'un ou l'autre des deux termes d'une seule alternative: **matérialisme dialectique / opportunistes**. Rien ne mérite examen qui ne soit précédé de la question préalable de Mao Tsé-toung: "D'OU VIENNENT LES IDEES JUSTES?" Et de la réponse: "TOMBENT-ELLES DU CIEL? NON. SONT-ELLES INNEES? NON. ELLES NE PEUVENT VENIR QUE DE LA PRATIQUE SOCIALE, DE TROIS SORTES DE PRATIQUE SOCIALE: LA LUTTE POUR LA PRODUCTION, LA LUTTE DES CLASSES ET L'EXPERIMENTATION SCIENTIFIQUE." Une libération nationale n'a de sens que dans une lutte des classes pour **éliminer la propriété privée des moyens de production**. Ce que ne propose aucun parti politique québécois de quelque consistance, et le dernier souci de l'écrasante majorité des intellectuels ici. Ainsi les mieux intentionnés se font-ils les instruments du brouillage idéologique et de l'ignorantisation nécessaires au Pouvoir en perpétuant les mythologies les plus nocives, qui ne résistent à aucune expérimentation scientifique mais ont "force de loi" dans "l'opinion publique": l'inspiration, le "don", l'"exceptionnalité" de "créateurs" et de l'Art, au lieu qu'ils commencent par le commencement: démythifier ce que la classe dominante impose pour mieux tromper les classes travailleuses (productrices), et faire comprendre qu'il n'y a pas de "Créateurs" et d'Art au-dessus des classes, qu'il n'y a que production et producteurs de signes, pour établir des rapports sociaux, que déterminent des rapports de production.

(...)

17/18— Le Québec, tout y est à faire, ne fait que commencer. Son statut de colonie et la **dépossession**, qui obligent d'abord à l'appropriation d'une identité, accentuent les **contradictions**, qui prédisposent à la transgression, dans tous les champs, et infléchissent l'énergie dans l'action révolutionnaire permanente. Le fait de l'occupation américaine (structures d'une société bureaucratique de consommation dirigée, accroissement des inégalités creusant un fossé s'élargissant entre nantis/dominants et démunis/dominés, le spectacle simulacre d'une culture et l'appareil policier pour soumettre à l'ordre fasciste ainsi engendré, pour norme l'injustice, l'inconsistance et l'indifférence) rend ces contradictions intolérables de plus en plus. Le Québec ne peut que disparaître dans l'agonie du capitalisme, ou se **faire** le pays du Tiers Monde qu'il est objectivement, au terme du matérialisme dialectique pour y parvenir devenant concret le projet de changer la vie, le Québécois, trop longtemps exploité, en son "être" même, l'un des plus aptes à **ne plus tolérer, à aucun prix, la propriété privée des moyens de production**.

Quels que soient les coups encaissés et l'angoisse que distille l'ignorance "ordonnée", les doutes dans l'équilibre des terreurs et le combat esquintant pour éviter l'amertume, dans cet isolement infernal où m'incarcèrent travail de production et exigences intellectuelles qui donnent un sens à ma vie, sans lesquels je n'aurais aucune raison d'être, de plus en plus j'aime vivre, de plus en plus vivre et plaisir à vivre. Ceci n'est possible qu'au moyen du marxisme-léninisme, ceci n'est possible pour moi qu'ici maintenant au Québec.

Quelles que soient errances et erreurs, il y a cette structure fondamentale à laquelle est lié indissolublement mon devenir, et un présent à produire sans cesse le plus intègre et le plus intégral, qui me fait considérer que tout **travailleur culturel contre la propriété privée des moyens de production** (ou il ne s'agit précisément que d'"Artiste" ou d'intellectuel entièrement coupé du réel) doit commencer par questionner la proposition préalable de Mao Tsé-toung D'OU VIENNENT LES IDEES JUSTES? / DE TROIS SORTES DE PRATIQUE SOCIALE: LA LUTTE POUR LA PRODUCTION, LA LUTTE DES CLASSES ET L'EXPERIMENTATION SCIENTIFIQUE, qui me convainc que j'ai pour tâche principale de proposer à tout travailleur culturel comme matériaux de base explicitant le travail à faire "**Pour connaître la pensée de Karl Marx**" de Henri Lefebvre (ed. Bordas), "**Sur le réalisme**" de Bertolt Brecht (coll. "Travaux" 8/l'Arche éd.) et "**Essais critiques**" de Roland Barthes (coll. "Tel Quel" / éd. du Seuil). Alors est-on libéré de la honte paralysante que l'idéologie de la classe dominante a toujours voulu inoculer à l'intellectuel, pour le diviser en lui-même et le séparer de la collectivité, et un travail de production d'idées est-il partie intégrée/intégrante de la lutte des classes, vivre fondé sur dialectiquement pratiqués le produire et le jouir.

Luigi Nono. "**Contrappunto dialettico alla Mente**" (Contrepoint dialectique pour la compréhension), 1968 (disque Deutsche Grammophon / Avant-Garde, stéréo 2543 006).

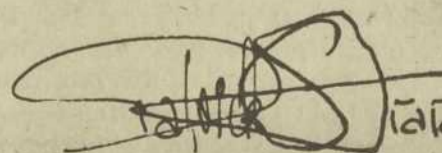
Gilles Hénault. "Signaux pour les voyants" (coll. "Rétrospectives" / éd. de l'Hexagone).

"La mémoire est substance sonore, écho multiplié des images qui nous assaillent, et c'est en vain que nous la projetons hors de l'espace. Toujours elle retombe face au soleil, dans un pays au long visage quadrangulaire, tendu comme une peau de bison sur tout l'espace palpable, sur l'étendue qui déplie son ruban magnétique d'une mer à l'autre." (Voyage au pays de mémoire", "Exil".)

"Nuage neige nuit
le mot naître gèle dans la bouche
l'homme git l'âme à vif sous l'opacité des jours
Mais une dalle se lève au fleuve du devenir
une dalle d'aube se lève pour la résurrection des sèves
pour la métamorphose des rêves en signes dénombrables.
L'inondation délie la langue." (Sémaphore", "Sémaphore" / XI.)

Ainsi je vis le devenir du Québec et mon amour.
Montréal, 6 mai 1974.



 *Gilles Hénault* le Bison ravi

6 mai 1949 — la P.P. arrête
et matraque les mineurs d'As-
bestos en grève depuis le
13 février.

vaincrions-nous ? continuons le combat

par Gilbert Langevin

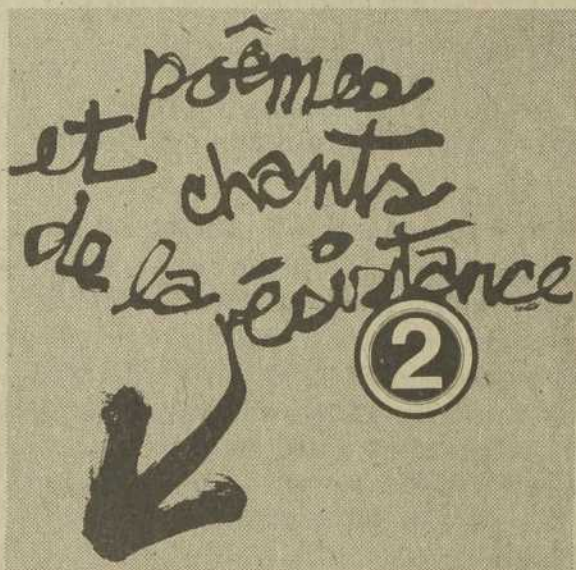
1959 marque la mort de Duplessis mais non la fin du duplessisme qui loge maintenant sous la bannière libérale.

En 1959, j'abandonnais le Séminaire de philosophie de la Côte-des-Neiges pour entrer au Parti communiste canadien. Je participai alors au congrès du Parti et provoquai avec Yvon Dionne et quelques autres personnes la création du Parti communiste du Québec. Après mes premières rencontres avec Gaston Miron et Gilles Leclerc, période brève d'action politique en compagnie de François Mario Bachand, Raymond Villeneuve et Jacques Giroux qui devinrent membres du Front de libération du Québec par la suite. Plus tard, fondation, avec d'autres rêveurs de mon genre, du *Mouvement fraternaliste*. Le fraternalisme, alliage de marxisme et d'existentialisme, devait être la philosophie de notre génération. Le fraternalisme coïncida avec la phase beatnick et l'avènement du "pacem in terris" ou "peace and love". Il coïncida avec le lancement de l'Opération 55 et la naissance des Cégeps. Il coïncida aussi avec l'*Action Socialiste pour l'Indépendance du Québec*, dirigée par Raoul Roy. En somme, le fraternalisme, un élément sociologique marginal dont on ne retrouve à peu près aucune trace dans la presse de l'époque. Autour de 1963, *Parti pris* allait enfin créer "le lieu et la formule" d'une réflexion radicale sur le devenir du Québec.

Depuis ce temps-là, l'idée de l'indépendance a fait son chemin mais le socialisme, lui, où en est-il? Sans être pessimiste à outrance (je crois toujours au dynamisme bénéfique des syndicats en attendant le deuxième souffle des comités de citoyens), je pense que notre socialisme actuel hésite entre le lièvre et la tortue. Il ne s'agit pas encore d'une impasse mais leaders et militants semblent passablement éreintés. Nous débouchons ainsi sur un combat symbolique. C'est sur le plan socio-culturel que ça bouge au maximum présentement. Les artistes ou travailleurs culturels sont de plus en plus engagés, pour ne pas dire enragés. Dans une société aussi permissive que la nôtre, ils risquent cependant de n'être qu'une soupape de défolement parmi tant d'autres et cela avec la bénédiction des gouvernements eux-mêmes.

Mais alors, où se trouve la répression? Partout mais plus subtile qu'auparavant. On n'a qu'à songer aux chiffres du budget de police de la *Communauté urbaine de Montréal*. Cette masse de fric ne défraie quand même pas uniquement le coût des uniformes de flic. Et la radio et la télévision face à tout ça, que véhiculent-elles? Et les autres média? Quand on retrouve en page 18 d'un important quotidien ce qui devrait normalement paraître en grande manchette, on se pose de sérieuses questions quant à la fameuse objectivité dont tout le monde se vante. Information ou déformation? Tripotage qui sert bien les intérêts de l'*Westablishment*.

Du ruralisme à l'urbanisation, on est peut-être sorti du bois mais on est loin d'être sorti du trou. ●



Que finit
passe par
il faut
de sans

que finit
passe par
il faut
et de

rien ne
le vrai
viennent
et le sol

ce venant
c'est le
qui n'est
avant

que finit
passe par
un feu
qui brûle

que finit
passe par
les états
éclatent

rien ne
la lutte
rien ne
et après

un feu
qui brûle
il faut
un feu

Le Temps des Victoires

le temps des victoires
le temps des abîmes
tout pour faire un mort
sans nerfs et jugement

le temps des turdis
le temps des maudits
temps pour faire l'amour
de vent pour les turants

le temps des vents
page de notre histoire
le temps des victoires
dans nos mémoires

venez passe dans nos espaces
et vent d'un bon désir
neut vraiment pas mouir
avoir ou l'avenir

le temps des perdants
le temps in puétant
vie chante en nos coeurs
à tous nos malheurs

le temps des mystères
passe le temps des misères
à tous blancs de nos amours
clarté au jour du jour

comme le temps des passions
l'été qu'on imagine
viennent le temps du délire
extères qui charment

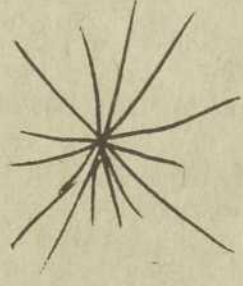
nouveau se lève en nous
mit les vieux murmures
pour faire un rêve aussi
sur au corps et un pays

à Pauline Julien
et Michel Bayard
et à tous.

que finisse le temps des prisons
passe passe le temps des barreaux
que finisse le temps des esclaves
passe passe le temps des bourreaux

je préfère l'indépendance
à la prudence de leur troupeau
c'est fini le temps des malheurs
notre espoir est un oiseau

Suzette Julien
1971
+



un témoin parmi d'autres

par Jacques Grand'Maison

Né en 1931... en pleine crise (!)
d'un père chômeur,
j'ai vécu dans un climat de colère
mêlée de tendresse.
*Cette dure et douce sauvagerie
de mon enfance m'a donné un jour
le goût d'être un radical tendre.*
J'ai entendu plusieurs fois des sanglots
étouffés dans la nuit.
Le père et la mère cachaient leur peine
pour assurer nos rires et nos joies.
Arthur revenait de la Dominion
crispé, ahuri, démoli.
Il y avait un je ne sais quoi de primitif chez lui...
cette capacité soudaine de passer
de la violence à la caresse.
Anna, instruite, forte,
régnait vraiment sur la maisonnée.
Je les vois encore tous les deux
commentant longuement l'actualité.
Ce fut notre première école parallèle.
Peu à peu nous avons noué nos mailles
à ce riche écheveau de sagesse populaire.
Une tradition peut-être perdue!
Il en était tout autrement de l'école et de l'église.
C'est là qu'a commencé ma *domestication*.
J'insiste sur le mot.
Il résume bien les vingt années
d'études qui vont suivre.
Ce que j'ai pu perdre de temps, de vie et de liberté,
dans ces rituels obligés.
Bien sûr, il y a eu des apprentissages
utiles... mais à quel prix d'insignifiance!
*Je n'ai aimé que mes délinquances,
les pommes volées, les livres en cachette.*
Une autre poésie perdue
dans ce nouvel âge de la permissivité?
Eh oui! c'était plus l'fun au temps des péchés.
Mon petit côté sauvage y avait
un peu son compte.
Je ne suis pas le seul, n'est-ce pas?
Sauvages de la campagne devenus
domestiques à la ville
nous ne nous y sommes jamais habitués.

Mon premier choc remonte à 1949.
Lors d'un concours oratoire,
j'ai fait surgir la colère rentrée
de mon milieu ouvrier.
C'était la grande finale au Gésu.
Asbestos m'avait profondément atteint, scandalisé.

Le jury duplessiste me fait comprendre
que mon engagement et mes positions
ne seront jamais rentables.
Première rencontre du pouvoir domestiqué.

J'identifiais ce pouvoir au nationalisme.
Jéciste, personnaliste, universaliste,
j'allais du côté de Pelletier et Trudeau.
Ce cher Gérard nous parlait des noirs,
avec des larmes dans les yeux.
J'ai mis bien du temps à faire des liens
entre mes sensibilités sociales
et ma faible conscience politique,
entre le prolétariat et le peuple québécois.
Je riais de Barbeau, Chaput et autres personnages
aussi ambigus que le mien.
Mais n'anticipons pas.
A ce moment-là, il fallait abattre
un certain nationalisme cléricalo-duplessiste.
J'ai opté pour un renouvellement de l'Eglise,
encore au centre de la société.

En entrant au grand séminaire
je sens la consigne donnée:
"Celui-là, il faut le ranger!"
Quatre ans d'attente dans ce couloir terrible.
Imaginez! De vingt ans à vingt-quatre ans.
Peut-être avais-je besoin de cette intériorité?
*Le professeur de doctrine sociale
n'a jamais pensé nous amener
à St-Henri, à quelques pas de là.*
Puis, un an de surveillance au collège.
Je devenais l'empêcheur
de pécher ou d'aller à la pêche.

Enfin, 1957, je reviens
dans mon milieu ouvrier.
J'ai recommencé à revivre.
Trois ans de luttes fiévreuses
avec les jeunes chômeurs.
Scandale à l'évêché,
au conseil municipal,
à la commission scolaire.
"Qu'est-ce qui lui prend,
Y va tout de même pas
leur donner des jobs!"
Je renouais avec les colères rentrées du père
mais cette fois sur la place publique.
Nous étions des fous,
même aux yeux des centrales syndicales.
Peu importe, nous avons continué nos bousculades
jusqu'au parlement.

1960, premières lois
sur le recyclage des chômeurs.
Les gars étaient fiers de cette première victoire.
Je partais aux études,
le coeur un peu trop gonflé.
De ma chrétienté à Paris,
il y a loin. Quel choc!
Je découvre l'athéisme,
le marxisme et les femmes.
C'était trop à la fois.

Une terrible bataille intérieure va s'engager.
Il est plus facile de domestiquer
le sauvage que de libérer
le domestique qu'on porte en soi.
Destin tragique des Québécois.
J'entrais donc dans une révolution personnelle
peu "tranquille".
Une cellule d'éboueurs communistes
sous ma piaule.
Des amoureux désinhibés
sur les quais de la Seine.
Et puis le dialogue ardu
avec des camarades athées, des vrais!

*Inséré dans une équipe internationale,
je sentis ce que signifiait
de ne pas avoir de pays derrière soi.*

Mes illusions de petit curé de village
tombaient une à une.

Pour la première fois, j'étais
tout nu, face à moi-même,
sans personnage ni appareil,
absent du nouveau Québec
qui naissait, là-bas, chez nous.

La sauvagerie refit surface.

Mais le vieux continent
m'a appris que la révolte
peut avoir une structure,
une orientation.

De l'Amérique, je gardais
le goût de la société ouverte.

Il ne fallait pas chercher
un système de remplacement.

*Jamais plus on ne me remettrait
la tête dans une scolastique.*

Dans une idéologie fermée,
dans une morale close.

Je me rappelle ma prière, un soir d'insomnie:

"Seigneur, pourquoi as-tu laissé les tiens
cacher cette extraordinaire liberté
que ton Evangile recèle?"

Je ne t'avais jamais perçu comme un Dieu libre
devant les systèmes des hommes.

Le sabbat, les prêtres, Hérode, César,
rien ni personne ne t'ont domestiqué.

Tu as fait passer l'Espérance
par cette brèche de liberté.

Rome n'a pas encore compris.

Sais-tu dans quel pétrin tu nous as mis?

Peut-être nous faut-il toujours
apprendre à nous libérer?

Tu n'en a jamais fait un pur don."

La liberté, elle se prend, elle se gagne,
qu'on soit croyant ou athée.

Mes camarades m'ont révélé
l'Evangile malgré eux.

Je rage en pensant que mon monde religieux
me l'avait aussi bien caché.

*Je comprends maintenant ce
petit peuple qui a risqué
une pauvreté libre à une
sécurité d'esclave.*

*Nous, clercs, nous avons fait
du nôtre, une communauté de domestiques.*

A mille lieues du Québec
je vivais donc moi aussi
l'éclatement de la chrétienté.
Je trouvais même des connivences
entre ma foi nouvelle
et le Québec profane à libérer.
Le passage au désert avait été
difficile, chaotique.
On ne choisit pas ses croix.
Revenu au pays, je suis bientôt plongé
dans des grèves "sauvages".
Les travailleurs de Saint-Jérôme
dénouaient des fermetures d'usines
et une ville fantôme.
Drôle de révolution tranquille
qu'on vantait à Paris.
Le sol de mes pères avait peu bougé,
même si l'échafaudage était changé.
L'Etat allait-il remplacer l'Eglise?
Apparente prospérité
que je ne voyais pas à la base sociale.
Mais j'ai senti un vent du Nord,
nouveau quand même.
Depuis quarante ans nous l'avions retenu
aux portes de la ville.
La bourgeoisie locale était aux abois.
La réputation de Saint-Jérôme!
"Vous menacez nos commerces
vous chassez les investisseurs".
*Je me rends compte tout à coup
que les propriétaires du milieu
étaient les seuls pas tout à fait domestiqués.*

Il est faux et dangereux d'identifier
le prolétaire au pur aliéné.

J'ai découvert de plus fortes servitudes
dans d'autres milieux québécois...

une servilité insoupçonnée,
un mépris des siens,

une admiration des autres,
une démission face à l'avenir collectif,

un esclavage qui médit de la liberté.

Loin de moi la tentation de chercher
l'immaculée conception du prolétariat.

Mais quinze ans d'engagement
m'ont appris les richesses inouïes qu'il cachait.

Il faudra sans doute du temps
pour faire jaillir cette source.

Les militants des années 60
ont été trop impatients et naïfs.

Ce fut mon cas.

Il ne suffit pas d'arroser les fleurs...

*Nous avons noyé les racines
et le sous-sol nourricier.*

Certains radicaux pressés ont tué
les pousses timides.

Ils nous servaient de dures leçons de pureté.
Où sont-ils aujourd'hui?

Plusieurs cultivent leur petit jardin intérieur
et ne veulent plus rien savoir.

Ces radicaux sans racines!

Mais j'anticipe sur le présent.

un témoin

Au milieu des années 60
les forces ouvrières, syndiquées ou non
ont fait front commun dans ma ville.
D'elles vient la cote d'alerte
qui a déclenché un certain renouveau.

On craignait la horde
dans la place. Mais non.

On me pardonnera ici
un point de vue plus personnel.

Cinq ans d'action soutenue,
le mouvement de relance amorcé,
j'ai voulu me replier un moment
pour que les nouveaux militants
prennent les devants.

L'histoire ne suit pas les lois de l'animation.

Coup sur coup, je vais être sollicité
pour l'échevinage, la mairie,
la députation provinciale, fédérale.
Je ressentais cette invitation comme un échec.

Vous savez... le cléricanisme!
On ne liquide pas un tel dossier.
Fait curieux: les proches militants
ne me conseillaient pas cet engagement.
D'autres plus lointains me jugeaient rentable.
Ils voulaient "m'utiliser".

Cette attitude me heurtait profondément.

Je la rencontre encore aujourd'hui.

Le recours facile et superficiel me peine davantage.

Je me souviens d'un débat public
organisé par des forces de gauche.
C'était en 1967, juste avant la flambée
des mouvements populaires.

Le thème: "L'Eglise, frein politique?"

J'étais sidéré par le caractère étroit
des diagnostics,
par le peu de conscience historique,
par l'anticléricalisme aveugle et obsédé,
par les plaidoyers idéologiques abstraits.

Comment les Québécois ordinaires
pouvaient-ils s'y reconnaître?

Les élections successives vont en témoigner.

Mais ne soyons pas injuste,
*Les oppositions sont toujours
maladroites au début.*

Toujours est-il que nous avons cheminé...
mouvements de base,
réveil syndical, parti québécois.

Cette militance nouvelle provoqua
une résistance massive du statu quo.

Devant nos échecs, nous nous retournons
les uns contre les autres,
socialistes versus nationalistes,
centrales versus centrales,
populistes versus intellectuels,
ouvriers du privé versus professionnels du public.
Etapas nécessaires
avant des consensus plus judicieux?

Faut-il répéter l'histoire de la gauche française?

Les nouvelles échéances du pain et de la pénurie
vont peut-être nous remettre les pieds à terre.
A force de regarder l'ennemi, nous avons fini
par lui ressembler et par oublier l'originalité
de notre propre visée.

Il nous faut une seconde vue des choses.

*Elle nous permettra de reconnaître
certains changements invisibles prometteurs
dans le sous-sol québécois,
dans le corps et l'âme du peuple.*

Les vieux pouvoirs, malgré leurs succès,
sont impuissants devant la crise montante.
Nous devons préparer les contenus
et les démarches de relève
à même des requêtes aussi concrètes
que l'inflation, la réorganisation du travail,
l'autogestion sociale, etc.

Certains diront: "il ne se passe plus rien,
les oppositions sont esquintées,
le peuple fatigué, les militants décrochés".

Il y a un envers à chacun des symptômes:
Peut-être plus d'intériorité
dans la crise de subjectivité.

Plus de force et de sagesse
dans ce creux de repli, de réflexion.

Plus d'ouverture aux courants du monde
dans cette attention aux drames d'ailleurs.

Plus de profondeur
dans ce retour aux sources spirituelles.

Le courage têtu de nos pères
nous remonte du coeur pour de nouvelles fécondités.

*Nous regardons trop aux longs hivers
et pas assez à nos printemps.*

Il s'y cache une violence de vie.

J'appartiens à ce monde spirituel
des vivants éternels,

de l'histoire espérante
envers et contre tout.

La vie est dans nos tripes
pour y rester.

Cette foi retentit sur mon appartenance
au peuple prolétaire d'ici.

Je crois à la lente gestation des libérations historiques.

La qualité des printemps
en dépend.

*A droite comme à gauche,
en haut comme en bas,
plusieurs ont démissionné
du long terme, de l'histoire:*

"Tout, tout de suite, ou bien on résigne".

Cette résignation vaut-elle mieux que l'ancienne?

Il nous faut de plus fortes
et de plus durables cohérences.

Nos racines sont courtes,
raison de plus pour les cultiver.

Nos espoirs sont énormes,
raison de plus pour bien les fonder.

*Je crains les engagements
incapables de longues fidélités. ●*

le goût des racines et du vent

par Viateur Beaupré

Je fus prêtre 20 ans, religieux 25 ans, et enseignant dans des collèges libres pendant 20 ans. Voilà de quoi situer assez bien son homme et faire sourire en coin ou grincer des dents les anti ça et les anti ça. Entéka, aujourd'hui je suis prêtre selon saint Pierre, père de famille, enseignant dans une polyvalente à l'image de toutes les autres: un éléphant femelle. Ca, c'est aussi drôle qu'une polyvalente ou Bourassa peuvent être drôles.

Jadis, pendant longtemps, je fus socialement respecté à cause de mon état de prêtre-religieux, à cause des fonctions qui me plaçaient au premier rang; aujourd'hui, je suis dans les rangs, respecté uniquement à cause de mon drapeau que je porte plutôt haut et de mon panache coloré que je protège, l'épée à la main et le sourire aux lèvres. Si, au lieu de le ranger dans ton porte-feuille avec tes polices d'assurance, tu portes ton drapeau bien haut, comme un homme doit le porter; si tu portes un panache, au lieu d'une casquette très démocratique; si tu n'as pas l'argent qui garde contre la police et la Justice, presque fatalement, un jour ou l'autre, tu tomberas aux mains de la police et de la Justice soudoyées par les gens bien. Pas besoin d'être un La Bruyère ou un Pascal pour savoir au nom de quoi les gens bien détestent te voir avec ton drapeau au vent et ton panache sur la tête; pas besoin d'être un Choquette pour t'indigner vertueusement quand tu vois un homme, pressé par les besoins de l'heure, donner de grands coups de pieds généreux dans les décors de carton hypocrites et crapuleusement démocratiques.

Je fus donc expulsé du Cégep de Matane où j'avais travaillé, autant et peut-être plus que tout autre, pendant 13 ans. Et par qui? Oh! par des gens très bien, bien au fait des problèmes de l'éducation, autant, du moins, que moi je suis au fait des sauterelles de l'Arabie saoudite. Plus précisément, mesdames et messieurs, il s'agissait d'un gérant de banque, d'un comptable agréé et d'un éleveur de moutons. Si on croit que je "charrie", on n'aura qu'à s'informer sur place en faisant le tour de la Gaspésie. Et que me reprochaient ces gens bien? "D'avoir fait de la politique et d'avoir monté la tête des jeunes." Les gens bien ont le sens de la tradition: quand, à l'été 1973, P.J. Cloutier, échevin de Sept-Iles et gros organisateur fédéraliste, assassina très légalement Pierre Dufort, ce fut, textuellement, parce que Pierre Dufort "faisait des montages de tête et était en relation avec le communiste internatio-

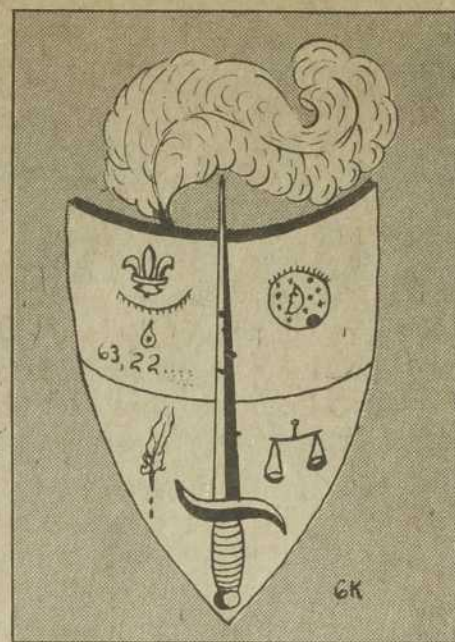
nal." C'est fort: monter des têtes (spécialité d'une tribu de l'Amazonie) au profit du communiste!

Ce qui me rappelle, incidemment, qu'au cours des événements de mai 1972, à Sept-Iles, la reine m'enferma 42 heures dans ses prisons, "pour avoir été sur le point de troubler l'ordre public." Ca aussi, c'est fort.

A Matané et à Sept-Iles, on refusa obstinément de me faire un procès public, parce qu'en public l'éleveur de moutons et la reine auraient eu les culottes baissées, chose que les gens de l'Ordre et de la Loi ne peuvent se permettre; pourquoi?

Je ne vous raconte pas ces petites histoires avec la candeur d'un Yvon Dupuis nous invitant à partager les charmes de sa vie familiale; non, c'est parce que ma petite histoire rejoint l'histoire du Québec de ces dernières années. Ayant toujours eu en horreur les fourbes, les politiciens et les tireurs de ficelles diplomatiques, les gens qui se fraient un chemin vers le pouvoir ou la tranquillité, à coups de coudes et de genoux, à coups de couteau et de bassesses, en rampant sous les chaises et les tapis, comment éviter qu'un jour je rencontre les marauds sur mon chemin? J'en ai d'abord rencontré au niveau local, puis au niveau régional, puis au niveau national. Au rythme de ces engagements contre les marauds, mon horizon s'élargissait. Des Jean-Jacques Bertrand, des Jean-Noël Tremblay, des Kirkland Casgrain, des Cloutier, des Bourassa, ça fait choc dans la vie d'un homme normal!

Mais entendons-nous: bien loin d'élargir mes horizons de l'Atlantique au Pacifique, je devenais de plus en plus farouchement Québécois (ce que, d'ailleurs, j'étais dès l'origine, d'instinct); et je ne pouvais m'empêcher de voir que tout ce qu'il y a de vivant au Québec suit le même cheminement. Vous ne trouverez plus au Québec, parmi les créateurs valables, 2 poètes, 2 chansonniers, 2 historiens, 1 musicien, 1 philosophe, 2 peintres, 1 cinéaste, capables de changer le Grand Canada anglais; ils n'ont pas, ils n'ont plus le coeur à ça; ils sont Québécois, ou ils ne sont pas. Ce qu'il y a de sain, de plus vivant dans notre race a pris position pour notre race. Pas nécessairement dans le Parti Québécois, mais nécessairement contre des gars comme Loubier, Dupuis, Bourassa et Trudeau; contre la démission rentable, les compromis bas, les accou-



le goût des racines et du vent

plements culturels, les grandeurs délayées dans deux océans.

Cette démarcation, on la voit s'accroître d'année en année, d'une élection à l'autre, d'une saison à l'autre. Il faudra bien qu'un jour nos quatre saisons soient québécoises, comme les quatre saisons suisses sont farouchement suisses. Après le long hiver passé sous la croûte des conquérants et de leurs successeurs, les fédéralistes, ce n'est pas encore au Québec juillet et ses roses, mais il y a du printemps dans l'air, le printemps de Gaston Miron, de Raoul Duguay, d'André Gagnon et de milliers d'autres de même sève, de même parfum, de même race. Face à de telles montées de sève, les vagues portant en triomphe 102 libéraux ne peuvent impressionner que les badauds et ceux qui ne savent pas interpréter les signes du printemps.

Tandis qu'autour de Bourassa s'agglutine tout ce qui sent l'imposture: "Bourassa construit!" Eh oui! C'est triste, un chef de gouvernement qui ne rallie pas, qui n'incarne pas ce qu'il y a de plus généreux dans sa race. Comment voulez-vous qu'un Miron se reconnaisse en Bourassa? Et quand Bourassa et Cloutier parlent de souveraineté culturelle, qui, en dehors des imbéciles peut les prendre au sérieux? Ils en parlent parce qu'on leur a dit d'en parler; ils en parlent parce que c'est devenu rentable.

Il arrive qu'un peuple se donne pour chef un homme qui symbolise la race: un De Gaulle, un Churchill et un Nixon, hélas! Il arrive aussi que les chefs de nations incarnent ce qu'il y a de plus mesquin dans la nation; et qu'ils donnent le change aux badauds avec leur écrasante majorité d'un jour. Que reste-t-il de la majorité libérale, si vous déduisez le vote anglais du Québec? Bourassa incarne le peuple québécois à peu près comme Jean-Noël Tremblay et Kirkland-Casgrain représentaient les créateurs québécois. C'est ça, de l'imposture. Grâce à Dieu, cette imposture devient de plus en plus évidente.

Le printemps, outre les signes déjà mentionnés, c'est que, pour la première fois depuis un siècle et demi, une ligne de démarcation nette se dessine entre nous et les autres, entre les représentants de la race et les hybrides soutenus par "les autres". Pour la première fois, depuis un

siècle et demi, nous avons une opposition québécoise, et non une opposition fédéraliste en désaccord mineur avec un gouvernement colonisé. Si faible en nombre que soit cette opposition, elle s'appuie sur 1 million de Québécois, et pour une fois, après une si longue soumission, *les enfants humiliés* savent qu'ils ne sont pas des bâtards et que c'est le commencement de la fin pour la dynastie des mulets.

C'est sans doute cette prise de conscience collective des Québécois qui est le fait marquant au Québec, ces vingt dernières années. Plus que le "rattrapage" économique et que tous les autres "rattrapages". S'il est vrai que, pour une collectivité comme pour l'individu, le seul rattrapage valable, c'est de rattraper son âme, de ne pas la laisser tripoter aux mains des autres.

J'ai la prétention d'avoir cheminé en ce sens avec ceux de ma race. Malgré ma culture très classique, apparemment très désincarnée, déracinée. Mais le déséquilibre, la désincarnation, ce n'est pas d'aimer Tacite, Platon et Gaston Miron d'un égal amour; c'est bien plutôt d'opposer Tacite et Miron, Alain Grandbois et Paul Chamberland. Le barbare, ce n'est pas celui qui peut lire Platon en grec après avoir chassé le lièvre québécois; le barbare, c'est celui qui, n'ayant jamais lu Platon ni Miron, se plaît aux discours d'un Louis-Philippe Lacroix, assez pour en faire le whip de son parti.

Un arbre bien enraciné sait autre chose que son clos ou le clos du voisin: il peut voyager avec les nuages dans le ciel, et, quand il n'y a pas de nuages, voir la Grande Ourse pivoter sur la queue ou entendre les nébuleuses lui parler une autre langue que celle de Louis-Philippe Lacroix. Pour moi, Virgile et Shakespeare seront toujours plus vivants que la majorité de mes contemporains. Et je ne vois pas en quoi l'Éxultet ou le vieux soleil empêche de goûter Léo Ferré ou Robert Charlebois. Je sais que pour produire des choses vivantes il faut être profondément enraciné dans un temps, dans une race, en un lieu. Mais l'arbre, et surtout l'homme, ne vivent pas que de racines.

En même temps que j'écoute la sève québécoise chanter ou gronder dans mes racines, j'entends retentir dans mes fibres et mes feuilles le cri d'Antigone, le fouet de Tacite et le galop du cheval de Roland. ●

genèse

Moi, mon pays me cogne dans le ventre
comme un enfant à naître
comme un enfant à naître dont je vois confusément le visage
comme un enfant qui me parle confusément
avec des rumeurs de forêts, de fleuves, de nordet en dérive
et de neige entempêtes
qui me parle avec, sur ses lèvres,
un parfum frais de fougères de mai
qui me parle avec, dans ses yeux,
de grandes flambées d'érables rouges de septembre

Et l'enfant à naître, le pays à naître
cogne dans mon ventre
avec des impatiences centenaires
avec des beugements d'original enfiévré d'amour
avec des cataclysmes heurtant du front le tambour des rochers
avec des grondements de nuages lourds de tonnerre
avec des fureurs de grandes marées
et des explosions sourdes aux racines des montagnes

Avec, aussi, un bruissement d'ailes d'outardes enivrées
et des vols ronds de perdrix sur la mousse des savanes
avec un goût de pimbina et d'amandes de noisette
avec des échos bleus de claire fontaine
et des rires demélèzes mouillés

Mon pays me cogne contre le coeur
me fait monter à la tête des flots de sang
des flots d'amour
des bouffées de tendresse
des gorgées de colère

Ce pays à naître
qui cogne au ventre
qui cogne au coeur
qui cogne à la tête
ce pays, un nom l'attend:

QUEBEC!

Viateur Beaupré
Ecole Manikoutai
Sept-Iles

le peintre québécois: «combattant ou assisté social d'élite?»

par Suzanne Joubert
peintre

"Il est naïf et malsain de considérer les hommes et les choses de l'histoire sous l'angle amplificateur de la renommée qui leur prête des qualités inaccessibles à l'homme présent."

Paul-Emile Borduas

Il sera ici question d'art "engagé" ou d'engagement de l'art, comme on voudra, car enfin l'une des plus grandes découvertes de l'art québécois de ces vingt ou vingt-cinq dernières années, ce fut la québécité: milieu à la fois écrasant dans ses dimensions réelles, et stimulant dans sa transformation nécessaire.

C'est ainsi qu'en 1948 Paul-Emile Borduas, peintre, lançait à la face des bien-pensants son "Refus Global" dudit milieu et plaçait la peinture à l'avant-garde de notre révolution tranquille. Si bien d'ailleurs que le manifeste est demeuré un mythe jusqu'à ce jour. Mythe mal connu, on l'a fréquemment utilisé dans un but qui s'écarterait de son sens initial. Et puisqu'il est question de l'engagement de l'artiste actuel dans la réalité bien concrète des années 70, comme de l'observation de la trajectoire parcourue depuis une vingtaine d'années dans le monde des arts plastiques, il m'apparaît essentiel, pour ne pas déformer les faits, d'explicitier la portée originelle de Refus Global. En outre, cela me procure l'occasion de répondre à un article de M. Pierre Vallières dans *Le Devoir* du samedi 1er juin 1974, lequel affirmait (ou citait?) entre autres choses:

"Parce qu'il combattait Duplessis et le clergé, Borduas fut condamné à l'exil. Aujourd'hui l'artiste québécois se veut apolitique et ne s'engage dans aucun mouvement organisé de revendication sociale, bien qu'il se dise au fond de lui-même et pour lui-même indépendantiste et même révolutionnaire. L'artiste québécois de 1974 est boursier de l'Etat. De combattant qu'il était en 1946, il est devenu un assisté social d'élite".

Or, si douloureusement mérités que puissent être les reproches d'individualisme et d'arrivisme adressés aux artistes en général par Pierre Vallières, la relation au passé, à mon avis, est faussée dans ce texte,

car Borduas s'est très consciemment gardé de l'action politique proprement dite et se disait "apolitique" (lui aussi!). Si exhaustive que soit la dénonciation poursuivie par Refus Global, qui pousse même la prophétie jusqu'à annoncer la désagrégation de l'environnement humain avec un quart de siècle d'avance, elle évite lucidement de proposer un contre-système-qui-soit-encore-le-système; renvoie dos à dos, comme également exécrables, aussi bien la lutte des classes organisée que l'exploitation capitaliste. Ce que Borduas réclame n'entre dans aucun modèle de "combat" politique: c'est tout bêtement (ou sublimement) l'amour et la liberté individuelle de chacun et de tous. Borduas n'avait donc d'autre parti pris que celui de l'homme et c'est ainsi qu'il coupa une à une toutes les attaches qui le relient un moment à l'avant-garde intellectuelle et à la gauche.

On pourrait ajouter: que le manifeste Refus Global n'a rejoint que les milieux artistiques de l'époque ou ce qui en était proche. Que Borduas parlait de quitter le Québec pour les Nouvelles Hébrides ou Tahiti dès les années 30, bien avant toute forme d'intervention punitive, et que s'il s'est exilé à plusieurs reprises, en direction de New York ou de Paris, c'est qu'il trouvait l'air du Québec par trop raréfié (il n'avait pas tort!). Que c'était en esprit un citoyen du monde qui ne voulait pas faire de la peinture "canadienne" mais de l'art international et avait (par la faute de Duplessis sans doute) tous les nationalismes en horreur. Enfin, qu'il ne cachait pas, quelques années après le Refus Global, sa déception et son peu d'estime pour le monde québécois et ses artistes "archaïques" vus dans une perspective de rattrapage des "civilisations plus avancées".

Il n'y a donc pas eu régression dans les vingt ou vingt-cinq dernières années, mais évolution d'une démarche de libération individuelle vers une démarche de libération collective. Evolution peut-être particulièrement lente, je le reconnais, dans le domaine des arts plastiques. Mais une considération trop superficielle de cette question a conduit à des conclusions un peu trop faciles; tout comme lorsqu'on accuse les Québécois d'être eux-





mêmes responsables de leur état d'infériorité, supposément parce qu'ils ne sauraient pas s'unir, seraient congénitalement peureux, inaptes aux affaires, incompetents par manque d'intérêt, locuteurs d'une langue "pouilleuse", quand ce n'est pas tout simplement médiocres intellectuellement. Albert Memmi a fort heureusement nuancé pareille sentence dans son *Portrait du colonisé!*

Lors donc que nous parlons de l'engagement des arts plastiques, faut-il savoir de quoi au juste nous parlons: des oeuvres peintes, des écrits des artistes ou des artistes eux-mêmes? Il est extrêmement intéressant de remarquer, dans le cas de Borduas par exemple, que sa peinture et ses écrits ont connu des fortunes très diverses. La première n'a jamais rejoint les masses populaires, certes pas à cause de l'élitisme ou de l'arrivisme de Borduas!) et demeure encore aujourd'hui, après vingt ans, le territoire réservé des classes hautement scolarisées, si ce n'est d'une minorité d'initiés. Les seconds, et l'on devrait dire le second puisque c'est Refus Global seul qui a passé la rampe, aura suffi à constater l'action sociale de Borduas. Il faut donc aussi savoir que *les arts de la parole, écrite ou parlée (cinéma, théâtre, poésie, chanson), sont des moyens privilégiés de l'action révolutionnaire sous toutes ses formes et que les arts qui ne relèvent pas de la parole (musique pure, danse, sculpture, peinture) s'y prêtent infiniment moins facilement. Or, on observera que ce sont ces arts et ces artistes-là qui sont actuellement accusés d'individualisme, non-engagement, arrivisme, etc. Alors que l'artiste-cinéaste agit sur l'évolution de la société dans et par son oeuvre elle-même, l'artiste-peintre se voit forcé de dédoubler son oeuvre et sa vie afin de s'engager socialement dans le contexte actuel, l'engagement social se faisant au détriment de la peinture et vice versa, et cela bien sûr parce que sa peinture, comme on sait, ne rejoint pas le grand public, au sens propre ou au sens figuré. Soutiendra-t-on encore que les peintres, sculpteurs, danseurs et musiciens sont par choix ou par nature plus égoïstes et moins conscients de leur devoir social et national qui ne le sont les gens de théâtre, les cinéastes, poètes et chansonniers?!*

C'est bien plutôt au niveau de la *communication* entre l'artiste et le public que se situe le mal, et chez les jeunes peintres surtout, on est de plus en plus sensibilisé à ce problème. Il faut actuellement à la peinture la découverte d'une *communauté de pensée*, sans laquelle il n'est pas de culture, entre le peuple québécois et ses peintres: et, pour la découvrir ou la créer, l'apport de la parole et d'une animation culturelle *dialoguée*, plutôt que d'une promotion commerciale. Il faut aussi et avant tout la faire *voir*, pour pouvoir en parler; la peinture étant faite pour être vue bien avant d'être faite pour être vendue. Pourtant, si dans la presque totalité des écoles, à cette belle époque de l'audio-visuel triomphant et du "meilleur système d'instruction au monde", les élèves n'ont jamais de leur vie seulement *vu* des diapositives ou des reproductions d'art et, encore bien moins évidemment, de véritables oeuvres d'art, que dire de la foule des générations précédentes!

Si l'on se refuse à cette approche, que l'on considère que les autres options sont:

Le renoncement des peintres à tout rôle social immédiat et leur maintien dans la situation actuelle de fabricants de produit de grand luxe.

L'abandon de la peinture pour l'action socio-politique directe ou pour un art de la parole (cela est beaucoup plus fréquent qu'on ne croit).

Le recours à l'imagerie d'Epinal, c'est-à-dire à une sorte de figuratisme triomphaliste, vertueux et naïf, du type de celui qui prévaut en Chine populaire.

L'invention d'un nouveau figuratisme symbolique et énergique, mais non-explicite et poétique (peut-être déjà en germe), encore que cette dernière solution ne soit sans doute même pas auto-suffisante actuellement.

Qui a d'autres suggestions? qu'il les fasse!

Je suis personnellement fort intéressée par la dernière tentative, mais je suis convaincue qu'il serait arbitraire, destructeur et de courte vue que de vouloir exclure de la gestation d'une culture québécoise toute forme de peinture qui s'en écarte, et je continue en conséquence à réclamer véhé-

mentement ***une parole et une action parallèles à la peinture qui n'aient pas pour fonction de la supplanter mais de renouer la communication rompue depuis trop longtemps.***

Cet essai de communication ne peut être très efficace si laissé entièrement à l'initiative personnelle des artistes, et il me paraît aussi ***urgent*** pour la culture québécoise que pour ses peintres que des groupements s'en préoccupent. C'est déjà chose amorcée à la Société des Artistes Professionnels du Québec. Mais, il faut l'appui de tout ce que le Québec compte d'artistes engagés, de mouvements populaires et nationaux point complètement fermés à l'art, de critiques d'art réalistes (car eux aussi contribuent trop souvent à nous garder dans le monde clos d'une interprétation hermétique et élitiste). Il faut l'ouverture des lieux publics (écoles, mairies, centres culturels là où il y en a, etc.) aux expositions et aux ***rencontres du public avec les artistes.*** Il faut la collaboration, s'il se peut, des ministères de la Culture et de l'Éducation. Il faut une participation beaucoup plus large des artistes à l'éducation des adultes et à des programmes scolaires de mise en contact avec les arts dès les derniers stades du niveau primaire (on apprend à lire un tableau un peu comme on apprend à lire un livre). Il faut une approche plus didactique de tous les animateurs et responsables des lieux culturels petits et grands. Il faut des galeries en milieu populaire (ça commence). Il faut intégrer la peinture aux manifestations et aux fêtes populaires et nationales sans la dépraver. Il faut une information accessible à tous. Il faut généraliser le prêt d'oeuvres d'art. Il faut sans doute des sessions d'étude pour lancer l'affaire. Bref, il faut tout un réseau d'efforts autour de l'artiste-peintre, pour un temps au moins, sans cela nous n'y arriverons jamais. Les bonnes volontés les plus ferventes s'usent vite dans la solitude et la frustration, et il est aussi inutile qu'injuste de faire peser toute la responsabilité sur les épaules des seuls artistes, sans argent, sans considération sociale réelle, sans moyens de se faire entendre à travers les media d'information, sans plus de vingt-quatre heures par jour pour tout à la fois gagner la vie de leur famille (avec un second métier bien sûr), faire leur peinture et essayer de sortir de leur ghetto.

je suis très optimiste



Borduas

par Marcelle Ferron
peintre

Je ne sais pas si j'appartiens à l'intelligentsia; je me sens appartenir aux gens qui luttent sur le terrain, qui sont en situation pour recréer le goût de penser, de vivre avec optimisme, avec joie dans une profonde liberté. Je me sens bien sur ce terrain.

Il n'y a plus les chemins simples d'autrefois, il n'y a plus de "Refus Global" pour l'intelligentsia du Québec.

Ce qui m'intéresse, dans cet aspect de la vie du Québec, ce n'est pas l'originalité de sa démarche, la puissance et la créativité de sa pensée révolutionnaire. Non, c'est le bouillonnement de ses lignes de force, le glissement de ses forces vives dans tout le tissu social pour répondre au problème d'une langue-soudée-à-l'économique.

Les événements marquants de ma vie ont commencé, dans les années duplessistes, avec la grève de Louiseville. Je n'ai pas compris toutes les implications de cette grève. Mon père, notable, s'étant mis du côté des grévistes, m'a fait voir tous les mécanismes que les patrons de la Dominion Textile et l'Empire Shirt employaient pour se payer une main-d'oeuvre à 18 cents l'heure.

J'ai vu, ahurie, n'étant pas à 16 ans une féministe enragée, les hommes à la maison s'occupant de la marmaille et les femmes (payées moins cher) à l'usine.

Le mot syndicat a été mon début de conscience sociale qui a fait de moi, d'une façon irréversible, ce qu'on appelle un artiste "engagé".

Après, autre étape; Refus Global avec Borduas.

Et à Paris, dans les années soixante, la guerre pour la libération de l'Algérie à laquelle, étant québécoise, malgré une grande amitié pour une certaine Fran-

ce, j'ai adhéré avec une spontanéité remarquable!

Comme tout Québécois n'ayant pas subi de guerre, j'ai pris là, avec force, conscience du fascisme. Mais aussi, conscience de la puissance des hommes qui se groupent, conscience aussi de la peur des tueurs à gage qui, face à cette force, se cachent comme des rats.

Après, le Vietnam. Si on n'acceptait pas la guerre d'Algérie en 60, on n'accepte pas plus la guerre du Vietnam, les colonels du Chili, les sociétés multinationales qui mettent en place les colonels, que ce soit au Chili ou au Québec.

Les trois citations qui font partie de votre questionnaire, si on les replace dans leur époque sont bien "mignonnes".

Mais elles sont justement l'expression de notre aliénation, de notre manque de rigueur à penser notre situation.

D'abord, le texte de J. Godbout, où il dit que "la vieille culture s'effrite". Une vieille culture, pour moi, ça n'existe pas. Pas plus qu'une "culture rempart" de ceci ou cela. (Que les gens qui se croyaient le flambeau de cette culture s'écroulent, ça, d'accord). Une culture vivante n'est pas un rempart (objet fixe), elle est mouvement, elle se transforme. Les deux termes essentiels de ce texte: "vieille culture" et "rempart" sont, dans leur choix, d'un défaitisme alarmant.

Le texte de Maheu est encore plus négatif. "Elle mène nulle part" la vieille culture, (décidément, ils regrettent leur grand-mère). "Notre culture nationale perd de sa réalité", etc., etc.

Si elle meurt, ça me permet en somme, dit Maheu, de mourir avec. Si je me réfugie dans la mort ou ce qui en tient lieu soit un mysticisme-cocktail-hindou, je veux bien, mais je ne suis qu'une maille



épuisée, sans plus; il n'y a pas là de quoi avoir la prétention de dire que toute la société en crève de la vieille culture.

La citation du rapport Parent, elle, est rigolotte. "La culture générale risque de faire des têtes bien faites mais vides." Ca veut dire quoi?

Sous prétexte d'efficacité, on abolit de nos écoles les cours d'histoire (optionnels), la philo., enfin les matières qui permettent la réflexion, l'esprit critique, qui fait revoir, repenser et recréer notre histoire. Et qu'est-ce que l'on veut dire par des têtes bien faites mais vides? Ne confond-on pas les connaissances et la culture? Et, en toute simplicité, si elle est vide peut-elle être bien faite? Elle fonctionne ou pas. Voulait-on soulever le grand problème de la forme pour la forme? etc. etc.

La citation de Vallières échappe heureusement à ces jérémiades.

Je ne suis pas certaine que nous serons les plus forts, mais ce qui nous reste de force, de vitalité, d'originalité, de conscience, de "moralité" peut peut-être nous permettre de créer un milieu (non en faveur d'une nouvelle bourgeoisie, d'une nouvelle élite) capable de penser une transformation radicale pour que cesse cette obligation où sont certains hommes de donner leur vie à la fabrication du luxe des autres.

A la question 9 je réponds que je ne me sens pas exilée et que je ne vis pas en marge, si non, je changerais de pays.

La vie d'un artiste est contradictoire, paradoxale dans nos types de sociétés.

Un peintre vit de la classe possédante. Il est réintégré dans le système. Son oeuvre est objet d'amour, de transformation et aussi de spéculation, d'investissement. Mais cette récupération est à deux tranchants. On peut se dire: "si tu

m'avales tu auras de la difficulté à me digérer". Image du boa avalant un "agneau"...

Pour me libérer de l'impossibilité d'échapper à mon serpent (parce que je ne peux m'arrêter de peindre), je m'en suis offert une autre variété: le travail avec l'architecture.

Une grande verrière est une oeuvre quasi anonyme. Donc ma tendance au vedettariat en prend un coup.

De la couleur, de la joie de vivre dans nos édifices où la rentabilité est un des critères majeurs, c'est fort modestement un des buts de ma vie; et cette femme de ménage qui m'écrit "je prends votre métro, parce que qu'il fasse beau, qu'il fasse mauvais, ça me fait chaud au coeur" est pour moi le témoignage le plus émouvant qu'un artiste puisse espérer.

Je suis à l'opposé de cet artiste qui disait à la télé, qu'il ne faut pas divulguer l'oeuvre d'art car elle perd de son mystère, etc., etc. Mais lui, il se divulgue.

On offre aux gens des oeuvres d'art comme dans une vitrine, ces oeuvres ne sont pas pour eux. "La créativité" disait un savant psychiatre, "le peuple y a accès par la participation". Eh bien! NON. Créer, c'est FAIRE, c'est transformer et tant que tout homme ne pourra s'arroger le droit d'être créateur, il y aura mystification. Qu'il y ait des talents différents, ça n'a pas grande importance et c'est une autre question. Car être créateur est une façon d'être qui débouche sur la liberté et sur une forme d'équilibre très personnelle.

Pour répondre à la question 12, je dirais que le cinéma me semble avoir beaucoup de vitalité. Son éventail est large.

Des films de Lamothe sur les travailleurs et leurs aliénations à ceux D'Arcand, entre autres, il y a un franc travail de collier vers une libération.

Le Québec me fait penser à une végétation riche et dense mais recouverte de bois mort. Il faut balancer ce bois.

Il y a un intellectuel du Québec qui disait l'autre jour, à Paris: "Les Québécois sont coincés entre le trop bien dire des Français et le trop bien faire des Américains". Donc pas beaucoup d'espoir. Mais l'importance accordée à la forme, au bien dire est un témoignage de nos complexes. Le bien dire de la droite française ne m'intéresse pas. Je ne mettrai pas le doigt dans l'engrenage. Ces gens ne parlent que pour garder leurs privilèges. Mais pourquoi ce Québécois en perd-il ses moyens? Le trop bien faire américain a moins de "panache" mais plus de voracité. "La moitié du monde crève de faim, à moi tout seul j'avale le tiers des richesses du globe". Ca ne me semble pas un trop bien faire.

Alors pour ce qui est de l'avenir du Québec, si on se débarrasse de l'ILLUSION de ces deux monstres on pourra peut-être vivre.

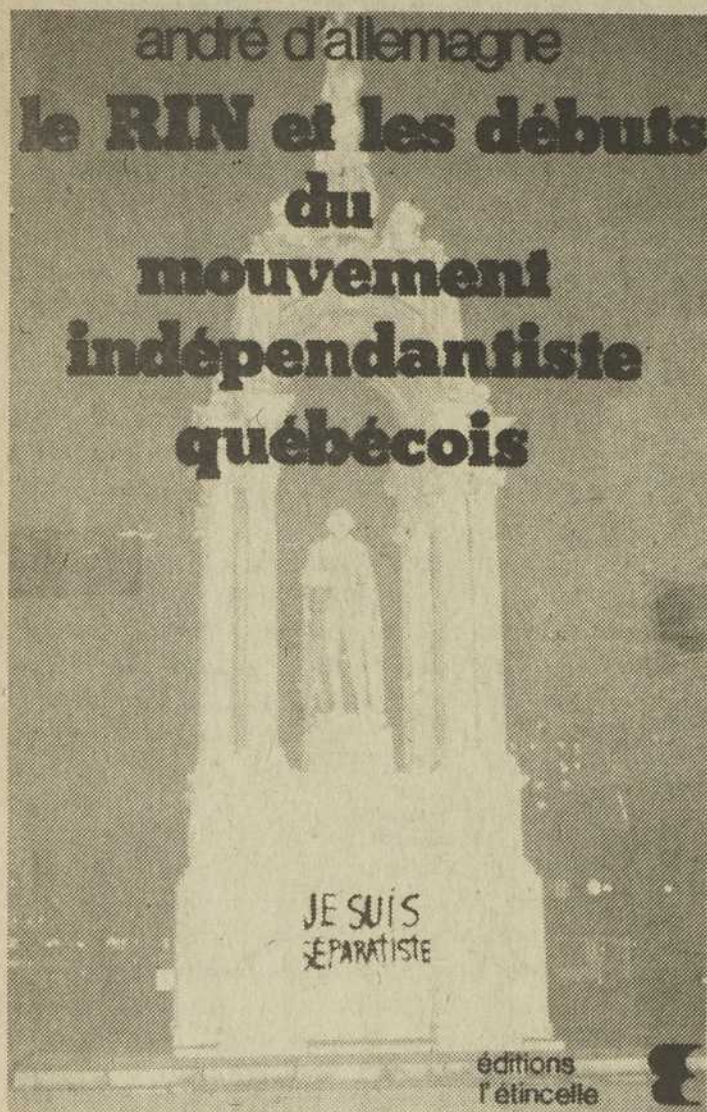
Par contre il ne me semble pas que c'est en parlant avec un vocabulaire de 700 mots et en mettant toute l'économie sous l'assistance sociale qu'on y arrivera.

Il n'est pas sain non plus de comparer Borduas à Soljénitsine comme l'a fait un éditorial de Québec-Presse. Nous n'avons pas eu à survivre aux camps de la mort. Le Québec est une putain colonisée, très choyée parce qu'elle semble avoir les pieds sur un sol très riche.

Tout ça pour dire que je suis très optimiste. ●

aurons-nous le choix de notre avenir ?

par André d'Allemagne



L'INTELLIGENTSIA QUEBÉCOISE (questions 1, 2 et 3)

Ce qui frappe tout d'abord lorsqu'on observe l'histoire récente de l'intelligentsia québécoise, c'est-à-dire depuis les années 60, c'est sans doute à la fois son augmentation numérique et son universalisation.

Une accessibilité plus grande de l'éducation par les réformes apportées au système d'enseignement, une popularisation de la culture par l'essor des moyens de communication: presse, radio, télévision, cinéma, une généralisation des voyages à l'étranger et surtout en Europe, ont été autant de facteurs qui ont favorisé l'augmentation du nombre des "instruits" par rapport aux "non-instruits" dont parlait Lesage, proportionnellement à l'ensemble de la population. Bref, en contraste avec les temps qui ont précédé, les nouvelles générations de Québécois n'ont pas souffert d'un manque d'information. Le problème se situerait plutôt au niveau de leur réaction (ou absence de réaction) à cette information. L'intelligentsia a donc rapidement et fortement augmenté en nombre.

Pour les mêmes raisons, elle est sortie d'un certain isolement, du moins en apparence. Les intellectuels québécois, de tous calibres, découvrent des préoccupations mondiales et des idéologues. L'ASIQ et le RIN découvrent le colonialisme, *Parti Pris* découvre le marxisme, le MLF découvre le laïcisme, les libéraux découvrent l'Etat et la planification. Mais un manque de préparation empêche ces découvertes de franchir le seuil de la spéculation intellectuelle. La société québécoise n'est pas décolonisée, bien au contraire. Elle ne s'est pas non plus laïcisée dans ses institutions ni dans sa pensée. Le marxisme demeure largement chez nous une "vue de l'esprit". La planification reste irréalisable, ne serait-ce qu'à cause du cadre constitutionnel. L'Etat québécois est plus que jamais réduit aux dimensions d'une entreprise paroissiale... ou familiale.

Victimes d'un complexe d'impuissance et d'un manque d'inspiration qui semblent devenus congénitaux, les élites intellectuelles ont été incapables d'intégrer les leçons du monde actuel et de les appliquer à leur société. Le Québec a ainsi sécrété une classe de parvenus de l'esprit autant que de l'argent. Le divorce entre l'intelligentsia, malgré ses efforts trop souvent marqués par une démagogie infantile, et "le monde ordinaire" reste impressionnant. La chapelle de *Parti Pris*, à cet égard, a répété l'expérience du cénacle de *Cité Libre*.

A vrai dire, ce n'est pas faute de bonne volonté. Des mouvements comme le RIN et par la suite le PQ, le FRAP, à sa façon le FLQ, les comités d'action populaire ont fait "tout leur possible" pour atteindre et pénétrer la population. A l'exception du PQ, dont l'oeuvre reste à évaluer, il faut bien admettre qu'en ce qui a trait à la "sensibilisation des masses", leurs efforts jusqu'à présent se soldent par des échecs. Bien sûr, il y a aussi les syndicats, sur lesquels une certaine gauche fonde tous ses espoirs. Là encore, l'écart entre la tête et la base s'impose à toute observation.

Il serait facile de reprocher aux éléments sensibilisateurs de notre société de ne pas avoir su comment s'y prendre. Il serait facile de mettre leur échec au compte de certaines maladresses, voire de certains enthousiasmes hâtifs, mais l'explication demeure un peu courte. Leurs erreurs ne sont pas sans précédents historiques. Ailleurs, ces erreurs n'ont pas empêché la réussite d'entreprises semblables aux nôtres.

Ce qui a manqué aux élites contestataires chez nous, c'est tout simplement une assise historique, des évocations collectives auxquelles elles auraient pu avoir recours pour établir le contact avec le peuple. L'esprit révolutionnaire repose lui aussi sur des traditions. Or il n'y a nulle part en Amérique du Nord de tradition révolutionnaire populaire. Au Québec, il aurait pu y avoir l'In-

surrection de 1837. On sait cependant comment elle s'est soldée et surtout ou en a effacé le moindre souvenir dans la mémoire de tout un peuple.

Durham avait raison. Ce qui est plus grave, c'est qu'il semble bien avoir encore raison. Les Québécois sont un peuple sans histoire en ce sens qu'ils ont subi l'histoire des autres sans jamais pouvoir façonner la leur. Dans les rares cas où ils s'y sont essayés on s'est efforcé de leur faire oublier sauf pour leur rappeler leurs échecs. Les Québécois, pour faire leur lancée dans l'histoire, ont besoin d'une victoire. Elle n'est pas encore en vue. Elle pourrait s'appeler l'indépendance et c'est d'ailleurs ce qui lui donne son sens le plus profond.

Le MLF

(Question 4)

Le MLF a été bien plus un reflet de l'évolution des idées au Québec qu'un véritable facteur de changement. Son action se situait sur un plan juridique, donc superficiel et ratificateur. Sa concentration sur certaines couches sociales ainsi que sur certains secteurs régionaux (régions de Montréal et dans une moindre mesure de Québec) démontre les limites de son authenticité. Son évanouissement discret aussi. En fait, le MLF ne s'attaquait qu'à des épiphénomènes dans la vaste gamme de problèmes qu'avait à affronter la société québécoise.

SYNDICALISME, INDEPENDANCE ET CULTURE POPULAIRE

Dans ces trois domaines, l'évolution des vingt dernières années est évidente. Elle n'a pas suffi, cependant, à combler le retard de la société québécoise par rapport au monde occidental. De plus les progrès, dans les trois secteurs, se sont faits de façon parallèle alors que normalement ils auraient dû converger. Il aurait été normal que les syndicats aient perçu les limites étroites de toute lutte sociale dans le cadre d'une société coloniale. Il aurait été normal que le mouvement indépendantiste se soit appuyé sur la force de mobilisation que représente le syndicalisme. Il aurait été normal que la contestation sociale-nationale ait donné naissance à une culture populaire, ou tout au moins en ait établi les éléments.

Or le syndicalisme au Québec est encore en pleine crise de croissance, tiraillé entre des tendances et des intérêts divergents. Malgré les slogans et les tentatives éphémères de "fronts communs", les conflits entre les syndicats indiquent bien que le principe de la solidarité ne trouve encore que peu d'échos dans les esprits. Là encore on peut constater le divorce entre des masses non politisées et des élites quelque peu aveuglées par leur découverte récente d'une idéologie qu'elles n'arrivent pas à adapter à la conjoncture et par conséquent à "faire passer". Si le chemin parcouru depuis les années 60 est, somme toute, impressionnant, le piétinement actuel est inquiétant.

L'idée de l'indépendance n'a progressé que lentement de 1960 à 1967. Depuis la fondation du PQ, elle s'est répan-

due de façon impressionnante et incontestable. Sa réalisation, cependant, n'est pas assurée et il est même dangereux de considérer, comme d'aucuns le font, qu'il s'agit là d'un mouvement "irréversible". Au moins deux graves questions se posent. Tout d'abord, le PQ ne risque-t-il pas de "faire le plein" tôt ou tard, ce qui ferait de lui une force politique importante mais incapable d'accéder au pouvoir, du moins avant longtemps. De plus en admettant, ce qui est fort vraisemblable, que le PQ obtienne largement l'appui électoral qui normalement devrait le porter au pouvoir, il se pourrait que ce résultat ne soit pas atteint à cause de la nature de notre système électoral et du vote monolithique des éléments allogènes. Compte tenu de l'enjeu on comprend facilement la gravité de l'une et l'autre de ces deux situations.

Le fait même que l'indépendance ne soit pas encore réalisée suffit à indiquer la profondeur du conditionnement auquel tout un peuple a été soumis. Or ce conditionnement ne disparaîtra pas. Il est au contraire appelé à augmenter. Si on ne réussit pas à le briser rapidement, le peuple québécois risque fort de perdre ce qu'il lui reste des réflexes de survie, de défense et d'affirmation les plus élémentaires. Lévesque a bien raison de fixer l'échéance à une dizaine d'années.

Parler de culture québécoise, "populaire" ou non, c'est employer un bien grand mot pour évoquer une bien petite réalité. Il se peut que cette culture nationale soit en train de naître, sans trop qu'on s'en rende compte. Les Québécois se dotent depuis quelque temps déjà de chansons, de pièces, de films, de romans et de poésies qui les reflètent et leur appartiennent. Mais cette production demeure trop souvent puérile, superficielle, marquée par l'aliénation plutôt qu'authentiquement créatrice. Nous faisons d'émouvants documentaires sur notre triste situation. Cela peut produire un folklore intéressant mais ne suffit pas à constituer une culture. D'ailleurs, pour se façonner une culture, il faut des siècles à un peuple. Il lui faut aussi avoir une prise sur la réalité, c'est-à-dire une mainmise sur son destin. Un peuple qui n'est pas libre ne peut pas être créateur.

L'ENSEIGNEMENT

(Question 6b)

La citation du Rapport Parent dont il est question ici est intéressante, à titre de modèle d'évidence, disons même de banalité, à l'exception de la remarque primaire et démagogique sur "les têtes bien faites mais vides".

De doutes façons, le passage cité propose deux objectifs que notre société rend contradictoires et qui au surplus ne semblent guère en voie d'être atteints, ni l'un ni l'autre.

Il s'agit en effet, ce qui est une des fonctions fondamentales de tout enseignement, de transmettre d'une génération à l'autre un héritage de connaissances et de valeurs, que le rapport appelle "la tradition des Anciens". On cherche en vain le contenu d'un tel héritage. Ce ne peut certes pas être les leçons de l'histoire: les étudiants actuels n'ont aucune idée de celle de leur pays et dans la mesure où on leur en parle il semble bien que ce soit pour la déformer et en faire une source supplémentaire d'hu-

miliation. Ce n'est pas non plus la langue, instrument primordial et supérieur de compréhension et de communication entre les individus et les générations, puisqu'on la considère comme une valeur bien secondaire et que le contexte en rend la connaissance de plus en plus inutile.

Pour ce qui est de l'autre rôle fixé à l'enseignement: la préparation à l'avenir, il est risible d'en parler. Nous produisons des chômeurs instruits, et c'est normal dans le contexte. Comment prépare-t-on des gens à un monde que d'autres vont façonner? Les vieux collègues classiques étaient plus réalistes: ils formaient des compétences dans les domaines attribués aux colonisés. Nous formons de futurs exilés, chez eux ou ailleurs.

L'AVENIR DU QUEBEC

C'est une question que je me pose quotidiennement, ce qui est déjà malsain.

La société québécoise actuelle est foncièrement morbide. Ici tout problème, tout débat, tout conflit aboutit à une question de survie. Il devient impossible de s'offrir le luxe de la réflexion, de la patience ou de la sérénité, sauf pour les inconscients.

On voudrait se dire qu'une telle situation ne peut pas durer. Même cela n'est pas sûr. Nous sommes au royaume de l'aberration et de l'ambiguïté.

Si l'indépendance se fait (et elle ne peut se faire que rapidement) bien des espoirs sont permis. La tâche à accomplir restera énorme, mais au moins les instruments seront là.

Autrement, le monde ne s'en portera pas plus mal. L'histoire continuera sans même s'apercevoir de la disparition d'une partie de sa faune.

Ici, que se passera-t-il?

Sans doute une sorte de "baroud d'honneur" où les plus généreux laisseront leur peau ou pour le moins leur liberté.

Certaines "élites" intellectuelles, s'accommodant de la situation comme elles le font déjà, feront carrière du folklorisme, continueront de parler le français international avec une pointe d'accent exotique et augmenteront les effectifs de la race des apatrides.

D'autres, et il ne faudrait pas en sous-estimer le nombre, choisiront de partir, ne se sentant pas les tripes assez fortes pour assister à l'extinction d'un peuple. Ils seront, eux aussi, parmi les privilégiés. Quitte à vivre en exilés, ils préféreront le faire ailleurs. Il en est déjà qui y pensent et s'y préparent.

Quant à l'ensemble des Québécois, ce peuple perdu de l'histoire, il poursuivra sa carrière de lumber-nation. L'assimilation de tout groupe ethnique minoritaire impliquant des générations de sacrifiés, il se rangera aux côtés des Franco-américains, des Franco-canadiens, des Portoricains et Mexicains des USA, des Noirs et des Américains jusqu'à ce qu'enfin on ne parle plus d'eux.

L'avenir du Québec? C'est aux Québécois d'en décider évidemment. Toute la question est la suivante: en auront-ils le choix?



par Fernand Dumont

Comme bien d'autres, je me souviens des années 50, du temps de ma jeunesse, comme d'une grande espérance. Ceux de mon âge n'auront connu que le déclin du régime duplessiste. Avant que ne meure le chef, nous savions, d'une conviction certaine, qu'une nouvelle ère allait commencer. Ce n'est pas peu de pouvoir se dire après coup que la sève de ses vingt ans s'est mêlée à la débâcle, au printemps de son pays.

Sont venus les jours gris.

On peut juger le régime Bourassa à divers points de vue. Mais on ne saurait, comme on le fait souvent, le comparer à Duplessis. M. Bourassa et ses cohortes sont des produits de la Révolution tranquille. A leur manière, ils l'ont bien digérée. Ils ne s'appuient pas sur ce qu'on appelait naguère "les forces traditionnelles", la religion ou le nationalisme. Ils ne parlent que d'efficacité, d'économie, de progrès. Ils représentent assez adéquatement la "liberté" vide dont notre société, à gauche comme à droite, s'est fait un nouvel idéal. Quand les épigones québécois du marxisme proclament que la seule chose qui compte, c'est le pouvoir, je constate que M. Bourassa ne pense pas autrement.

Ne nous restera-t-il, à la fin, que la guerre des pouvoirs? Et le Québec, dont on proclame partout l'identité, ne sera-t-il plus qu'un mot charmant que vont se disputer de petits hommes durs de gauche et de droite qui s'affrontent bientôt sur le terrain nettoyé des vieux mythes?

J'entends d'ici bien des gens me prévenir que mon propos est mal engagé.

"Vous n'avez donc pas constaté, me dira-t-on, que la culture québécoise n'a jamais été aussi florissante. Notre poésie, notre chanson, notre roman, notre théâtre, nos essais rendraient orgueilleux des peuples plus considérables que le nôtre..."

Je ne prétends pas le contraire. Pourtant, Beaudelaire et Rimbaud ne représentaient pas la culture française de leur temps. Les arts, comme les fleurs, sépanouissent souvent sur la pourriture. Le miracle grec, la parenté de la cité et de la pensée, ne se reproduit pas souvent. Si Vigneault, Miron ou Perrault ont quelque ressemblance

L'automne de la révolution tranquille

ou le deuxième cercle

avec Homère, j'hésite à comparer M. Bourassa à Périclès...

"Alors, vous êtes un incorrigible idéaliste. Vous ne vous représentez les sociétés que par le haut, à partir des superstructures. Voyez plutôt du côté des rapports de production..."

Je proteste encore. J'ai lu Marx tout comme un autre, même si je n'y vois pas fatalement le substitut de l'ancien catéchisme de la province ecclésiastique de Québec. Et puis, la culture ne se ramène pas à la littérature ou au ciel des valeurs; c'est manière commune de vivre, image et idéal d'une existence collective.

"Vous ne voulez tout de même pas, me rétorquent d'autres, que nous revenions à Pamphile LeMay, au Cardinal Villeneuve ou à Camilien Houde!..."

Sûrement pas. Tous ces grands personnages relèvent des souvenirs officiels, d'une mémoire de surface. Je me dis pourtant que si le Québec est en cause, ce n'est pas seulement son nom qui nous vient du passé mais quelque chose d'autre encore. Autre chose qu'il est plus difficile de nommer en 1974 qu'en 1950. Avons-nous collectivement identifié ce dont il s'agit? Je le vois surgir par éclairs dans notre littérature des vingt dernières années, je l'éprouve dans les accents du discours politique de Lévesque et de quelques autres, je sens qu'il est la raison d'être de nos colères les plus nobles. Mais, en 1974, il me semble que le mot Québec désigne une convergence ambiguë, que bien des pays différents (et donc des abstractions, si l'on n'y prend garde) se cachent sous un vocable qui donne l'illusion d'un même dessein. Persiste une vieille querelle à vider avec notre passé. Ni le chanoine Groulx ni M. Léandre Bergeron n'auront suffi. Je n'éprouve pas de nostalgie, je prie que l'on me l'accorde: je voudrais que nous rattrapions une question laissée en route, que nous avons sur le bout de la langue comme dirait la Commission Gendron, et que peut-être nous cherchons en tâtonnant depuis le début de la Révolution tranquille. Ce que nous appelons notre culture, ne serait-ce point, dans le fond, cette question-là!...

Je ne vais pas me perdre pour autant dans la recherche d'une définition de la culture. J'en choisirai carrément une qui convient à mon malaise.

Je l'emprunte au vieux Von Humboldt, un allemand du XIXe siècle, dont les linguistes contemporains disent grand bien. "L'homme, écrivait-il, appréhende les objets

comme le langage les lui présente: selon le même processus par lequel il dévide le langage hors de son être propre, il s'enchevêtre lui-même en lui; et chaque langage dessine un cercle magique autour du peuple auquel il appartient, un cercle dont on ne peut sortir qu'en bondissant dans un autre".

"Bondir d'un cercle dans un autre": peut-être pourrait-on voir là en résumé l'histoire de la Révolution tranquille? En tout cas, il est tentant de filer la métaphore.

Nous ne faisons guère autre chose que de sauter hors de nous-mêmes. Le P.Q. nous propose la social-démocratie suédoise. Les commis-voyageurs du Parti libéral courent le monde pour trouver des capitaux. Je viens de lire un article d'un jeune professeur de l'Université du Québec qui applique les principes les plus récents de la sémiotique et des *Cahiers marxistes-léninistes* à *Picouoc le Maudit* de Pamphile LeMay. Nous mangeons des tomates de l'Ontario. Quand on doit convaincre l'indigène de la malice de l'avortement, on invite le Dr LeJeune ou le docteur Chauchard. La Place Royale est placée sous la garde de grands hôtels américains. Des vieux de mon village vont dépenser leurs chèques de pension en Floride. Et, il y a quelques mois, ce que nous savions d'un peu clair de notre prochaine législation sur la langue a été confié par un ministre à des journalistes parisiens.

J'en oublie. Je voulais seulement suggérer que le Québec est bien passé du premier cercle au deuxième.

Mais où se trouve-t-il au juste ce deuxième cercle? Voilà qui mérite considération.

Au départ, on s'en souvient, nous voulions être "maîtres chez nous."

"Maîtres chez nous", cela voulait dire récupérer des pouvoirs qui normalement devraient être en parenté avec nos intentions et nos décisions. Ce signifiait aussi, si je ne m'abuse, reconquérir notre faculté de nous interpréter, de dire ce que nous sommes. En effet, le pouvoir de commander est subordonné à celui de définir. La *colonisation* au Québec, on me l'accordera sans peine, ce n'est pas d'abord la puissance physique de l'anglais mais le visage qu'il nous a donné et dans lequel nous avons fini par nous reconnaître. Quand je lis les déclarations récentes d'un pilote francophone d'Air Canada sur le "français, langue de l'amour" et "l'anglais, langue du travail", je reconnais presque mots pour mots les propos du *Québec Mercury* des années 1800. Je sais bien que ce monsieur ne perd pas

l'automne de la révolution tranquille

son temps dans les archives; il n'est pas un historien mais un monument d'histoire. Il a assimilé cette définition de soi et bien d'autres qui sont devenues la conscience que nous avons de nous-mêmes.

Nous voulions nous réapproprier les pouvoirs, mais avons-nous réapproprié nos définitions? Je ne le crois pas. Même chez des gens qui se prétendent d'extrême-gauche, la colonisation me semble, sur ce point, aussi florissante que jamais. Ils ne peuvent vous parler de ce pauvre Pamphile LeMay ou de l'avenir de la C.S.N. sans s'appuyer sur M. Althusser ou M. Tartampion. Je veux bien qu'ils citent à leur guise; cela fait honneur à leur culture. Mais ils invoquent Marx ou mademoiselle Kristeva comme Monseigneur je ne sais plus qui répétait Pie XII ou Saint-Thomas

Je n'ai pas fini mon exégèse. "Maîtres chez nous": c'est où et c'est qui "chez nous"?

Récupérer des pouvoirs, reconquérir sa faculté de se définir exige à la fin qu'on sache qui est le "on" qui accomplit toutes ces tâches. Que le savetier doive être maître chez soi, comme l'affirmait le bon Lafontaine, suppose que l'on puisse identifier sa boutique.

"Chez nous"? A l'automne de la Révolution tranquille, nous sommes tous ailleurs.

En exil. Comme avant, mais d'une autre manière. Cet exil est bienfaisant, voire nécessaire. Mais faut-il s'en contenter?

* * *

Pour aller vite mais sans trop simplifier, on pourrait classer en deux groupes les artisans de la Révolution tranquille: les "compétents", les "désaliénateurs". D'après les premiers, nous étions loin du monde moderne qu'il nous fallait rattrapper en faisant instruire nos enfants, en développant l'industrie, en introduisant des techniques modernes dans la gestion de l'Etat. Pour les autres, nous devrions nous débarrasser de nos alibis traditionnels: les grosses familles, les curés, la Confédération, etc. Je dis les uns et les autres, mais c'était parfois les mêmes. Et nos factions durcies d'aujourd'hui nous accoutument à répartir tout cela en strates géologiques: *Cité libre* engendra *Parti-Pris*, etc. Mais cette dialectique du dépassement, qui peut servir de justification à chaque génération (des générations séparées par 5 ou 6 ans parfois!), ne peut être prise pour une loi de l'histoire (histoire de 10 ou 15 ans!). Il est possible que, depuis les débuts de la Révolution tranquille, ce soit la même situa-

tion qui prolifère plutôt qu'une évolution linéaire qui se poursuit.

Nous avons fait en peu de temps, et c'est considérable, une *société libérale*.

D'un côté, nous avons voulu étendre à tous les individus l'accession à certains biens: essentiellement l'éducation et la sécurité sociale. L'"égalité des chances" a été notre idéal. Les *chances* de qui? Des individus pris un par un. De grosses polyvalentes, des autobus scolaires pour abolir les distances géographiques, des comités pour effacer les distances technocratiques. L'égalité comme espace abstrait. De même pour les hôpitaux: l'obstétrique par ci, les asiles par là, avec des conseils d'administrations élus à l'exemple des conseils municipaux. La rationalité des techniciens d'une part, des individus de l'autre. Entre la rationalité et le préjugé individuel, pas de milieu. (*Milieu*: je peux dire à la fois, comme le mot y invite, un intermédiaire et un emplacement). Pas question que le genre de vie de Saint-Henri entre à l'école pour y devenir culture; pas question que les relations encore étroites des gens de Saint-Sauveur puissent continuer de se vivre dans l'Hôpital du Christ-Roi. Le comité remplace la culture.

Me tournant vers la gauche, je ne vois guère autre chose. L'avortement sur demande? Le droit de l'individu à requérir du médecin-robot l'acte technique qui ressort de sa compétence. La *rationalité* vient du médecin, le *sens* de l'individu-client. Le reste, c'est un espace vide: de la culture, des préjugés, le temps perdu des dialogues qui affrontaient jadis des personnes.

Aussi, nous entrons vite dans des contradictions quand il nous arrive d'invoquer "notre culture" ou des droits collectifs. Pourquoi refuser à Pit Lafrance le droit d'envoyer sur demande son aîné à l'école anglaise si sa femme peut, sur demande, exiger du médecin qu'il renvoie le petit dernier au néant? Au fait, la langue constitue peut-être le dernier "chez nous" qui reste. Le symbole des symboles d'une maison vide.

Faudra-t-il dépasser, dans les années qui viennent, ce que nous venons à peine de conquérir, la société libérale? En tout cas, après la Révolution tranquille, la question est encore de savoir de quel pays il s'agissait au juste quand nous l'avons commencée. Quel pays voulions-nous rendre libre, d'une liberté à partager ensemble? Le deuxième cercle peut-il encore être le nôtre?

"Maîtres chez nous"? Nous n'en avons pas encore terminé avec nous-mêmes. ●

la course entre l'éducation et la catastrophe

par André Lavallée
Département d'histoire
U.Q.A.M.

En 1959, dans son programme électoral publié aux Editions politiques du Québec, le chef de l'opposition à l'assemblée législative déclarait: "Jamais nous n'avons eu autant besoin d'éducation, parce que jamais nous n'avons eu autant besoin d'hommes. La première tâche de l'éducation, c'est de faire des hommes". Il ne consacra pas même une ligne par la suite pour préciser ce qu'il entendait par "faire des hommes", mais il se complut à ajouter un autre apophtegme: "Jamais auparavant la course entre l'éducation et la catastrophe n'a été aussi nette". Il pouvait bien, en habile politicien s'adresser à toutes les "classes de la société"; il promettait autant de chances qu'on en voulait de "faire des hommes".

Ne pas préciser clairement ce que l'on dit vouloir réaliser "pour les autres", il me semble que c'est là un comportement qui caractérise trop fréquemment hélas les politiciens tout aussi bien que les agents publicitaires. Combien d'honnêtes travailleurs ont pu croire en effet aux vagues promesses des marchands de bonheur qui garantissaient le succès de leurs fils et de leurs filles à la seule condition qu'ils le veuillent et qu'ils aient le talent nécessaire? Il n'était même pas nécessaire d'amorcer le mouvement d'un pas pour franchir l'étape "sloganique" du "Qui s'instruit s'enrichit".

Mais avant de franchir la grande étape de la crédibilité populaire, il fallait encore que l'on s'adressât avec pompes, comme il se devait, dans une salle luxueuse d'un grand hôtel montréalais, à ceux pour qui et par qui on entendait que se fit la révolution tranquille et que l'on se donnât le temps, avec une Commission royale d'enquête, de rédiger dans un style emphatique ce qu'il fallait communiquer officiellement au grand public dans un rapport volumineux.

Ainsi, dans son "Allocution devant les membres de la Société Canadienne des Relations extérieures, chapitre de Montréal, à l'hôtel Mont-Royal, le 10 avril 1962", le ministre de la Jeunesse du Québec affirmait:

"C'est d'abord dans vos entreprises qu'un tel phénomène (la révolution technique des modes de production et des procédés de travail) se produit et c'est précisément vous que nous devons consulter pour savoir quelle peut en être l'implication pour la formation des jeunes".

En ce qui concerne "la révolution technique des modes de production et des procédés de travail", le ministre libéral s'expliquait aussi clairement devant les "responsables" du système économique-social que nos "dangereux et subversifs" sociologues et historiens actuels s'adressent à leurs lecteurs. Il tentait de situer historiquement le passage d'un mode de production à un autre et s'empressait, au nom de la "responsabilité légitime", de quémander une aide indispensable pour la réalisation de "son" projet grandiose:

1

rapport parent

rapport de la Commission royale d'enquête sur
l'enseignement dans la province de Québec.



la course entre l'éducation et la catastrophe

"Vous avez un intérêt majeur à nous faire savoir à nous, les responsables de l'éducation, le genre de produit que nous devons vous apporter au terme de la scolarité. Nous avons également, de notre côté, un intérêt fondamental à connaître aussi exactement que possible dans quelles conditions de travail, dans quelles conditions de vie seront placés les jeunes dont nous assurons la formation. Cette solidarité qui me paraît évidente au plan de l'information, elle n'est pas moindre au plan de ce que j'appellerais l'aménagement et l'exécution même de la fonction éducative dans la société".

Evidemment, lorsque l'on sort d'un lieu, qu'il fût propre ou commun, ce doit être pour entrer dans un autre. En l'occurrence, le Québec devait sortir des humanités gréco-latines, quitter cette voie qui conduisait au ciel des clercs et des professions libérales, pour emprunter celle des technocrates, des techniciens, des spécialistes, la voie d'une nouvelle bourgeoisie, la voie des curés en robes courtes. Mais si, pour vendre "un produit" qui vaut parfois une idée à des hommes d'affaires, on se croit obligé d'emprunter leur vocabulaire, on doit avoir le même souci quand on s'adresse au "peuple souverain". Néanmoins, il semble qu'il faille y consacrer plus de temps et qu'il soit préférable de faire parler les autres à sa place.

Il est une expression que l'on utilise fréquemment pour qualifier le fonctionnement de la politique canadienne aussi bien que québécoise: "Government by inquiry". A mon avis, il conviendrait de

la corriger quelque peu afin de rendre davantage compte de la réalité. On pourrait dire alors: "Inquiry by the Government for the happiness and the interest of the ruling class", ou encore: "We think, we do, follow us, sovereign people".

Dans le rapport de la Commission Parent, l'on osa se hasarder à définir l'expression "faire des hommes" en mettant de côté celle de "produit fini". On insista sur les rapports devant exister entre la culture et la technique. Mais l'on se mit à croire, en certains milieux, que la culture, c'était pour hier et la technique pour l'avenir. Dans le tome 2, page 11, du rapport, les commissaires écrivaient:

"Entre la spécialisation, dont on peut craindre les effets stérilisants si elle est prématurée ou exagérée, et la culture générale, qui risque de produire des têtes bien faites mais vides, l'enseignement doit établir un rapport de complémentarité dans l'unité. Il doit puiser à la tradition des Anciens et s'inspirer de la science moderne; il doit développer toutes les ressources de l'intelligence et respecter la diversité des aptitudes; il doit initier la jeunesse à l'histoire et à la pensée dont elle hérite et la préparer à la société de l'avenir."

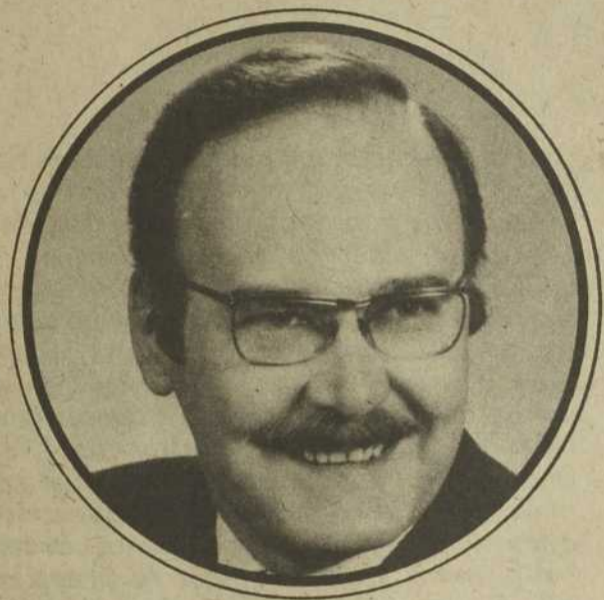
J'avoue qu'il faut être un phénomène rare pour "puiser à la tradition des Anciens et s'inspirer de la science moderne". Il faut d'abord ne pas s'embarrasser des pléonasmes et ne pas craindre l'utopie. Chose certaine, les commissaires auraient inscrit sous cette citation

une référence à l'Enseignement secondaire des années 1950, je n'en aurais pas été surpris. Je pourrais mettre au défi beaucoup de gens d'identifier les traditions auxquelles on se réfère effectivement dans le système d'éducation que l'on a essayé d'édifier depuis 1965. Quant au respect de la diversité des aptitudes, je crois qu'il faut être des plus cossus pour en être assuré. Dans son programme électoral de 1959, le chef de l'opposition libérale nous informait "qu'en 1951, 13.9 pour cent des étudiants de l'Université de Montréal appartenaient à des familles ouvrières..." Actuellement, à l'U.Q.A.M. l'"Université populaire du bas de la ville" comme se complaisent à l'appeler certaines gens, ce pourcentage n'atteint pas même 20. Pour des raisons "d'efficacité administrative" sans doute, on a vu s'organiser, financé partiellement par le ministère de l'éducation mais sans obligation envers lui, le centre des admissions des cegeps francophones de Montréal, grenouille affairée qui voudrait déjà avoir le poids d'un boeuf. Et que penser du devoir d'"initier la jeunesse à l'histoire..." lorsque tout individu peut franchir tous les échelons du système d'éducation sans avoir été obligé de suivre un seul cours d'histoire?

Du ministre de la jeunesse au rapport des commissaires, la définition du rôle du système d'éducation passa de la réalité au rêve. Les rapports de forces qui caractérisent notre société, on a tenté en vain de les camoufler. Peut-être que jamais auparavant, la course entre l'éducation et la catastrophe n'a été aussi nette. ●

le monde du travail: un cheminement cahotique

par Jean-Réal Cardin



Il serait téméraire, dans les cadres de ce bref témoignage sur la vie québécoise des quinze ou vingt dernières années dans le domaine des relations du travail, de vouloir faire plus qu'évoquer, à l'aide de quelques réflexions personnelles, quelques-uns des grands traits qui ont caractérisé, à mon point de vue, l'évolution de ce secteur à venir jusqu'à ce jour.

S'il est un domaine de notre vie collective qui "témoigne" peut-être plus que tout autre, du cheminement cahotique et marqué au coin de l'irrésolution qui a été celui de notre "révolution tranquille" depuis la fin des années '50, c'est bien celui du monde du travail. Pour étayer comme il se devrait cette dernière assertion, il faudrait procéder à une analyse systématique et complète des différentes dimensions de cette réalité telle qu'elle a évolué dans les dernières années: rôle des pouvoirs publics en matière de législation du travail, de mécanismes de résolution des conflits, de politique de main-d'oeuvre, de protection et de diffusion du français "langue de travail", etc..., rôle et évolution idéologique et structurelle des principales centrales syndicales; inventaire et critique de leurs moyens d'action, de leurs rivalités, des principaux conflits "ouverts" (grèves, lockouts, etc.); enfin, évaluation des attitudes, des prises de position et de l'influence occulte ou organisés au grand jour du monde des affaires dans les questions de relations industrielles chez-nous. Car tout cela se tient dans une vue qui se voudrait complète de ce que le Québec a vécu récemment dans ce secteur de sa vie collective.

Je me contenterai cependant ici de quelques remarques brèves qui court-circuiteront forcément l'analyse pour sauter d'emblée aux conclusions.

Au plan de l'action gouvernementale, après un assez bon départ caractérisé par une attitude enfin plus ouverte en-

Grève d'Asbestos



le monde du travail: un cheminement cahotique

vers les libertés fondamentales des travailleurs salariés, attitude concrétisée par le rappel des lois-matrasques du régime Duplessis et par l'adoption, sinon d'une nouvelle philosophie de la société industrielle, du moins d'une législation plus progressive incarnée par le Code du Travail des années 1964-65, le ressac des années 1966-67 s'est vite fait sentir dans les attitudes de plus en plus conservatrices des pouvoirs publics face aux événements de ces années-là, à un point tel qu'on peut parler de retour évident en arrière dans à peu près tous les domaines où l'Etat québécois, dans sa ferveur des premières années de la révolution tranquille, avait déclaré vouloir agir et avait même commencé à le faire.

Ainsi en a-t-il été, à titre d'exemples seulement, de l'idée de planification de l'économie, de celle d'une politique de main-d'oeuvre intégrée et assumée par le Québec lui-même, de la récupération en conséquence par l'Etat québécois, des centres de main-d'oeuvre et de la formation des travailleurs, de l'idée de la participation au plan de l'élaboration et de la mise en oeuvre des grandes politiques économiques et sociales qu'on entendait se donner, ainsi que d'une foule de concepts d'ordre secondaire mais non moins caressés dans les années d'euphorie, tels la syndicalisation possible des cadres dans les entreprises publiques et privées, la négociation sectorielle encouragée, etc...

Comme ce qui est advenu dans les autres grands domaines de notre vie collective, le glissement vers le conservatisme et même la réaction pure et simple, en passant par l'Union nationale en 1966 et en culminant dans le présent gouvernement libéral, a, en effet, tendu à défaire ou à dévier de ses objectifs premiers, tout ce que l'enthousiasme de l'"équipe du tonnerre" de 1960 avait généreusement (et peut-être quelque peu

utopiquement) mis en branle à cette époque.

Quant au monde syndical, il faut bien convenir qu'il a, en quelque sorte, subi directement le choc de ce retour en arrière de la part des pouvoirs publics. L'histoire dramatique du front commun et des événements du printemps 1972 en constitue le tournant décisif. La situation actuelle dans le monde des relations industrielles ne fait d'ailleurs qu'accentuer cette position extrêmement inconfortable qui est celle de nos centrales syndicales aux prises avec une économie pieds et poings liés aux décisions inflationnistes des détenteurs du pouvoir économique, un chômage irrépressible et une attitude hostile de l'opinion et des pouvoirs publics face à leurs revendications monétaires.

Cependant, si je considère l'évolution de notre monde syndical depuis près de quinze ans, je constate que des progrès sensibles ont été accomplis dans sa réflexion et dans ses attitudes, progrès qui l'ont conduit à s'insérer davantage dans les préoccupations d'ordre social et culturel du Québec contemporain. C'est là, je crois, l'aspect le plus positif de son évolution récente, si on l'envisage dans la perspective plus globale de notre situation comme communauté québécoise.

Nos syndicats, à ce chapitre, avec bien des tâtonnements et des erreurs de parcours, sûrement, ont quand même accompli le "prodige" de s'émanciper quelque peu des limites étroites qu'ils acceptaient auparavant comme devant être les leurs en matière d'idéologie et d'action syndicale, pour enfin déboucher sur des vues plus larges et plus fondamentales de ce qu'est et devrait être la société industrielle dans laquelle ils se meuvent. Ils accèdent à un rôle plus

vrai et plus efficace pour l'ensemble des salariés et des gagne-petit qu'ils représentent directement ou indirectement. De même, une des grandes percées de ces dernières années, c'est enfin l'insertion de nos syndicats, de leurs représentants et de leurs membres dans les débats d'ordre culturel, linguistique et même politique que mènent les milieux éclairés du Québec présentement. Ceci, je le crois, représente un apport on ne peut plus précieux aux mouvements d'avant-garde qui oeuvrent sur ces terrains car il s'agit là, pour la première fois à ma connaissance, d'un début de mobilisation des masses laborieuses par elles-mêmes, en quelque sorte, ou à tout le moins par des organismes qui y sont spécifiquement consacrés, en l'occurrence les syndicats.

Le monde patronal, pour sa part, après les quelques craintes provoquées au début des années '60 par les réformes amorcées dont on faisait état plus haut, s'est vite rasséréiné devant la faillite dont elles ont presque toutes été l'objet depuis lors. Jamais, je pense, depuis vingt ans, le monde des affaires n'a eu la partie aussi belle en matière d'hégémonie économique et commerciale de même que dans les choses de relations du travail. L'Etat québécois, comme celui du Canada tout entier, lui est tout à fait acquis. Qui saurait dire mieux?

Somme toute, et en dépit de la grisaille de notre vie communautaire actuelle, depuis quelque quinze ans se sont forgés, en relations du travail comme dans les autres secteurs de nos activités, certains instruments, certains centres de dynamisme qui laissent quand même espérer, à plus ou moins longue échéance, des éclaircies qui, si elles sont bien utilisées, deviendront peut-être les phares d'une émancipation collective qu'on n'aura pas, cette fois, réussi à noyer dans l'insignifiance du statu quo. ●

MAIN TENANT

MINTNAN (1)

écrire directement au propre le manuscrit de ma vie peut aussi tenir lieu de rétrospective témoignant de la vie en société. écrire à la main peut être une question mais c'est changer le geste de lecture car les caractères imprimés dépersonnalisent totalement le corps de l'écriture. l'intelligentsia a perdu et la chair et l'âme des mots à travers sa tentative de percevoir les rapports qui exercent les éléments d'une culture dans leur totalité. l'objectivation qu'elle officialise grâce à ses professionnels, déforme le mouvement évolutif de la vie psycho-politico-sociale et je suis personnellement maintenant à chercher le naturel, qu'il soit dans le langage compris ou le langage incompris, je tente de signifier dans certains textes (comme celui-ci), que la société que j'éclaire et qui m'éclaire est morcelée, divisée, stressée et discontinuée et sans cesse en train d'enquêter sur ce que pense le public de ce que pensent les intellectuels dont on dit qu'ils sont les penseurs de ce monde sans pouvoir agir concrètement. mais de mon point de vue, c'est la pratique de la parole et de l'écriture qui gouverne ma pensée tout autant que mes lectures et mes rencontres d'individus

tenant ma main (2)

le présent cela seul n'est jamais en grève. je me fixe une échéance mobile de quelques années pour créer une synthèse des mots parlés et écrits au KébéK et dans le monde entier. il suffit de colliger les mots que l'on lit et ceux qu'on entend dans un ensemble correspondant à une réponse du ou des milieux différents c'est-à-dire parler plusieurs langues y comprises les langues étrangères et étrangères, celles qui naissent spontanément et sur lesquelles un jugement de valeur ne peut s'appliquer étant donné l'unicité de chaque être et sa liberté d'être identique par la forme et différent par le fond ou vice versa. faire sauter la raison unidimensionnelle pour, non pas nécessairement rejoindre les masses qui s'y intéresseront en temps et lieu, mais créer une anarchie ordonnée qui est la réponse de Joulmonde à Tout Un Chacun. le temps que ces choses arrivent est utopik mais tout de suite n'est pas utopik: la démission devant le réel ne veut pas précisément dire que le réel est dicible sauf l'instant d'un accord un seul accord sur au moins une chose sur toute la terre: que l'écrivain n'a pas à photographier mais à inventer



ÔRA

(3)

c'est l'heure frère de voix
né du même jour au clair
le temps s'aurore enfin
pluie de lune blanche
et nuit claire d'amour

la couleur de l'être bouge
tu auras la flexibilité
de la lumière des étoiles

l'aura de l'homme se lève

une pyramide d'hommes

dans le rayon parfait du
soleil rare lieu éternel
resplendit dans le blé

une énergie nouvelle
une force gratuite
plus forte que le fort
plus forte que le faible
aussi claire que la vie

au ras de la rivière
houva l'île aux Noix

c'est l'heure des frères

^{en août}
pères fils et enfant

l'ôra s'aurore encore

^{deux soleils}
la nuit d'or à blanc



RAOUL LUOR YAUGUD
DUGUAY

QUESTIONNAIRE (4)

la plus haute dimension critique
est la création; ce qui m'intéresse
c'est d'être assez tout seul pour
être au Joulmonde car la capa-
cité de demeurer seul avec soi
et les choses est difficile pour
ceux qui n'ont pas la faculté
de communiquer leur manière
personnelle d'être au monde et
obéissent à des réflexes cultu-
rels en voulant savoir ce qu'est
l'autre sans passer par la
communication avec l'Un. l'idée
que je me fais du monde est très
simple dans son principe: toutt
à Un ou la partie, un tout, mais
l'histoire saute des étapes et
l'influence est immédiate. en oc-
tobre 1970, la feuille d'érable est
tombée. le programme politique
que je propose est d'écrire à la
racine près le mot KEBÈK comme
un pays sans livre sans télévision
sans radio sans enseignement sans
syndicat sans information sans
structures sociales sans consom-
mation autre que le produit
du soleil caché dans le silence

MAIN TENANT

Mot à mot (5)

si quelque lecteur me prend mot à mot il se peut qu'une pression pour comprendre avec ses propres mots ^{ce} que j'interprète selon ma vie des mots, amène chez lui une transformation des valeurs du langage écrit et je ne tiens pas à ce que tous mes textes soient clairs pour Joulmonde : je voile et je dévoile ma vie : je suis un Kébécois nord-américain déconfessionnalisé mais aspiré par toutes les vibrations universelles celles des êtres et celles de l'Univers. ma révolution s'active d'une génération à l'autre et je bois rarement du pepsi. pourtant l'indépendance dans la parole et l'écrit est mon véritable et très ordinaire geste politique dans le sens que les mots ne m'appartiennent pas et que je les retourne (mais à ma manière qui parfois est structurée, efficace et audible aux yeux de Joulmonde, et parfois je suis sûr que le sens m'est donné de ne rien signifier, de parler parce qu'il y a des signes sonores et d'écrire des pyramides de mots juste pour obéir à l'automatique apparition des mots. la conscience parcellaire des Kébécois les spécialise dans la nationalisation du vent. les traditions de la terre ont. la jeunesse des sociétés de l'avenir et les luttes finiront.

la course (6)

la course que suivra l'écriture est mantrik une variation sur des thèmes connus et ou inconnus. écrire pour unifier les pôles pour sortir de la prison des mots et s'inscrire comme exilé en marge du courant mais en voie de synthèse pour parler dans les quartiers palookes et dans les palais à ceux et avec ceux dont l'autocritique se manifeste par le simple fait de participer à la transformation de l'impuissance et à l'effacement des erreurs collectives. la politisation des travailleurs inclut la disparition du système économique comme base de réalisation. je suis contre l'imposition des informations et des valeurs d'achat et de vente des consciences. la faillite ou la réussite d'un regroupement pour la libération ne peut cristalliser le comportement de la population aux étages aussi nombreux qu'il y a d'individus. l'hiatus entre Madame Tartempion-de-la-rue-Panet et moi et ce qu'elle pense de moi ou ce que je pense d'elle m'a d'importance que si les deux se rencontrent dans une vision de la vie qui les fait échanger leurs énergies sans vouloir posséder quoi ou qui que ce soit. l'avenir dira si je dois la rencontrer maintenant ou ailleurs qu'en ces lignes de ma main libérée.

pratique révolutionnaire et espérance religieuse

par Louis Rousseau,

Département de sciences religieuses, U.Q.A.M.

Il y a vingt ans j'arrivais à Montréal, passais à deux doigts de m'inscrire au Collège Ste-Marie et me retrouvais plutôt dans le plus ancien Collège classique de la région, le Collège de Montréal, que son supérieur persistait à décrire, lorsqu'il en commentait le règlement, comme un "petit Séminaire" destiné essentiellement à préparer des clercs mais tolérant ceux qui "n'étaient pas appelés" pourvu qu'ils respectent l'orientation de la maison. Pierre Maheu a fait jadis dans le premier numéro de Parti Pris le procès définitif du collège classique des années cinquante. Encore aujourd'hui la bêtise et l'incroyable vide culturel de la plupart de mes professeurs du temps sont parmi les choses que j'ai le plus de mal à accepter.

En 1960 il était encore possible de poser la question de l'avenir personnel en termes simples: opter pour un engagement absolu de soi ou pour la voie des compromis. Le visage concret de ce dilemme prenait la forme du sacerdoce ou d'une profession libérale. Posée dans ces termes la question suggérait d'elle-même la réponse à un adolescent tout gonflé d'idéal. C'est ainsi que j'aurai vécu toutes les années de la révolution tranquille dans le blanc isolement de couvents dominicains, me retrouvant à la fois étonné, solidaire et coupé de ceux de ma génération qui faisaient leur noviciat intellectuel et politique autour de Parti Pris et des mouvements nationalistes de gauche venant au monde dans la ferveur et l'écho des explosifs du FLQ. Combien d'autres, car nous étions fort nombreux encore au début des années soixante, je faisais mon noviciat spirituel et découvrais la liberté évangélique. Mon enracinement le plus profond date de cette période. Je ne regrette rien. J'y ai connu le bonheur et une solidarité fraternelle aujourd'hui bien disloquée. J'en suis sorti au moment où Daniel Johnson prenait le pouvoir. J'étais devenu un jeune intellectuel qui aspirait à comprendre l'histoire de la société québécoise dans sa dimension religieuse. Nous étions au début de cette vague de fond qui allait tourner le regard des gens de Lettres et de Sciences sociales vers un objet scientifique presque inexistant: la culture québécoise.

Les questions que je me pose aujourd'hui au sujet du Québec s'orientent le plus souvent sur la place de la religion dans son histoire récente et le rôle qu'elle pourrait y tenir dans l'avenir. Godbout et Maheu voyaient juste lorsqu'ils évoquaient le processus de déconfessionnalisation inconsciente et sans objectif du milieu des années soixante. En réalité le lien confessionnel avait commencé à se dissoudre beaucoup plus tôt. L'enquête Lacoste en 1960 montrait un taux de pratique situé à près de 60% à Montréal. En 1973 la moyenne aura baissé à 30%. Il est assez plausible que derrière la façade triomphaliste de l'union de l'Eglise et de l'État sous le régime Duplessis, la dislocation des fondements symboliques de la culture québécoise était déjà à l'oeuvre depuis le dernier conflit mondial. Tout empêtrés dans le débat de la déconfessionnalisation institutionnelle, les hommes politiques comme les intellectuels se sont imaginés que tout commençait avec ces remises en cause publiques alors que le réseau des évidences premières de la culture



manifeste 1965-66

du
mouvement de libération populaire
et
de la revue parti pris

parti
pris

québécoise était déjà atteint dans sa force signifiante au niveau de la mentalité populaire.

Pour lutter contre cette perte de l'emprise de la religion sur la société québécoise, les leaders pastoraux ont élaboré successivement trois types de ripostes stratégiques. D'abord, un peu avant la guerre, la création des troupes de chocs de l'Action catholique destinées à reconquérir le territoire des conduites morales échappant de plus en plus au contrôle de la parole cléricale. Vers le milieu des années cinquante il devenait de plus en plus évident que cette aventure de conquête ne débouchait que sur la conscientisation des membres et que la masse des fidèles n'était pas touchée. L'attention se déplaça alors de la réforme morale de la société vers la réforme liturgique puis dogmatique interne à l'Eglise. Ici encore, ce mouvement qui s'était élancé sur la piste d'accélération du concile (Vatican II) semble n'avoir eu pour résultat que la dénobilisation de la masse qui ne se retrouvait plus dans une religion réformée par une élite lointaine, dépouillée de tous les traits qui la rendait familière à notre héritage traditionnel et pas davantage ajustée aux requêtes de la nouvelle société. Depuis le début des années 70, les responsables pastoraux appliquent le frein sans conviction. L'Eglise québécoise est démembrée, fragmentée et échappe maintenant à la domination de l'appareil cléricale. Il y a des chrétiens, quelques catholiques et plus d'Eglise.

Tout entière occupée à célébrer la liquidation du "ciel québécois", l'intelligentsia d'ici a rarement aperçu l'importance du vide qui était ainsi créé. On s'imaginait sans doute assez naïvement que la disparition de la symbolique fondamentale qui nous empêchait d'habiter à l'aise dans l'histoire ne pouvait qu'annoncer l'entrée de nouvelles forces plus dynamiques, plus évolutives dans notre culture. Du "nouvel esprit industriel" de P.E. Trudeau en 1956 jusqu'au "parti ouvrier" de 1974 en passant par la révolution tranquille, l'animation sociale et le P.Q., nous saluons à chaque année l'arrivée de manifestations sociales dont nous espérons qu'elles redonneront un sens premier à l'aventure collective en suscitant une classe sociale révolutionnaire et victorieuse. Et rien ne bouge dans le sens souhaité. La vraie transformation obéit davantage aux lois du néo-capitalisme technocratique qui masque ses objectifs dans la béatitude instantanée de la consommation. Peut-on souhaiter mieux, collectivement que "d'être (enfin) accrédité"? Quel progrès: que de quitter la dépendance céleste pour passer à celle de la B.C.N. (institution "nationale"?)

Lamentations inutiles! Pas si elles s'accompagnent d'un effort pour repenser les conditions d'émergence d'un mouvement de libération qui aurait des chances réelles d'atteindre son objectif. Je parie que rien de vraiment décisif ne sera posé tant que ne se rejoindront pas les deux forces spirituelles de la pratique révolutionnaire et de l'espérance religieuse. Les militants de gauche apporteront les principaux outils d'analyse, la force d'un volontariat passionné et organisé, mais ils devront consentir à ouvrir le champ de leur Utopie à la présence des symboles fondamentaux du Christianisme qui sont susceptibles d'une orientation vers la contestation radicale de la situation. Une fois déjà dans notre histoire s'est opérée la jonction entre un modèle révolutionnaire de société et l'Utopie chrétienne. Et cet accord réalisé dans les écrits du Lamennais des Paroles d'un croyant (1834) vint bien près de modifier le cours de notre histoire. Il reste aux politisés chrétiens à produire un discours utopique dans lequel l'Evangile apparaisse enfin comme ce qui fait refuser dans la pratique quotidienne que la société soit enfermée dans un système d'asservissement puisqu'il pose comme déjà réel, dans l'espérance qui anime le combat historique, la victoire de l'homme universel, Jésus.

Cette hypothèse d'une jonction de la gauche héritière du socialisme et du marxisme, et des porteurs d'une interprétation du Christianisme cohérente avec la transformation radicale de la société ne bénéficiera certainement pas de l'accord immédiat! Puis-je suggérer, au terme de ce regard sur les vingt dernières années, qu'il y a là au moins une proposition qui mériterait examen si d'un côté comme de l'autre le mot révolution veut générer une stratégie historique. Ce pourrait être une des tâches actuelles de l'intelligentsia québécoise. ●

regard sur deux décennies d'histoire

par Louis O'Neill



Dans la série d'événements qui ont jalonné la vie québécoise, depuis vingt ans, je note cinq phénomènes particulièrement significatifs.

1. Le vieillissement des réformistes.

Le courant réformiste qui a mis fin au duplessisme et amorcé la Révolution tranquille s'est rapidement désagrégé. Certains de ses éléments les plus actifs se sont engagés dans le Parti québécois. D'autres se sont laissés récupérer par la droite sans offrir de résistance. Il est étonnant de voir, par exemple, que plusieurs têtes d'affiche de l'équipe de *Cité libre* ont adhéré sans réserve au néo-capitalisme fédéraliste réactionnaire. Ils ont suivi avec facilité la trajectoire traditionnelle des réformistes à souffle court et aux enracinements bourgeois profonds: de la gauche modérée à la droite médiocre.

Pour beaucoup de membres de l'intelligentsia québécoise, la Révolution tranquille a marqué le point d'arrivée dans leur périple intellectuel, la fin de leur voyage. Ils ont jeté l'ancre et ont maintenant en horreur les grands vents du large. Tout au plus tolèrent-ils le canotage en rade fermée.

Le triomphe politique des libéraux et l'essor d'un capitalisme indigène suffisent à combler les rêves de jeunesse de beaucoup des artisans de la Révolution tranquille. Leur nouvelle préoccupation: sauvegarder l'intégrité du nouvel héritage.

Le Devoir s'est fait le porte-parole de cette génération pleine de talents mais hâtivement vieillie.

2. Des artistes engagés.

On ne saurait trop souligner le rôle important joué par le monde des artistes et des littéraires dans la nouvelle conscientisation québécoise. Cinéastes, ro-



anciers, dramaturges, chansonniers; n leur doit plus qu'à beaucoup d'universitaires empêtrés dans mille précautions. Avec imagination, pittoresque et bougue, ils donnent à un petit peuple humilié un langage pour s'exprimer, une voix pour crier: ils libèrent la parole, le sentiment, les projets, tout ce qu'un assés lourd avait refoulé. Par leur dynamisme, ils compensent pour le non-engagement d'une pléthore de mandarins plus intéressés à ausculter, évaluer et monnayer le Québec qu'à l'aider à se libérer et à se développer.

3. La droite encombrée

Il me semble qu'au temps de Duplessis la droite était plus homogène, plus alerte, d'une meilleure santé et même capable d'humour. Elle est devenue hétérogène, ennuyeuse, et toute bouffie. Aux conservateurs d'esprit libéral sont venus se joindre les anglophones agrippés à leurs privilèges, les réformistes fatigués de la Révolution tranquille, les raintifs qu'épouvante toute éventualité de changement en profondeur, les parasites sans port d'attache que le vent pousse là où le fric est abondant. Cette nouvelle droite élargie, groupée dans le Parti libéral, a aussi recueilli quelques pavés flottantes de l'Union nationale.

Le regroupement impressionne par sa dimension, non par sa vitalité. Il marque probablement la fin d'une époque. On peut le considérer comme un signe de la proximité des changements à venir pour lesquels il faut se préparer.

4. Déclin de l'appareil ecclésiastique

Placé au centre de la vie collective et de notre histoire, l'Eglise du Québec a encaissé coup sur coup la Révolution tranquille, la sécularisation des institutions, l'aggiornamento conciliaire, le synode décevant de 1971 et l'émiettement des communautés chrétiennes.

L'Eglise, dans son appareil ecclésiastique, a passé du rôle de participante active à la vie collective à celui de témoin. Occasionnellement (vg. Messages de la Fête du travail), elle fait entendre sa voix. Mais elle préfère plutôt regarder en silence passer le train de l'histoire.

Il n'est pas aisé de discerner ce que traduit un tel comportement. On peut y voir soit de la prudence, soit un manque de foi et d'imagination, soit une volonté d'effacement. Quoiqu'il en soit, c'est, dans l'histoire du Québec, un phénomène inédit.

5. Trois motifs d'espérance

a) *Le nouveau syndicalisme.* L'évolution du syndicalisme québécois est prometteuse pour l'avenir. Signalons trois tendances, surtout à la CSN et à la CEQ, mais présentes aussi ailleurs, à divers degrés: le désir d'enracinement idéologique: la politisation; l'expérience de nouvelles solidarités (vg. comités de citoyens, cooprix, défavorisés sociaux, luttes contre les compagnies de finance, etc.).

Le nouveau syndicalisme veut être autre chose que l'envers travailliste du capitalisme. Il refuse de laisser plus longtemps la politique bourgeoise détruire par quelques interventions législatives le fruit de longues luttes syndicales et prend conscience que l'interrogation politique sur l'avenir du Québec est un problème qui le regarde. Il découvre aussi que limiter les syndiqués à des préoccupations à court terme et à des égoïsme de groupe, c'est faire le jeu du capitalisme, en incarner l'esprit individualiste et anti-communautaire.

b) *La montée du PQ.* Le regroupement qui se fait progressivement autour du PQ rappelle, sous certains aspects, celui dont la France vient d'être témoin sous l'égide de François Mitterrand et du Parti socialiste. Dans un cas comme

dans l'autre, on constate la convergence de forces vives, d'agents de changement, le consensus sur certaines idées: par exemple que la force unie des hommes importe plus que le pouvoir de l'argent; que la dignité donne du goût au pain que l'on mange; que la qualité de la vie et le développement des équipements collectifs passent avant une croissance anarchique et l'enrichissement de quelques familles.

Le PQ a accéléré le processus grâce auquel un nombre croissant de Québécois se libèrent de leur dédoublement pan-canadien et accèdent au stade d'une claire identité. Il incite les gens à choisir entre la dignité et l'asservissement doré, à croire en eux-mêmes plutôt qu'à désespérer d'eux-mêmes. Par son projet à la fois rationnel et audacieux de bâtir un pays nouveau, il oblige l'homme québécois à choisir entre la vie adulte collective et le dépérissement progressif dans la dépendance confortable.

c) *Des minorités chrétiennes agissantes.* Si l'appareil ecclésiastique au Québec semble s'être figé dans l'attentisme, il n'en est pas de même de l'Eglise horizontale, des chrétiens de la plaine. On les retrouve partout: dans les comités de citoyens, sur les lignes de piquetage, dans les opérations-dignité, le syndicalisme, le PQ, les groupes d'animation, les communautés charismatiques. Le rattachement officiel à l'Institution est souvent pour eux une question secondaire. L'essentiel, à leurs yeux, c'est d'incarner leur foi dans l'histoire, d'explorer des voies nouvelles sous la mouvance de l'Esprit, que ce soit en éducation, en économie, en aménagement urbain, en politique, etc.

Le vieux fond de foi tenace qui marque le peuple québécois est loin d'être épuisé. Comme une terre en jachère, il se prépare à nourrir des pousses nouvelles. ●

entre le goupillon et la tuque

par Michèle Lalonde

Je crois qu'en vingt ans l'"intelligentsia" québécoise a effectivement accompli un cheminement parfois cahoteux mais tout de même assez clairement orienté, que je définirai sommairement comme une entreprise de SECULARISATION puis de DECOLONISATION systématique de la conscience et de la société canadienne-françaises: démarche inachevée (et, incidemment tristement statique en ce moment), dont les principaux jalons chronologiques ont été — après le haut cri de *Refus global* — les revues *Cité Libre*, *Liberté*, *Parti Pris* et peut-être à l'heure actuelle, quoique de façon encore diffuse et mal assurée, la revue *Maintenant*. Sans vouloir minimiser l'importance d'autres publications ou passer sous silence des ouvrages aussi percutants que les célèbres *Insolences*, *Nègres blancs d'Amérique*, et caetera, j'estime que la naissance successive de ces périodiques, leur nécessité et leur influence plus ou moins durable est plus révélatrice de l'évolution de l'intelligentsia québécoise que n'importe quel écrit ou phénomène isolé. Ces revues me paraissent s'enchaîner dans une remarquable séquence logique. Chacune en son temps, elles ont joué le rôle de puissant pôle d'attraction et répondu à une exigence de THEORISATION. Au cours des mêmes vingt ans, le besoin correspondant d'action a été polarisé par le mouvement syndical, le RIN et finalement le Parti Québécois, lequel a servi de conciliateur (mais aussi d'une certaine façon de modérateur-inhibiteur) des courants de pensée de la "gauche" québécoise.

"Au diable le goupillon et la tuque!" s'écriaient Borduas et les quinze signataires du manifeste automatiste. "Un nouvel espoir collectif naîtra". Allumé en pleines ténèbres duplessistes, le lyrisme incendiaire de *Refus global* proclamait le profond malheur du petit peuple canadien-français, "serré de près aux soutanes et tenu à l'écart de l'évolution universelle de la pensée" mais concluait dans un même souffle à la faillite de toute la civilisation occidentale chrétienne et rationaliste, démontrée par la barbarie de la seconde guerre mondiale. La "révolution totale" prophétisée par les contestataires de 1948 passe essentiellement par l'affranchissement personnel et l'explosive activi-

té créatrice; elle puise son énergie dans un certain concept de l'homme universel (que transfigurera l'absolue liberté d'expression) et aussi dans un acte de foi spontané en la créativité encore jeune de l'homme nord-américain. (Dans deux lettres adressées à Claude Gauvreau en 1958 et 59, Borduas, rappelant qu'il est resté "a-politique", affirme qu'il a "tous les nationalismes en horreur", qu'il se découvre plus Nord-américain que Canadien et, à la rigueur, plus Canadien tout court que Canadien-français. Il n'y a d'ailleurs, dit-il "plus d'avenir français possible nulle part au monde. Pour moi les jeux sont faits".) C'est assez dire que, tout en hurlant la nécessité pour la société québécoise de sortir de sa grande noirceur, les tenants de *Refus global* ne veulent justement pas s'attarder à l'analyse fastidieuse des menues contingences économiques et historiques qui nous étrangent, encore moins énoncer la problématique révolutionnaire en termes de lutte fédérale-provinciale à finir, etc. Il s'agit justement de culbuter sans ménagements Notre Maître le Passé. Ici comme partout au monde, la misère vient du pourrissement et de l'hypocrisie des sociétés prises "dans la profonde ornière chrétienne" où tôt ou tard, toutes les révolutions politiques, française, russe, espagnole, sont venues se couvrir de boue. Avec *Refus global* donc, cri de colère anticlérical et anti-duplessiste mais, par extension, rejet catégorique: ATHEISME, A-POLITISME, MONDIALISME, ANTI-NATIONALISME. Toutes positions intellectuelles en spectaculaire rupture d'avec la pensée traditionnelle québécoise (quoique l'a-politisme soit peut-être à l'époque une version sophistiquée du dégoût de nos petites gens pour la "salleté" des luttes de parti...) Bref, marginalisés au Québec et émigrants vers la "terre entière", la plupart des protestataires de 1948 s'exilent géographiquement ou moralement dans un destin farouchement personnel, tantôt prestigieux (Riopelle et al.), tantôt tragique (Gauvreau). Les étoiles noires brillent solitaires.

Cité libre s'élance à partir d'exactement les mêmes prémisses (urgence de conjurer la Grande Ténèbre, d'ouvrir des fenêtres sur le monde, etc.), mais reprend la contestation un cran plus bas si j'ose dire, sans quitter des yeux la conjoncture socio-politique locale et surtout sans se couper

du fond religieux qui avait soutenu l'identité collective. Pas de rejet de la foi, mais rejet des tartuferies gouvernementales et cléricales, à dénoncer précisément au nom d'un christianisme viril, épris de justice sociale, d'oecuménisme, etc. (Pour donner ses assises théoriques à ce catholicisme révolutionnaire de gauche, on fait appel à Maritain et à la philosophie dite "personnaliste" de Mounier en important, avec l'esprit d'*Esprit*, une grille d'interprétation spécifiquement européenne des problèmes mondiaux. Les ex-Jécistes de *Cité libre* s'alignent sur leurs maîtres à penser français anti-fascistes comme aujourd'hui les marxistes de *Stratégie* sur les rédacteurs de la revue *Tel Quel*...) Constat de l'arriération de la société québécoise donc, attribuable dans l'immédiat à la collusion d'un clergé obscurantiste et d'un pouvoir provincial obtus. D'où: ANTI-CLERICALISME, ANTI-DUPLESSISME et par extension ANTI-NATIONALISME comme à *Refus global*, mais tout cela propose de s'actualiser dans une tentative de libération moins lyrique et plus terre-à-terre. Au mondialisme politique et poétique de Borduas on pourra substituer un internationalisme ready-made et à portée d'élections: le FEDERALISME canadien étant valorisé comme une forme déjà toute possible d'ouverture au monde et un puissant contrepoison à la mentalité nationaleuse provinciale et catholique rétrograde. En somme, la collusion de Duplessis et de son Eglise est perçue à *Cité libre* comme une cause, un système en soi, entretenu par la passivité, l'imcompétence et l'ignorance crédule des Québécois. Il y avait là un diagnostic circulaire que les intellectuels groupés plus tard autour de *Liberté* ont trouvé suspect. Cependant la contribution spécifique de *Cité libre* a consisté à introduire l'idée que la libération pouvait être collective et politique (mobilisation syndicale, lutte électorale) et prendre appui sur notre héritage culturel (en l'occurrence, assimilé aux valeurs chrétiennes).

Au moment de sa fondation vers les années 58, la revue *Liberté* (dont la longévité subventionnée et l'actuel confort intellectuel en irrite plusieurs), regroupait principalement des littéraires, éveillés aux problèmes socio-politiques. Les éléments marxisants de l'équipe originale s'étant dissociés presque immédiatement, la revue s'engagea sur la voie d'une pensée



Pris et Cité libre, il n'y a pas discontinuité historique, les préoccupations ouvriéristes de 1950 étant complètement réassumées, associées maintenant à la nécessité d'une lutte des classes et d'un combat anti-colonial préalable. L'athéisme de *Refus global* a par ailleurs gagné en articulation philosophique à travers la critique Feurbachienne contenue dans Marx et qui débouche sur le politique.

J'en reviens à une contingence historique qui a, à mon avis, influencé la trajectoire des intellectuels ou l'a du moins conditionnée psychologiquement, à savoir: l'intervention du premier FLQ. Il est troublant que la violence soit survenue avant que l'intelligentsia, à peine dissuadée du Fédéralisme, n'ait eu le temps de bien mettre en mots les termes de la dialectique maître-esclave impliquée dans une lutte de décolonisation. Il a fallu, pour faire avaler la responsabilité des bombes à notre conscience nationale tout juste sortie des confessionnaux, précipiter le processus de politisation et de déculpabilisation à peine amorcé et exorciser à grand renfort de justifications théoriques l'angoisse morale (au fait bien plus morale au Québec que réellement politique) engendrée par le "problème" de la violence terroriste. En voulant hâter l'explication, on a abusivement appelé à la rescousse les modèles algériens et cubains, qui n'étaient que des références suprêmement utiles mais non des miroirs de notre situation, et on a également, pour se sécuriser intellectuellement, étudié Marx et les marxologues parfois plus fiévreusement que la psychologie et l'histoire québécoises. Le recours instrumental à la doctrine marxiste-léniniste importée par *Parti Pris* n'a pas été, malgré son utilité, sans effets secondaires à long terme paralysants (dogmatismes bebêtes, mimétisme idéologique, populismes inefficaces, etc.) En fait, obsédé par la violence de type terroriste, on a, en cours de théorisations marxisantes et maoïsantes, négligé d'imaginer, hors des arènes électorales, d'autres formes de rejet non équivoque du colonisateur et de résolution de la peur de l'Autre. On a aussi perdu considérablement con-

ment de numéro en numéro pour fournir la plus insistante et cohérente analyse du marasme québécois et hâter "la venue et l'action d'un véritable parti révolutionnaire". Entre temps, cependant, l'apparition du premier FLQ avait brutalement modifié l'état des consciences.

Avec le recul du temps, la relecture de *Parti Pris* révèle un contenu d'une lucidité et d'une actualité renversantes qui justifierait ici une plus généreuse analyse. Je note simplement que dans tous les secteurs de la vie collective on propose une lutte de décolonisation qui anticipe et précède historiquement une révolution prolétarienne. "L'indépendance n'est que l'un des aspects de la libération des Québécois... Nous luttons pour un Etat libre, laïque et socialiste... La révolution ne peut être que nationaliste; et, nationale dans sa forme, ne sera sociale que si elle vise à détruire les puissances d'oppression qui aliènent la majorité de la nation: le capitalisme américain et anglo-canadien et même canadien-français..." Cette position n'est pas que déclaratoire, elle s'étaye d'études détaillées des réalités québécoises, situation agraire, cinéma, etc. On démontre par ailleurs l'ambiguïté de la Révolution tranquille. Avec *Parti Pris*, le concept assez lâche de la "gauche" québécoise, qui recouvrait une multiplicité d'esprits critiques ou tout bonnement progressistes, se resserre et le mot prend son acception européenne classique. On est de gauche et marxiste ou on n'est pas de gauche. Cette position logique s'accompagne cependant dans le ton (compte-tenu de l'époque) d'une certaine intransigeance grossière; mauvaise tactique de persuasion, d'ailleurs commune chez nous à presque tous les prédicateurs de combat, et qui consiste à fustiger ou ridiculiser la lenteur d'esprit et la mauvaise volonté des non-convertis au lieu de s'y adapter pédagogiquement. (Il y a un certain terrorisme des idées à la mode qu'on prend souvent pour une entreprise de conscientisation bien menée). Malgré cela, la vague parti-priste a déferlé avec force et étendue: aucune revue n'a eu une telle portée depuis, ni un rôle d'élucidation et d'animation aussi systématique. Au terme de son entreprise, le mouvement SECULARISATION-DE-COLONISATION apparaît très clair. *Parti Pris* enchaîna immédiatement sur *Liberté* pour la doubler par la gauche. D'autre part, quoiqu'il y ait, de toute évidence, inconciliabilité absolue entre *Parti*

ritique moins définie mais à bonne distance du catholicisme de *Cité libre*, dont le se différenciait justement par une approche carrément séculière et SPECIFIQUEMENT CULTURELLE, et surtout, par une attention systématique aux problèmes d'expression, d'originalité créatrice, de langue, etc. Cette sensibilisation se trouva à commander une psychanalyse plus en profondeur de l'impuissance canadienne-française, de notre conscience malheureuse, de nos retards et soumissions intellectuelles. En enchaînant les pourquoi, on s'est rendu compte que la dictature collusoire de l'Eglise et de l'Etat provincial n'était qu'un système dans un système, que l'obscurantisme entretenu par ces deux pouvoirs autochtones servait, avait toujours servi historiquement, une force de domination. Eclatement dès lors du cercle vicieux de l'explication clélibriste. On se rappela par ailleurs à la liberté que l'anti-cléricalisme ne datait pas d'hier et qu'une bonne tradition libérale et librepenseuse, comme par hasard associée aux luttes anti-coloniales et aux idées républicaines de 1837, avait été soufflée. Bref à l'examen, le syndrome d'arriération morale, économique et culturelle du petit peuple "serré aux soutes" correspondait étrangement aux portraits des nations colonisées tracés par Fanon et Memmi. La description phénoménologique de notre problématique nationale culmina à *Liberté* dans un texte célèbre d'Hubert Aquin, "La fatigue culturelle du Canada français", et plus tard, dans l'essai de Fernand Ouellette sur la lutte des langues. Au terme des années 59-64 donc, (époque incidemment de la Révolution tranquille, de la formation du MLF du RIN), on démystifie à *Liberté* la pensée fédéraliste au profit d'un NEO-NATIONALISME LAICISANT ET SOCIALISANT. (La préoccupation INTERNACIONALISTE demeure mais on rejette le socialisme abstrait pour insister sur la nécessité des cultures nationales.) L'effort de théorisation politique à *Liberté* ne sera cependant pas longtemps systématique; autant moins que, par formation d'esprit, l'équipe répugne aux positions doctrinales et malgré son attitude résolument profane, reste sensible à l'humanisme libéral occidental. C'est *Parti Pris* qui amènera en 63 avec une grille d'interprétation marxiste utilisée comme instru-

entre le goupillon et la tuque

tact avec la mentalité populaire. Le phénomène fantastiquement accéléré de désaffection religieuse (qui parut d'abord vouloir ressembler au laïcisme révolutionnaire redécouvert à *Liberté* mais dont Pierre Maheu pressentait qu'il n'allait être qu'un phénomène de déculturation pure et simple) ne prouve pas du tout que le peuple québécois soit devenu ipso facto plus politisé ni soudain perméable au matérialisme dialectique, prêchi-prêcha de lutte des classes, de guérilla, etc. La crise d'octobre et son énorme ressac de culpabilité collective, avec le syndrome dépressif et le tassage à droite qui s'ensuit, l'a amplement démontré. En fait, le problème de la violence au colonisateur est resté central. Ni les invocations à Marx ni les prières à Althusser ne l'ont réglé. Il est d'autre part saisissant d'observer que les ténors les plus audacieux de *Parti Pris* ont finalement transporté leur praxis révolutionnaire vers les champs de chanvre et de marguerites du mysticisme naturaliste, du peace and love et de la libération poétique universelle. On n'est pas loin de *Refus global*, ce qui donne à penser qu'une trajectoire circulaire a été accomplie et qu'au Québec les révolutions ne peuvent être que de type spirituel et encore très intérieures et personnelles... Même si les ex-partipristes ont gardé intacte leur conscience sociale, il semble qu'ils n'aient pu l'actualiser ni sacrifier leur pureté intellectuelle aux objectifs élémentaires visés par le PQ et entrer (fut-ce très léninistement, avec une vision historique à long terme) dans cette quotidienne foire aux idées populaires. La trajectoire prsonnelle des parti-pristes n'aurait bien sûr qu'une signification anecdotique si elle ne coïncidait avec l'attitude évasivement contre culturelle et universaliste d'une importante fraction de la jeune intelligentsia. — Pour sa part, également en peine d'énoncer une morale révolutionnaire qui fasse suite à sa patiente psychanalyse culturelle des années 60, l'équipe *Liberté* se dévoue à une sorte d'internationalisme concret (Rencontres québécoises internationales des écrivains, publication d'auteurs étrangers) et, loin des sombres remous de l'intelligentsia locale, tient allumée sa petite flamme humaniste de l'ouverture au monde.

Dans l'ensemble, les intellectuels ont passablement failli à la tâche d'articuler en

termes véritablement autochtones une théorie et une éthique de la décolonisation. (Curieusement, ceux qui ont senti le besoin de le faire, avec les moyens du bord et les lumières de leur propre passé culturel (Vadeboncoeur, Bouthillette, Grand'Maison, pour citer ceux-là) n'ont pas réellement fait école et ont eu infiniment moins de suiveurs que ceux qui avançaient les deux pieds pris dans la bottine idéologique empruntée à Mounier, Marx, Marcuse et tutti quanti). Au bout du compte, les intellectuels ont plus ou moins abandonné le Parti Québécois à sa tâche de sensibilisation, de psychanalyse et de ré-éducation des masses sans pleinement comprendre que le problème de prudence soi-disant "électorale" du P.Q. est en réalité un problème de langage, c'est-à-dire de formulation originale percutante et d'intelligence historique de notre situation coloniale particulière. En revanche, privé de leur contribution réellement créatrice et refusant d'instinct un outil de conscientisation populaire moins parfait, le P.Q. a entretenu, sous des dehors bienveillants, une pointilleuse méfiance à l'égard des intellectuels de gauche et sous-estimé leurs possibilités.

En guise de conclusion, on peut s'amener à constater tout bonnement l'absence d'une philosophie résolument québécoise, axée sur la problématique de l'aliénation et bien enracinée dans notre expérience, notre sensibilité, notre mémoire historique et culturelle et en souhaiter l'avènement comme naguère on vit surgir, hors du melting-pot d'influences étrangères, une littérature nationale. (Là-dessus, j'enregistre une dernière observation: tout en articulant la réflexion critique d'une décennie ou d'une génération, *Refus global*, *Liberté* et *Parti Pris* ont laissé une importante création dans leur sillage. Les réalisations des automatistes sont impressionnantes, la revue *Liberté* est associée de près ou de loin au dynamisme des poètes de l'Hexagone et à l'éclosion du nouveau roman québécois; l'engagement parti-priste stimula directement une production littéraire vigoureusement nationale et contestataire, ouvrant pour le meilleur et le pire, l'ère de l'écriture en

langue orgueilleusement vernaculaire et préparant l'explosion du théâtre québécois. Ce phénomène de ferveur créatrice est étranger à la carrière de *Cité libre* et n'apparaît qu'accidentel à *Maintenant*, deux revues qui (pure coïncidence?) ont explicitement honoré la tradition chrétienne quoique dans un esprit très différent, et encouragé surtout le commentaire théologique ou l'étude socio-politique de type universitaire sans remettre brutalement en cause toute la question du langage ni entrevoir à travers une dialectique périlleuse du fond et de la forme, la nécessité d'une expression québécoise totalement révolutionnée... A défaut d'espace pour approfondir cette remarque, je me contente de m'interroger sur les conditions d'une esthétique révolutionnaire...)

Tout en reconnaissant la fonction spécifique de l'intellectuel, je ne surévalue pas son rôle d'entraînement, encore moins sa mission d'"avant-garde", mythe boursoufflé s'il en fut. En fait, la courbe suivie par l'intelligentsia québécoise et reflétée d'année en année par ces publications me semble correspondre très exactement à une courbe historique objective qui part de la lutte anti-duplessiste, de la Révolution tranquille et de l'effervescence générale des années soixante et dégringole en passant par le Bill 63, les mesures de guerre, le souverainisme-à-Bourassa et le Bill 22 vers la perspective du grand sabotage collectif. Ballotté par des vents adverses, le Québec est dans le creux de la vague et la vitalité créatrice des intellectuels est, me semble-t-il, à un niveau également bien bas, où chacun semble flotter comme il peut, accroché à sa petite planche de salut très particulière, catéchisme de la lutte des classes pour les uns, messianisme du joual pour d'autres, vapeurs orientales et contre culturelles américaines, et autres bags ou sous-bags. Par rapport aux forces déterminantes de l'Histoire, on peut-être tenté de définir l'intelligentsia québécoise comme la classe de tous ceux qui pensouillent, dissertouillent et analysouillent et qui n'on en vérité aucune importance. Cependant, malgré leur poids léger, leur démarche est significative. Et pour interpréter le mouvement de la conscience collective, il faut bien s'en reporter à eux, car tout compte fait, les écrits restent. ●

réflexions de vacances

par Pierre Vadeboncoeur



Lac Nominingue, 15 juillet 1974.

Chère Hélène,

Il est grand temps que je t'écrive, et ce papier est le seul que j'aie à ma disposition. Michèle d'ailleurs a fui sans rien m'envoyer. J'ai attendu ses notes toute une semaine, en vain, puis mes vacances enfin sont arrivées, samedi le 13, après que j'eusse pris part à deux conférences de presse sur le bill 22, puis à une ligne ouverte sur le même sujet, inutilement, comme tant de fois, l'histoire étant toujours superbement indifférente à ce que l'on pense d'elle et M. Bourassa ou ses bailleurs de fonds ayant appris cette vérité redoutable pour les peuples; le régime se permet donc n'importe quoi et gouverne sans égard à ce qu'on peut dire de lui. C'est vraiment la découverte des dernières années que cette immunité des régimes: même Duplessis ne se sentait pas si libre de faire à sa guise. Depuis le FLQ et les grèves dans les services publics, chaque contestation a renforcé le gouvernement, et s'il y a une expérience politique que le State Department poursuit ici, comme je le pense, c'est bien celle de voir jusqu'où peut aller l'indépendance d'un gouvernement par rapport au peuple qu'il gouverne, dans un Etat développé, démocratique, occidental et secondaire, et jusqu'où les nouvelles valeurs ont remplacé les anciennes, en sorte que celles-ci n'auraient plus d'importance politique. Il faudrait pouvoir aussi mesurer, quand on parle des nouvelles valeurs, dans quelle mesure celles que le peuple a directement acquises, jour après jour, par sa façon de vivre, sous l'influence de l'industrie et du commerce, ont plus de poids que celles qu'il pourrait avoir apprises de ses intellectuels, de ses écrivains, de ses artistes, etc: il me paraît qu'il n'y a pas de commune mesure entre ces deux sources de savoir. Le cynisme politique, à l'heure actuelle, consiste à en profiter, — à en être conscient, d'abord, puis à en profiter. Quant à ceux qui ne sont pas cyniques, il y a danger pour eux qu'un certain scepticisme finisse par les gagner.

Que d'efforts, pourtant, depuis vingt ans, pour renouveler la conscience politique! Que de pensées et d'actions! La rétrospective rapide que nous tentons, à MAINTENANT, le montre un peu. Mais je suis saisi par la vue d'un autre courant historique, ce courant de l'histoire qui se fait sans avoir été pensée! Quelle immensité! Quelle action du réel seul sur un peuple! Quelle matérialité! Nul doute, c'est cette force-là que nous avons aujourd'hui sous les yeux, dans ses effets. Elle fait paraître un peu pathétique, un peu chétive, l'histoire, précisément, de la conscience, celle que nous avons voulu rappeler. Mais personne n'a jamais le droit d'abandonner la conscience, malgré tout, et d'autant moins que la technocratie des âmes vise aujourd'hui directement à rendre moins efficace que jamais l'intervention d'une conscience quelle qu'elle soit dans l'histoire, dans la politique, dans la culture.

Je te quitte là-dessus, chère Hélène, escomptant que ces quelques mots bien insuffisants de début de vacances feront des cercles dans ton esprit...

A bientôt,

Pierre



Le 31 juillet 1974.

... Finalement, on est bien forcé de se poser des questions. Du côté des intellectuels, pendant vingt-cinq ans, une révolution n'attendait pas l'autre, mais dans leur monde. J'ai l'impression qu'on devenait n'importe quoi, rapidement et avec la plus grande facilité, porté simplement par les idées. La bougeotte intellectuelle. On ne devenait pas athée, socialiste, communiste, nouvelle culture et que sais-je encore, au terme d'une longue trajectoire, à son corps défendant pour ainsi dire, par douloureuse nécessité, par approfondissement, par suite d'un examen étendu dans le temps ou dans l'expérience; en un mot: indépendamment, personnellement. La culture québécoise est tombée dans une espèce de trou. Ce n'est peut-être pas d'ailleurs un phénomène proprement québécois, mais ici, plus qu'ailleurs sans doute, les exigences intellectuelles étaient déjà très minces, si tant est qu'elles existassent, et par conséquent rares sont les gens qui ont connu ce qui s'appelle un itinéraire. Il y avait fort peu de maîtres, avant 1950, parce que rien ne bougeait et que presque tout était pris dans une monoculture qui avait d'ailleurs tourné à la sclérose; il y en a eu fort peu depuis parce que les nouveaux citadins ont plus ou moins fait le choix de leurs idéologies comme on se meuble au magasin. Peu de tout cela est dû au laborieux effort d'une vie. Ce ne fut pas très sérieux, ni, au sens propre du mot, très édifiant. Tout ce monde participe d'ailleurs à la relative aisance matérielle que procure à ceux qui se débrouillent la civilisation industrielle dont nous bénéficions tous, même les marginaux; en sorte qu'il y a une similitude marquée dans les physionomies de l'intelligentsia, qui ne trahissent généralement ni grand effort, ni grand drame, ni pathétique, ni violence bien réelle. Cependant la jeunesse la plus récente a fait des choix plus dangereux, mais ils tournent à quoi? J'ai bien peur maintenant que ce ne soit en définitive à l'impuissance, à la lâcheté, ainsi qu'à une gratuité plus complète encore, sans comparaison plus complète et plus inepte encore que celle de la génération précédente. Elle a d'ailleurs hérité de nous la facilité de rejeter n'importe quel article des idées du passé ou du présent et d'acheter n'importe quel autre article au hasard d'une préférence ou d'une inclination soudaines. Qui refait à rebours, difficilement, par gravité, par exigence de conscience, par souvenir tenace, par révélation immanente, quelque bout d'un chemin délaissé?

Nous voici, après quinze ans, après vingt ans, dans une belle condition: il n'y a ici que des NEO. Un peuple aurait besoin d'autre chose, il me semble. (...)

Le 1er août 1974

... Quand nous aurons appris l'immense difficulté de tout, nous pourrions estimer avoir fait un progrès culturel important. Mon père, qui était chargé d'un cours à l'école de pharmacie de l'Université de Montréal, avait chaque année quelques étudiants d'origine juive: ils se classaient invariablement premiers. Mon père était dénué de préjugés raciaux et il aimait autant la justice que la valeur; il constatait donc qu'il y avait une force extraordinaire dans la culture juive et, devant les résultats qu'il obtenait, il la rétribuait avec bonheur, sans préférence d'ailleurs, bien entendu, puisqu'il aurait bien aimé voir la valeur mieux partagée par les nôtres.

Or, ce qu'on croit déceler actuellement, devant les difficultés énormes que nous avons à affronter comme peuple, c'est un certain fléchissement du caractère, assez typique de notre tempérament ou de notre culture. Ce numéro de MAINTENANT a un goût amer, comme si vingt ans de vellétés, de commencements, de révolutions qui s'annonçaient naïvement comme totales, d'entreprises qui devaient tout emporter, de conversions subites et brèves, de mouvements de foi instables, d'improvisations, d'engouements pour quelques nouveautés, pouvaient constituer l'effort exemplaire d'un peuple ou même simplement de son élite intellectuelle, de quoi, devant l'échec, il y aurait lieu en effet de se laisser désabuser. Jugement trop court, caractère trop faible, mal formé, par trop peu d'épreuves, à la patience, à l'esprit de suite, à l'esprit de volonté, à la violence du coeur.

Effort exemplaire? Nous en sommes loin, nous en sommes infiniment loin. Il nous faut apprendre cela même que les Juifs savent depuis toujours. Nous en sommes encore à n'avoir fait qu'une tentative, une minime tentative, à peine un commencement, à peine un essai de presque rien. Nous avons à peine sondé la profondeur des choses. Les difficultés ne sont pas des obstacles; elles naissent de la constitution même du réel, comme cette inconscience du peuple à laquelle nous nous buttons, ou comme cette fragilité des connaissances ou des convictions puisées par les intellectuels à la surface des opinions de l'histoire, ou comme la multiplicité redoutable des causes qui infléchissent l'orientation du peuple dans le sens des illusions qu'on lui vend. Nous deviendrions hésitants et lassés après aussi peu d'expérience véritable du réel et de ses lois? Ce serait très ridicule.

Le fait est que cette espèce de surprise, cette espèce d'attitude décontenancée où nous sommes est semblable à la stupeur qui nous a saisis pendant la répression d'Octobre. Ce sont des réactions d'ignorants de l'histoire. Mais, en même temps, ces découragements soudains correspondent aux moments précis où ils surviennent dans le courant d'un apprentissage qu'il faut faire, qui est dur, dont la dureté même engendre une illusion, et au cours duquel il faut se garder avant tout, comme aujourd'hui, de céder à la faiblesse. L'apprentissage ne doit pas faire renoncer au métier. On peut juger, par cette surprise et par cette stupeur, de la candeur inouïe dans laquelle l'histoire nous avait laissés! On peut déduire qu'il nous fallait et qu'il nous faudra encore de rudes leçons. Le tout sera de se galvaniser. (...)

lisez
et faites lire

cinéma
québec



chez votre libraire ou en écrivant à

cinéma/québec

C.P. 309, Station Outremont, Montréal, Québec, H2V 4N1
Abonnement (10 numéros) \$6.50. étudiant \$5.00

pour tous ceux qui enseignent le français!

Dans
le numéro
de juin:



- **ELEMENTAIRE: Apprendre à lire** avec des articles de Françoise Dulude, Yvon Laframboise, Claude Langevin et André Paré.
- **Du secondaire au collégial:** problèmes de continuité...
- **Dossier littéraire sur Jacques Ferron**, avec Yves Taschereau, Léo-Paul Desaulniers, Jean-Pierre Boucher et André Cloutier.
- **Permafra:** une interview avec Yvon Sirois.
- **Collégial:** Français 902 à Trois-Rivières.
- **Grammaire:** les contes de ma grammaire l'oie, par Jean-Guy Milot.

Pour vous abonner, envoyez un chèque de \$5 à:

Québec Français
C.P. 9934, Québec, G1V 4C5

Je désire recevoir MAINTENANT à partir du mois de

Je choisis un abonnement: ordinaire \$7 étudiant \$5 de soutien \$10

J'inclus la somme de

Nom:

Adresse:

Envoyez
votre formule
d'abonnement
aujourd'hui

MAINTENANT
2765 Côte Ste Catherine
Montréal H3T 1B5
(514) 739-2758

Bureau de Dépôt Légal mt
Bibliothèque Nationale
1700, rue St-Denis
Montréal 129, Qué.

LE JOUR



ABONNEMENTS: Tél: 331-8961
387 boul. Lebeau
Montréal 379